PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

1787 [tome 4]

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE DE L'OPERA,

Tome quatrieme.

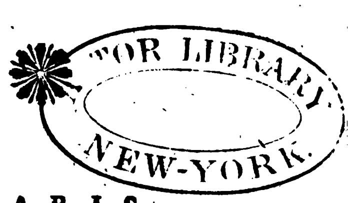
ROLAND,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire. rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DE ROLAND.

LE Prologue est formé par Démogorgon, Roi des Fées et des Génies de la terre, qu'il rassemble pour célébrer les louanges de Louis XIV, venant, après plusieurs victoires, de donner la paix au monde ; et devant lequel il les engage à représenter les amours malheureux du Paladin Roland.

Angélique, Reine du Catay, est aimée de Roland, neveu de l'Empereur Charlemagne, à la Cour duquel elle est venue ; mais elle préfere Médor à Roland, quoique Médor ne soit que d'un rang obscur, et l'un des suivans d'un Roi d'Afrique, venu sur les rives de la Seine pour y chercher de la gloire, au milieu des combats. Le Roi Africain est mort aux yeux de Médor, qui a été blessé, lui-même, et qui a voulu signaler son attachement pour ce Prince en le suivant jus-

qu'au tombeau ; mais Angélique a forcé Médor à vivre. Elle a pris soin de ses jours ; et il est devenu amoureux d'elle, sans oser d'abord le lui faire connoître. Cependant Roland, qui est allé combattre et vaincre les peuples Orientaux, est près de revenir. Il envoie à Angélique, comme un gage de son amour, un superbe bracelet de pierreries, qu'il a conquis par ses exploits, et il lui fait annoncer son retour. Angélique veut éloigner Médor, en lui offrant une retraite dans ses Etats. Il ne peut consentir à la quitter, et lui déclare son amour. Elle exige pourtant qu'il parte, sans lui dire tout ce qu'elle sent pour lui ; mais il n'est pas plutôt absent qu'elle le regrette et se repent de l'avoir banni. Roland arrive, et vient pour parler de sa flamme à Angélique, qui se dérobe à sa vue, par le moyen d'un anneau magique, qu'elle se met dans la bouche. Il se retire confus et désolé ; et elle rencontre ensuite, Médor, dans une forêt, au bord d'une fontaine consacrée à l'Amour, et prêt à se percer de son épée. Elle l'en empêche, et lui avoue, enfin, le tendre intérêt qu'elle prend à lui. Mais, pour le soustraire à la vengeance de son redoutable rival,

elle feint de céder aux vœux de celui-ci, et de consentir à le suivre par-tout où il voudra la conduire, bien résolue à lui échapper par le moyen du talisman qui la rend invisible, à son gré. Médor ne se prête qu'avec peine à cette feinte, et craint toujours de perdre Angélique; mais elle le rassure, et le fait reconnoître par ses sujets pour leur Roi et son vainqueur. Roland, parcourant un bocage, en attendant Angélique, aperçoit partout des inscriptions qui attestent qu'elle s'est donnée à Médor. Il rencontre des Bergers, dont un couple vient d'être uni par l'hymen, et qui lui confirment cette fâcheuse nouvelle. Un des Bergers lui apprend même qu'il a favorisé la fuite de ces deux illustres amans, en les guidant vers le port le plus prochain, et qu'il en a reçu pour récompense un riche bracelet, que Roland reconnoît pour celui qu'il a envoyé à Angélique. Roland devient furieux, et, dans sa colere, il brise et détruit tout ce qu'il trouve sur son passage; puis, abattu par la douleur, la fatigue et le désespoir, il s'endort. Astolphe, son ami, le fait transporter, endormi, chez la Fée Logistille, qui a la sagesse en partage, et qui, aidée des Fées

de sa suite, des Ombres, de plusieurs Héros, de la Gloire et de la Renommée, qu'elle appelle à son secours, le rend à la raison, lui fait oublier son fatal amour et le remet dans le chemin de l'honneur et de la victoire, qu'il avoit toujours uniquement suivi, avant d'avoir vu Angélique.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ROLAND.

LE fonds de ce sujet, pris dans le Poëme de l'Arioste, du même titre, fut indiqué à Quinault par Louis XIV, qui lui ordonna d'en faire une Tragédie-Lyrique. De toutes celles que Lully a mises en musique, c'est celle-ci à laquelle il sembla toujours accorder la préférence, quoique le Public l'ait donnée à son *Armide*, dès qu'elle eut paru, et qu'il lui eut depuis conservé constamment cette distinction.

« Aussi-tôt que les représentations de cette Tragédie eurent cessé à la Cour, (on ne nous dit pas combien elle en eut; mais il paroît qu'elle en eut plusieurs.) Lully la fit donner au Public à Paris, où elle eut d'autant plus de succès qu'elle y fut exécutée avec les machines et les décora-

tions, ce qui n'avoit pu se faire à Versailles. Beaumavielle remplit au mieux le principal rôle. Du Mény et Mademoiselle Le Rochois s'acquitterent parfaitement de ceux de Médor et d'Angélique. *Roland* fut repris cette même année, après Pâques, et continué jusqu'au mois de Novembre suivant. » C'est ce que nous apprend une *Histoire de l'Académie Royale de Musique*, manuscrite, des freres Parfaict, acquise pour le Roi, à la vente de la Bibliotheque du feu Duc de La Valliere.

Le sujet de cet Opera avoit déja été mis sur la scene, sous le titre de *Roland furieux*, Tragi-Comédie, par Mayret, et jouée, au Théatre François, en 1635; « mais sans goût et sans art, disent encore les freres Parfaict, dans leur Histoire de ce Théatre. Comme ce sujet a paru trop maigre à Mayret, il y a joint pour épisode l'Histoire de Zerbin et d'Isabelle, prise dans la même source; le combat de ce premier avec Rodomont, et la mort de la constante Isabelle; le tout, suivant que l'Arioste l'a décrit. Au cinquieme acte, Roland reparoît; et Astolphe, monté sur l'hyppocriphe, arrive dans le bois où

ce Prince s'est endormi, après avoir fait toutes ses extravagances. Il lui rend la raison, et tous les deux, portés par l'hyppocriphe, reprennent le chemin de la Cour de Charlemagne. Cette Piece est une des plus foibles de celles de Mayret, » ajoutent les freres Parfaict.

L'Opera de *Roland* fut repris, avec la musique de Lully, en 1705, 1709, 1716, 1727, 1743, 1744, 175.. En 1705 et 1709, les trois premiers rôles furent remplis par Thévenard, Poussin et Mademoiselle Desmâtins. A la reprise de 1716, Thévenard chanta encore le rôle de Roland et continua de le chanter jusqu'à celle de 1743; mais en 1716, ce furent Mademoiselle Journet et Cochereau qui chanterent ceux d'Angélique et de Médor. Ces deux rôles furent chantés, en 1727, par Mademoiselle Antier et Tribou. En 1743, 1744 et 1745, par Mademoiselle Le Maure et Jélyotte, et celui de Roland par le sieur de Chassé.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, rapporte que cet Acteur jouant ce rôle, « sembloit parler tout bas (au quatrieme acte) en songeant à la perfidie d'Angélique. Ses

joues s'enfloient : il ouvroit la bouche pour menacer ; et la douleur sembloit suffoquer ses paroles. Au cinquieme acte, on le voyoit encore fortement agité, en dormant sur le gazon. »

« Cet Acteur s'étant fait un fonds considérable se retira du Théatre de l'Opéra, donnant pour raison qu'étant Gentilhomme il ne lui convenoit pas de faire plus long-tems le métier de Comédien. Ayant ensuite placé ses fonds dans une entreprise, l'affaire ne réussit point, et le Gentilhomme perdit une partie de son argent. Il fut obligé de reprendre sa premiere profession ; mais, le Public ne lui retrouvant plus la même voix, on fit ces quatre vers.

« Ce n'est plus cette voix charmante ;
» Ce ne sont plus ces grands éclats :
» C'est un Gentilhomme qui chante,
» Et qui ne se fatigue pas. »

Ibidem.

Le sieur de Chassé, dont nous avons déja eu occasion de parler dans le troisieme volume d'Opera de notre Collection, relativement à la Tragédie-Lyrique de *Phaéton*, est mort, à Paris,

vers la fin de l'année derniere, (1786) à-peu-près, trente ans après sa derniere retraite du Théatre. Voici ce qu'en dit l'*Almanach des grands Spectacles* de Paris, de cette année-ci (1787).

« Claude-Louis-Dominique de Chassé, Ecuyer, Seigneur du Ponceau, Pensionnaire de l'Académie Royale de Musique, est mort en cette Capitale, dans un âge très-avancé. »

« Il passa pour avoir été la plus célebre basse-taille et le plus grand Acteur qui ait jamais paru sur le Théatre de l'Opera. Il avoit débuté au mois d'Août 1721, et a toujours rempli les premiers rôles avec succès jusques en 1757, qu'il a demandé sa retraite. Il a fait pendant près de quarante ans les délices de la Cour et de la Ville. Il avoit dans sa déclamation beaucoup d'expression et de noblesse. Il jouissoit, depuis cinquante ans, de la pension de mille livres attachée à la place de Musicien de la Chambre du Roi, qu'il tenoit de Louis XV. On avoit présenté à ce Monarque des placets et la liste des postulans pour une de ces charges, qui étoit vacante. Louis XV voyant que celui à qui il la destinoit n'étoit pas

sur la liste, dit : *Tout le monde n'y est point.* Quelques jours après on y ajouta le nom de Chassé ; et le Roi dit alors : *Tout le monde y est. C'est à ce dernier que je donne la charge vacante.* Ainsi il obtint sur ses concurrens une place qu'il devoit à son mérite et non à ses importunités. »

« Cet Acteur, justement admiré du Public, étoit encore chéri dans les sociétés les plus brillantes ; et, au milieu des écueils de son état, il s'étoit fait une réputation de probité sévere qui augmentoit encore le prix de ses talens. »

Roland fut parodié cinq fois. En 1719, sous le titre de *Pierrot Roland*, en un acte, en vaudevilles, par Fuzelier, au Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Germain. En 1727, sous le titre d'*Arlequin Roland*, en un acte en prose et en vaudevilles, par Dominique et Romagnési, au Théatre Italien. En 1744, sous le titre de *Roland*, en un acte, en vaudevilles, par Panard et Sticotti, au Théatre Italien ; et au Théatre des Marionnettes de Bienfait, à la Foire Saint-Germain, sous le titre de *Polichinelle Gros-Jean*, en un acte en prose et en vaudevilles, par

par un anonyme. En 1755, sous le titre de *Boland*, en un acte en prose et en vaudevilles, par feu M. Bailly.

« *Roland* trouva plusieurs censeurs, dans sa nouveauté; et, malgré la protection que lui accordoit Louis XIV, le Duc de Roquelaure ne laissa pas d'en dire son sentiment, d'une maniere assez vive. Peut-être, en effet, Angélique et Médor paroissent-ils trop souvent sur la scene; peut-être que Roland n'y paroît point assez. Les fureurs de ce Héros devroient, sur-tout, le porter à quelque chose de plus qu'à ébrancher des arbres et à combattre des êtres inanimés. Il n'en est pas moins vrai que le quatrieme acte et toute la Piece offrent des beautés bien propres à faire oublier tous ces défauts. On y trouve des morceaux charmans qu'on ne voit point ailleurs. Les traits de critique qu'on répandit sur cet Ouvrage se trouvent tous renfermés dans le sonnet suivant, qui a été fait dans le tems; mais dont on ne connoît point l'Auteur.

» Dans un bois, Angélique, errante à l'aventure,
» Voit Médor étendu, blessé, sans nul espoir,

» Le trouve beau, le panse avec l'emplâtre noir,
» Lui fait des bouillons frais et guérit sa blessure.

» Son amoureux Roland fait piteuse figure,
» Joue à Colin-Maillard, lui parle sans la voir,
» Peste, en vain; car la Reine, oubliant son devoir,
» De son convalescent veut être la monture.

» Thémire a beau chanter, beau dire et beau crier
» Qu'il est, peut-être, issu de quelque cuisinier,
» Angélique le veut, et l'a guéri pour elle.

» Elle enleve Médor et plante-là Roland,
» Qui va dans des hameaux faire le capitan;
» Puis un doux menuet lui remet la cervelle. »

Dictionnaire et Anecdotes Dramatiques, &c.

Roland, réduit à trois actes, par M. Marmontel, et remis entiérement en musique nouvelle par M. Piccini, reparut au Théatre le 27 Janvier 1778.

Voici le compte que rend de cette reprise le *Mercure* de Février suivant.

« Les changemens faits à cette Tragédie-Lyrique de Quinault ont eu pour objet d'en resserrer l'action, d'en rendre la marche plus rapide et l'intérêt plus vif; de faire une coupe ou distribution des morceaux de chant plus favo-

rable à la musique, et de donner au nouveau compositeur des airs et des morceaux de situation dans lesquels il pût déployer, avec avantage, les ressources de son art et de son génie. M. Piccini a parfaitement répondu dans cette composition à l'idée que sa réputation, ses talens et ses succès précédens avoient fait concevoir. Le rôle d'Angélique a été parfaitement joué et chanté par Mademoiselle Le Vasseur, sachant varier ses talens et les modifier, suivant les rôles et la musique, de maniere à en tirer le plus grand avantage. M. Le Gros a rendu avec supériorité le rôle de Médor, et l'a chanté avec un goût qui faisoit ressortir les graces de la musique de M. Piccini. M. Larrivée s'est montré aussi excellent Acteur que bon Musicien dans le rôle de Roland. On ne peut mieux jouer la scene, ni exprimer avec plus de vérité et d'énergie les différentes situations de Roland. Les divertissemens composés par M. Noverre, ont paru très-agréablement variés et ont fait généralement plaisir. Ils ont été exécutés par les plus grands talens.» (MM. Dauberval, Vestris, pere et fils, Gardel, l'aîné et le cadet, Abraham, Malter, Marcadet, Laurent, Nive-

lon, Léger, Favre, Barré, &c.; Mesdemoiselles Asselin, Allard, Peslin, Théodore, Guimard, Cécile, Muler, Aubert, &c.)

Le nouveau *Roland* fut repris le 6 Août 1782, « avec le plus grand succès, dit le *Mercure* de la semaine suivante. Les principaux rôles en furent rendus par Mademoiselle Saint-Huberti et MM. Lainés et Moreau. Mademoiselle Saint-Huberti et M. Lainés obtinrent des applaudissemens bien mérités par la maniere dont ils chanterent et jouerent le rôle d'Angélique et celui de Médor. M. Moreau chanta les fureurs de Roland avec une vérité d'expression qui ne permit pas de croire qu'elles pussent jamais être rendues avec plus d'énergie. L'orchestre mit dans l'exécution de cet Opéra non-seulement un ensemble admirable, mais ces dégradations, ces nuances, ce précieux clair-obscur d'où résulte les principaux effets de toute musique, et particuliérement de la musique dramatique. Nous croyons devoir les plus grands éloges, et nous ne sommes en cela que l'organe du Public, à tous ceux qui composent l'orchestre de ce Spectacle, et surtout à l'homme (M. Rey) intelligent et habile

qui le dirige, » ajoute le Rédacteur du *Mercure*, pour la partie de l'Opera.

L'Amanach Musical de 1783, nous apprend que « l'administration de l'Opera n'ayant rien épargné pour que les décorations et les habits répondissent à la magnificence du spectacle de *Roland*, M. Gardel l'aîné (1) se crut obligé à en refaire en entier presque tous les Ballets, pour la reprise de 1782. De nouvelles figures, de nouveaux pas ont répandu sur cette partie de *Roland* un air de jeunesse et de fraîcheur qui a donné à ce Spectacle le mérite de la nouveauté. M. Galley et Mademoiselle Dupré, éleve de M. Noverre, ont dansé dans le Ballet du troisieme acte (qui termine cet Opera, de la nouvelle maniere) une

(1) Une mort prématurée, causée par un accident qu'on ne pouvoit prévoir, vient d'enlever, tout récemment, et en très-peu de jours, cet excellent Maître de Ballets, au regret général de l'administration de l'Opera, de tous les sujets de ce Spectacle, du grand nombre d'amateurs qui le fréquentent, et que les charmantes compositions de M. Gardel l'aîné ravissoient, chaque jour, dans les différens genres ; enfin, de tous ceux qui le connoissoient, soit au Théatre, ou dans la Société.

chaconne qui a été fort applaudie. M. Galley a paru un danseur très-agréable et méritant des encouragemens. Mademoiselle Dupré s'est généralement emparée de tous les suffrages. Sa taille, son élégance, l'aisance de ses mouvemens, la noblesse de son maintien, la légéreté, la fermeté de ses pas, les graces dont elle se pare en dansant n'ont permis à personne de paroître indifférent au plaisir de la voir danser. »

Pendant le cours de cette reprise, Mademoiselle Gavaudan l'aînée, qui, depuis cinq ou six ans, chantoit à l'Opera les coriphées, a débuté dans le rôle d'Angélique, de cette Piece, le 22 Octobre de cette même année 1782.

Selon le jugement que porte de ce début le *Mercure* du 2 Novembre suivant, et qui ne fut que l'expression du sentiment de tous ceux qui avoient entendu Mademoiselle Gavaudan l'aînée, « la voix fraîche, brillante et toujours pure de cette Actrice étoit bien propre à rendre la mélodie douce et agréable qui caractérise ce rôle. Elle y a eu les plus grands applaudissemens. Elle joint à une figure intéressante une maniere de chanter naturelle et facile et une prononciation

nette et distincte, qui ne laisse pas perdre un mot de ce qu'elle chante; mérite trop rare, et, cependant, essentiel. »

C'est, à-peu-près, de cette maniere que s'exprime aussi sur ce début de Mademoiselle Gavaudan, l'aînée, et sur la grande beauté de la voix de cette Actrice, l'*Amanach Musical*, de 1783.

En 1786, pendant la clôture de Pâques, les Eleves de l'Ecole Royale de Chant, de Danse, de Déclamation, &c., établie par le Roi, en 1784, sous la discipline du Secrétaire d'Etat au département de Paris, et du Commissaire-Général de la Maison du Roi, donnerent sur le Théatre des Menus Plaisirs de Sa Majesté, le 5 Avril, une représentation de *Roland*. Tous les rôles de cette Tragédie Lyrique, principaux personnages et chœurs, tant pour le chant que pour la danse, avoient été choisis parmi les Eleves de l'Ecole. M. le Prévost d'Exmes, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Rouen, et Professeur de Langue Françoise, d'Histoire, de Mythologie et de Géographie à cette Ecole Dramatique, écrivit sur cela, dans le tems, une

lettre aux Rédacteurs du *Mercure*, qui la publierent dans le n°. 38, le 23 Septembre suivant, et dans laquelle il rend compte, à-peu-près ainsi, de cette premiere représentation de *Roland* par les Eleves de cette Ecole.

« Il paroîtra, sans doute, étonnant qu'une Ecole, à peine créée depuis deux ans, ait déja pu fournir des sujets en état de jouer en entier un grand Opera, sans aucun secours étranger. L'essai en a été fait . . . . La salle étoit remplie des Spectateurs les plus capables d'apprécier les talens naissans ou perfectionnés ; et l'applaudissement de leur part a été général. Les chœurs chantés par les jeunes Eleves, dont les plus âgés avoient à peine douze ans, ont été entendus avec un intérêt si vif qu'il alloit jusqu'à l'attendrissement. Rien n'a paru faux, ni dans le chant, ni dans le récitatif, qui n'est, à proprement parler, qu'une simple déclamation. Les Danseurs ont très-bien secondé les Acteurs ; et le tout ensemble a été exécuté avec une précision peu commune. La voix de Mademoiselle Mulot est sonore, agréable, et elle a paru étendue, du moins, relativement au Théatre sur lequel

cette jeune Actrice a joué le rôle d'Angélique. M. Dessaules, représentant Roland, a montré du feu, de la sensibilité, ou de la fureur, suivant les mouvemens que son rôle exigeoit. Son ton est énergique, et sa voix, de basse-taille, est mâle, quoique, peut-être, un peu voilée. M. Lefevre a fait entendre dans le rôle de Médor une haute-contre très-flatteuse. Il a chanté avec goût. Un peu plus de vivacité dans son jeu lui auroit attiré des applaudissemens plus marqués. Mademoiselle de Lillette (dans le rôle de Thémire) s'est distinguée par la noblesse de son maintien. On lui a trouvé de la justesse dans la voix; mais un peu moins d'étendue que dans celle de la principale Actrice; ce qui pouvoit provenir de ce que son rôle de suivante n'exigeoit pas qu'elle développât entiérement sa voix. »

« Il faut convenir que cet essai est d'un très-heureux augure, et qu'il donne la meilleure opinion de cette Ecole. Quels fruits ne doit-on pas attendre d'une Ecole Royale, où le Ministere a eu soin de ne mettre pour Professeurs que des sujets dont les talens sont généralement connus et estimés ?.... » Tels sont MM. Piccini, Rigel, Rodolphe, Langlé, Guichard, Méon, de La

Suze, Saint-Amant, Gobert, Guénin, Nochez, Vion, pour la musique vocale et instrumentale ; MM. Molé, Comédien du Roi, et Pillot, pour la déclamation ; pour la danse, M. Des Hayes, Maître de Ballets au Théatre François ; pour l'escrime, M. Donadieu, et pour la direction générale de l'Ecole, M. Gossec.

Ces Maîtres, « contibuant tous à rendre l'éducation des Eleves complette, ajoute M. le Prévost d'Exmes, (dont le goût sûr et les connoissances littéraires concourrent, avec avantage, au perfectionnement de cette éducation) la France recueillera abondamment les fruits de cette institution, lorsqu'on verra, dans quelques années, sortir de cette Ecole des sujets instruits, tant en qualité d'Acteurs que de Compositeurs, qui prouveront par leurs productions que le goût de la bonne musique nous est aussi facile et aussi naturel qu'aux Italiens. On reconnoîtra alors que les peuples d'Italie n'ont eu l'avantage sur nous que parce qu'ils jouissent, depuis long-tems, d'un établissement de cette nature, sous le titre de *Conservatoire...* »

M. le Prévost d'Exmes prouve, de cette maniere, dès le commencement de sa lettre, l'uti-

lité de cette Ecole, long-tems desirée en France.

« Si l'on fait attention que l'Acteur qui a le plus d'intelligence a besoin d'un long exercice avant de parvenir au degré où il puisse mériter de grands applaudissemens, on sentira combien cette étude devient plus difficile pour le Comédien qui entreprend d'unir l'art du chant à celui de la déclamation. De cette difficulté provient la rareté des sujets semblables à M. Larrivée, qui s'est retiré, tout récemment du Théatre de l'Opera, au grand regret des amateurs de ce Spectacle. (1) La Province peut-elle fournir à l'Opéra des Acteurs aussi formés que la Capitale les desire, pour que son Théatre lyrique puisse se soutenir avec l'éclat qui le distingue des autres Spectacles ? On a toujours reconnu l'insuffisance de cette ressource. Quel moyen peut-on donc employer pour remplacer, avec une juste confiance, les sujets précieux que l'Académie Royale de

(1) M. Larrivée est regardé, avec justice, comme le meilleur Acteur qui ait jamais été à l'Opera, jusqu'à présent. On ne connoît encore personne en homme, qui ait pu lui être comparé, à ce Théatre; comme, en femme, il n'a rien à mettre en paralelle avec Mademoiselle Saint-Huberti.

Musique peut perdre tous les ans ? Cette perte inévitable faisoit desirer, depuis long-tems, l'établissement d'une Ecole Royale de Chant, de Danse, de Déclamation, &c.... »

Sept mois après cet essai, trois des principaux éleves, Mademoiselle Mulot, M. Dessaules et M. Lefevre ont débuté sur le Théatre de l'Opera, dans les rôles qu'ils avoient chantés sur le Théatre des Menus-Plaisirs du Roi. Ces débuts ont eu lieu le 28 Novembre de la même année ; et le Rédacteur des articles de l'Opera dans le *Mercure*, porte, à-peu-près, dans celui du 16 Décembre suivant, le même jugement sur chacun de ces trois débutans que M. le Prévost d'Exmes avoit porté dans sa lettre. Le Rédacteur du *Mercure* ajoute que « leur début a été très-brillant, que *Roland* a été remis avec le plus grand soin.... que tous les morceaux de musique délicieux dont cet Ouvrage abonde ont été vivement sentis, et qu'ils ont paru exciter un enthousiasme nouveau.... »

Cette reprise par les Eleves a eu plusieurs représentations, de suite, avec affluence et un succès constant ; ce qui est la meilleure preuve que l'on puisse donner de l'utilité de l'Ecole et des talens des Professeurs auxquels on l'a confiée.

ROLAND,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée par l'Académie Royale de Musique, à la Cour, le 18 Janvier 1685, et à Paris, le 8 février suivant.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

DÉMOGORGON, Roi des Fées, et le premier des Génies de la terre.

TROUPE DE FÉES.

TROUPE DE GÉNIES DE LA TERRE.

PROLOGUE.

(Le Théatre représente le Palais de Démogorgon. Démogorgon est sur son trône, accompagné d'une troupe de Génies et d'une troupe de Fées)

DÉMOGORGON, TROUPE DE FÉES, TROUPE DE GÉNIES DE LA TERRE.

DÉMOGORGON.

LE Ciel, qui m'a fait votre Roi,
Dans votre destin m'intéresse.
Je vous assemble ici pour calmer votre effroi:
Il est tems que les jeux chassent votre tristesse.
La Paix fuyoit au bruit des terribles combats;
Mais la voix du vainqueur la rappelle ici-bas.
La Guerre impitoyable et ses fureurs affreuses
Ne ravageront point vos retraites heureuses.
Tout cede au plus grand des Héros:
En vain l'Envie et la Rage s'assemblent;
Il ne punit ses ennemis qui tremblent
Qu'en les condamnant au repos.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHŒURS DES GÉNIES ET DES FÉES, *ensemble*.

On n'entend plus le bruit des armes:
Doux Plaisirs, reprenez vos charmes;

Jeux innocens, venez vous rassembler.
Rien ne vous peut troubler.

(*Les Fées témoignent leur joie en dansant et en chantant.*)

LE CHŒUR DES FÉES.

Que la Guerre est effroyable !
Quel bien est plus doux que la Paix !
Peut-on trop chérir ses attraits ?
Que son regne est aimable !
Qu'il dure à jamais.
Nous n'aurons que de beaux jours.
Que de jeux vont paroître !
Que nous verrons naître
De tendres amours !
Tout rit, tout enchante.
Chantons la Paix charmante,
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.
Chantons tous la Paix charmante ;
Chantons le sort heureux
Qui va combler nos vœux.

LA PRINCIPALE FÉE.

Au milieu d'une paix profonde,
Offrons des jeux nouveaux au Héros glorieux
Qui prend soin du bonheur du monde.
Allons nous transformer pour paroître à ses yeux.

DÉMOGORGON.

Du célebre Roland renouvelons l'histoire.

La France lui donna le jour.
Montrons les erreurs où l'Amour
Peut engager un cœur qui néglige la Gloire.

DÉMOGORGON ET LA PRINCIPALE FÉE, *ensemble.*

Allons faire entendre nos voix
Sur les bords heureux de la Seine;
Allons faire entendre nos voix
Au vainqueur dont tout suit les loix.

DÉMOGORGON.

Il avoit mis aux fers la Discorde inhumaine:
En vain elle a rompu sa chaîne;
Il l'enchaîne encore une fois.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHŒURS, *ensemble.*

Allons faire entendre nos voix, &c.

(*Les Génies et les Fées font un essai des danses et des chansons qu'ils veulent préparer.*)

UNE FÉE, LES CHŒURS DES GÉNIES ET DES FÉES, *ensemble.*

C'est l'Amour qui nous menace;
Que de cœurs sont en danger!
Quelques maux que l'Amour fasse,
On ne peut s'en dégager:
Il revient, quand on le chasse;
Il se plaît à se venger.
C'est l'Amour qui nous menace, &c.

PROLOGUE.

DÉMOGORGON, LA PRINCIPALE FÉE ET LES CHŒURS DES GÉNIES ET DES FÉES, *ensemble.*

Le vainqueur a contraint la Guerre
D'éteindre son flambeau :
Il rend le repos à la terre ;
Quel triomphe est plus beau !

Fin du Prologue.

PERSONNAGES
DE LA TRAGÉDIE.

ANGÉLIQUE, Reine du Catay.
THÉMIRE, confidente d'Angélique.
SUIVANS D'ANGÉLIQUE.
SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.
MÉDOR, suivans d'un des Rois Africains.
ZILIANTE, Prince des isles Orientales.
TROUPE D'INSULAIRES DE LA SUITE DE ZILIANTE.
ROLAND, neveu de l'Empereur Charlemagne, et le plus renommé des Paladins.
TROUPE D'AMOURS.
TROUPE DE SYRÈNES.
TROUPE DE DIEUX DE FLEUVES.
TROUPE DE SYLVAINS.
TROUPE D'AMANS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES.
TROUPE DE PEUPLES DU CATAY, SUJETS D'ANGÉLIQUE.
ASTOLPHE, ami de Roland.
CORIDON, Berger, amant de Bélise.
BÉLISE, Bergere, amante de Coridon.
TERSANDRE, Berger, pere de Bélise.
TROUPE DE BERGERS.
TROUPE DE BERGERES.
LOGISTILLE, l'une des plus puissantes Fées, et celle qui a la sagesse en partage.

TROUPE DE FÉES DE LA SUITE DE LOGISTILLE.

TROUPE D'OMBRES D'ANCIENS HÉROS.

LA GLOIRE.

SUITE DE LA GLOIRE.

LA TERREUR.

LA RENOMMÉE.

ROLAND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente un hameau.)

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, *seule.*

AH ! que mon cœur est agité !
L'amour y combat la fierté ;
Je ne sais qui des deux l'emporte :
Quelquefois la fierté demeure la plus forte ;
Quelquefois l'amour est vainqueur :
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon ame se renouvelle.
Quel trouble, hélas ! quelle rigueur !
Funeste amour, fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur ?

SCENE II.

THÉMIRE, ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

Vous avez peu d'impatience
De voir le riche don qu'on va vous présenter!
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous, par mille exploits, il a su l'acheter.
Serez-vous sans reconnoissance?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence?

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi;
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime?

ANGÉLIQUE.

Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême;
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même:
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland, à votre tour;
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole;

Du moins, la fierté se console,
Quand la gloire l'oblige à céder à l'amour.
Roland renverse tout par l'effort de ses armes ;
Son bras sait affermir un trône chancelant.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! hélas ! que Médor a de charmes !
Ah ! que n'a-t-il la gloire de Roland ?

THÉMIRE.

Médor ?

ANGÉLIQUE.

Ma foiblesse t'étonne.
Ne me déguise rien ; parle, je te l'ordonne :
Représente à mon cœur la honte de son choix.

THÉMIRE.

Médor d'un sang obscur a reçu la lumiere.
Pourroit-il être aimé d'une Reine si fiere ;
D'une Reine qui sous ses loix
Ne voit qu'avec mépris les Héros et les Rois ?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur étoit tranquille, et croyoit toujours l'être,
Quand je trouvai Médor, blessé, près de mourir :
La pitié dans ce lieu champêtre
M'arrêta pour le secourir.
Le prix de mon secours est le mal que j'endure ;
La pitié pour Médor a trop su m'attendrir.
Ma funeste langueur s'augmentoit à mesure
Qu'il guérissoit de sa blessure,
Et je suis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Eloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande ; il faut la satisfaire:
Il faut bannir Médor.... Bannir Médor, hélas!
C'est me condamner au trépas.
Il n'importe, il le faut ; qu'il parte, qu'il me quitte.

(*Apercevant Médor.*)

Il rêve, il tourne ici ses pas.
Que je suis interdite!
Ne m'abandonne pas.

(*Angélique et Thémire se retirent.*)

SCENE III.

MÉDOR, *seul.*

AH ! quel tourment
De garder, en aimant,
Un éternel silence!
Ah ! quel tourment
D'aimer sans espérance!
J'aime une Reine, hélas ! par quel enchantement
Ai-je oublié son rang et ma naissance,
Et combien entre nous le sort met de distance?
Malheureux que je suis ! j'aime un objet charmant,
Que tant de Rois ont aimé vainement!
Je dois cacher un amour qui l'offense ;

Il

Il faut me faire, à tout moment,
Une cruelle violence.
Ah! quel tourment, &c.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, MÉDOR.

MÉDOR, *à Angélique.*

De la part de Roland, on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux.
Il vous aime, il vous sert: son amour peut paroître;
Et, tout absent qu'il est, il vous le fait connoître.
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland!

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
Plus son amour éclate et plus il m'importune:
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune!

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis, et sans lui désormais je n'aspire
Qu'à retourner dans mon Empire.
Enfin, Médor, enfin je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir?

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maîtresse souveraine.
Je servois un grand Roi; j'avois suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire et les combats:
Sans vous, j'allois le suivre au-delà du trépas.
Vous servir est ma seule envie;
J'en fais mon espoir le plus doux:
Vous m'avez conservé la vie;
Heureux si je la perds pour vous!

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours.
J'en ai pris soin; le Ciel a béni mon secours.
A la fin, il est tems d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié, près de vous, j'ai voulu demeûrer,
Tandis que mon secours vous étoit nécessaire:
Ma pitié n'a plus rien à faire,
Il est tems de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas! ai-je pu vous déplaire!

ANGÉLIQUE.

Non, non; je n'ai point de colere....
Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus!

ANGÉLIQUE.

Choisissez où vous voulez vivre;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre,
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE.

Vivez, conservez mon ouvrage.
Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris.

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, et votre arrêt me chasse!
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés!
Eh! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous loin de moi jouir d'un sort paisible!

MÉDOR.

Loin de vous! Ciel! est-il possible?
Ah! falloit-il me secourir!
Que ne me laissiez-vous mourir!

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourroient trop s'étendre;
Ne me dites plus rien, je ne veux rien entendre:
Il est tems de nous séparer.
Partez, Médor.

MÉDOR.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

(*Médor s'en va.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime.
Conçois-tu bien l'effort extrême
Que, pour bannir Médor, je me fais aujourd'hui?
Il part désespéré, tu vois où je l'expose:
Il va mourir, j'en suis la cause;
Je mourrai bientôt après lui.
Non, un trop tendre amour à ses jours m'intéresse:
Non, qu'il ne parte point: allons le rappeler....
Infortunée! où veux-je aller?
Je vais trahir ma gloire et montrer ma foiblesse.
Ciel! quel est mon malheur!
S'il faut que l'amour me surmonte,
Je dois mourir de honte;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourrai de douleur.

THÉMIRE.

Le secours de l'absence

Est un puissant secours!
C'est l'unique espérance
Des cœurs qui veulent fuir les funestes amours.

ANGÉLIQUE.

Le secours de l'absence
Est un cruel secours!
Ah! quelle violence
De fuir incessamment ce qui charme toujours!

THÉMIRE & ANGÉLIQUE., *ensemble.*

Le secours de l'absence
Est un { puissant / cruel } secours!

ANGÉLIQUE.

Quoi! Médor pour jamais d'avec moi se sépare!
Devois-tu m'inspirer un dessein si barbare?
Thémire, j'ai suivi tes conseils rigoureux.
Fais revenir Médor; que rien ne te retienne;
Va, cours.... Mais, s'il revient.... N'importe, qu'il revienne....
Attends.... je veux.... hélas! sais-je ce que je veux?

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers, contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté soupirer et me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me semble affreux.
Va le voir, et du moins console un malheureux.

(*Thémire sort.*)

SCENE VI.

ZILIANTE, TROUPE D'INSULAIRES ORIENTAUX, ANGÉLIQUE.

ZILIANTE, *présentant un bracelet à Angélique.*

AU généreux Roland je dois ma délivrance ;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé :
Il n'a voulu de ma reconnoissance
Que ce présent qu'il vous a réservé.
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore
Ouvre la barriere du jour.
Vous embrasez Roland d'un feu qui le dévore ;
Mais qui peut voir la beauté qu'il adore,
Voit sans étonnement l'excès de son amour.
Triomphez, charmante Reine,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.
Triomphez, charmante Reine, &c.

LE CHŒUR DES INSULAIRES ORIENTAUX.

Triomphez, &c.

(*Pendant que le Chœur des Insulaires chante ces derniers vers et que Ziliante présente le bracelet à Angélique, d'autres Insulaires dansent à la maniere de leur pays.*)

DEUX INSULAIRES.

Dans nos climats
Sans chagrin on soupire :
L'Amour, dont nous suivons l'empire,
N'a que des appas.
Fuyons les belles
Cruelles ;
Craignons leur pouvoir.
Que sert-il de les voir ?
Ah ! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine !
Quel tourment !
D'être amant
D'une inhumaine !
Si nous devenons amoureux,
Aimons pour être heureux.
Sans les amours ,
On s'ennuîroit de vivre ;
Mais nous devons cesser de suivre
Qui nous fuit toujours.
Fuyons les belles
Cruelles, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change et représente la Fontaine enchantée de l'Amour au milieu d'une forêt.)

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

THÉMIRE.

UN charme dangereux dans ces bois vous attire ;
Il faut en détourner vos pas.
L'Amour regne en ces lieux ; évitez ses appas :
Heureux qui peut fuir son empire !

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeste martyre.
Hélas ! où puis-je aller ? où puis-je fuir, hélas !
Où l'Amour ne me suive pas ?
Ah ! j'ai banni Médor ; ma tristesse est mortelle :
Que ne le pressois-tu de me désobéir ?

THÉMIRE.

Je devois vous être fidelle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort, n'osois-tu me trahir ?...
O fidélité trop cruelle ! ..

Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer :
Non, je n'espere plus de remede à mes peines.
Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines ;
Dont l'une fait haïr et l'autre fait aimer.
C'est la fontaine de la haine
Que je veux chercher en ce jour.
Hélas ! que me sert-il de prendre un long détour ?
Je m'égare en ces bois, et ma recherche est vaine :
Toujours un sort fatal, malgré moi, me ramene
A la fontaine de l'Amour.

THÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possede ;
N'ayez rien à vous reprocher.
Vous en trouverez le remede,
Si vous le voulez bien chercher.

ANGÉLIQUE.

Non, je ne cherche plus la fontaine terrible
Qui fait d'un tendre amour une haine inflexible :
C'est un secours cruel, je n'y puis recourir.
Je haïrois Médor ?... Non, il n'est pas possible !
Par ce remede affreux, je ne veux point guérir ;
Je consens plutôt à mourir.

THÉMIRE, UN SUIVANT ET UNE SUIVANTE D'ANGÉLIQUE, *ensemble.*

Non, on ne peut trop plaindre
Un cœur qui se laisse enflammer.
Ah ! quel tourment d'aimer !
Que le feu d'Amour est à craindre !
Qu'il est aisé de l'allumer !

Qu'il est mal-aisé de l'éteindre !
Non, on ne peut trop plaindre, &c.

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient.... C'est Roland.

THÉMIRE.

Ce guerrier invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il se flatte d'un vain espoir.
(*Montrant un anneau magique.*)
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre invisible.

SCENE II.

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

ROLAND, *à Angélique.*

BELLE Angélique, enfin, je vous trouve en ces lieux....
(*Angélique met son anneau magique dans sa bouche, et se rend invisible.*)
Ciel! quel enchantement vous dérobe à mes yeux ?
Angélique, charmante Reine,
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets ?

Angélique, ingrate! inhumaine!
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine?...
(*A Thémire.*)
Quelle cruauté! quel mépris!
Tu sais ce que j'ai fait pour elle?
Tu connois mon amour fidele,
Et tu vois quel en est le prix!
Quelle cruauté! quel mépris!

THÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime?
La valeur vous a fait un mérite éclatant.
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel seroit plus content!

ROLAND.

Que devient ma vertu? ma force est inutile.
Eh! que me sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du Ciel qu'eut autrefois Achille?
Je laisse mon Roi sans appui;
Il n'a plus désormais que Paris pour asyle:
Les cruels Africains vont triompher de lui.
Je vois le sort affreux de ma triste patrie;
Elle est près de tomber sous de barbares loix:
J'entends sa gémissante voix;
Mais c'est vainement qu'elle crie,
Un malheureux amour m'enchante dans ces bois.
Angélique!... En vain je l'appelle;
Elle est sans pitié, la cruelle!
Eh! pourquoi tant souffrir? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi?
C'en est fait, et je veux que l'ingrate le sache;

C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus;
Non, je ne la chercherai plus ;
C'est vainement qu'elle se cache :
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté ;
Il ne m'en a que trop coûté !

Le dépit éteint ma flamme.
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon ame !
Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté !
Malheureux ! je me flatte, et ma colere est vaine.
Lâche ! ne puis-je rompre une honteuse chaîne ?
Que je sens de troubles secrets !
Mon cœur suit, malgré moi, de funestes attraits ;
Je cede au charme qui m'entraîne.
Angélique, ingrate ! inhumaine ! &c.

(*Il sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

(*Angélique, voyant Roland éloigné, ôte son anneau de sa bouche et se montre à Thémire.*)

THÉMIRE, *à part.*

(*A Angélique.*)

OU dois-je aller ?... Je vous revoi !

ANGÉLIQUE.

Je ne me cache pas pour toi.

THÉMIRE.

Roland vous cherche en vain dans ce lieu solitaire.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est engagé ; Roland ne peut me plaire :
Quel espoir lui pourrois-je offrir ?
Je le fuis par pitié. Je ne saurois mieux faire
Que de l'aider à se guérir....
Où peut être Médor ? Le désespoir le presse.
Que ne puis-je le retrouver ?
Au moins, j'y veux songer sans cesse.

THÉMIRE.

Votre cœur pour Roland devoit se réserver.

ANGÉLIQUE.

Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.

C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces aimables lieux ;
Mais je n'y vois pas ce que j'aime ;
Rien n'y sauroit plaire à mes yeux.

SCENE IV.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE, SUITE D'ANGÉLIQUE.

MÉDOR, *à part.*

Agréables retraites,
L'Amour, qui vous a faites,
Vous destine aux amans contens.
Je trouble vos douceurs secrettes ;
Mais, dans mon désespoir, mes plaintes indiscrettes
Ne vous troubleront pas long-tems !

ANGÉLIQUE, *à Thémire.*

C'est Médor que je viens d'entendre....
Ciel !

(*Elle veut aller à lui.*)

THÉMIRE, *l'arrêtant.*

Quoi ! vous le verrez ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! puis-je m'en défendre ?
C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor, l'Amour veut me le rendre ;
Je ne puis vivre sans le voir.

MÉDOR, *à part.*

Fontaine, qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure.
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs:
Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie et mes malheurs?
Ruisseaux, je vais mêler mon sang avec votre onde;
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

(*Médor tire son épée pour s'en frapper, et Angélique l'arrête.*)

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor.

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous avez trop de soin des jours d'un misérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'est un supplice insupportable
De vivre et de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyois que sur vous j'avois plus de puissance.

MÉDOR.

Hélas! si vous pouviez savoir
Jusqu'à quel point je vous offense!

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offense tant que votre désespoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie....
Je vous vois, mon sort est trop doux!
Mais s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor, vous le devez;
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés!
Ils me sont précieux, je vous l'ai fait connoître.

MÉDOR.

Généreuse Reine, achevez;
Sans vous, puis-je vivre?

ANGÉLIQUE.

Vivez,
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

O Ciel! qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus tems
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre:
Nous n'en disons que trop; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR, *se jettant à ses pieds.*

A vos pieds....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Levez-vous. J'ai droit de faire un Roi:
Je veux unir sous même loi
Votre destinée et la mienne.

MÉDOR.

Ah ! plus vous oubliez votre grandeur pour moi,
Plus il faut que je m'en souvienne !

ANGÉLIQUE.

Ma gloire murmure en ce jour :
Je vois mon sort trop au-dessus du vôtre ;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre ?

MÉDOR, *à part.*

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé,
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'auroit dit, qui l'eût jamais pensé
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante ?

SCENE V.

L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, TROUPE DE SYRÈNES, TROUPE DE DIEUX DES EAUX, TROUPE DE NYMPHES ET DE SYLVAINS, TROUPE D'AMANS ENCHANTÉS ET D'AMANTES ENCHANTÉES, ANGÉLIQUE, MEDOR, SUITE D'ANGÉLIQUE.

CHŒUR DES AMOURS, *rangés autour de la fontaine d'Amour, à Angélique et à Médor.*

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, *ensemble.*

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

L'Amour vous appelle....
Que sa flamme est belle !
L'Amour vous appelle tous ;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, *ensemble*.

L'Amour nous appelle, &c.

CHŒUR DES AMOURS.

Il punit un cœur rebelle ;
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, *ensemble*.

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidele !

CHŒUR DES AMOURS.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR ET LES CHŒURS, *ensemble*.

Aimons, aimons-nous, &c.

(*Les amans enchantés et les amantes enchantées dansent autour de Médor et d'Angélique.*)

DEUX AMANTES ENCHANTÉES, *ensemble*.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses loix.
Goûtons-en mille et mille fois.
Quand on prend de l'amour, on n'en sauroit trop prendre.

LE PETIT CHŒUR.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,

Enchantez-nous toujours....
Triste raison, nous fuyons ton secours.

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

O jours heureux! que l'on vous trouve courts!

LE PETIT CHŒUR.

Sans rien aimer, comment peut-on vivre?

LE GRAND CHŒUR.

Que de Plaisirs, que de Jeux vont nous suivre?

LE PETIT CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours;
Formons nos cœurs à des flammes nouvelles.

LE GRAND CHŒUR.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu si beau.

LE PETIT CHŒUR.

Vivons heureux dans des chaînes si belles.

LE GRAND CHŒUR.

Portons nos fers jusques dans le tombeau.

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.

(Les amans enchantés et les amantes enchantées accompagnent, en dansant, Médor et Angélique; l'Amour et les Amours s'envolent, et leur servent de guides.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente un port de mer.)

SCENE PREMIERE.

MÉDOR, THÉMIRE.

MÉDOR.

NON, je n'entends vos conseils qu'avec peine.
Pour nuire à mon amour, vous avez tout tenté.

THÉMIRE.

Vos jours sont en péril, ils sont chers à ma Reine;
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland est dans ces lieux : c'est un rival terrible;
Et votre perte est infaillible,
Si vous vous exposez à son fatal courroux.

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas sans alarmes.

THÉMIRE.

Votre bonheur fera mille jaloux :
Une fiere beauté vous a rendu les armes;
Vos deux cœurs sont unis par les nœuds les plus doux.
Ah! si la vie est sans appas pour vous,
Pour qui peut-elle avoir des charmes?

Regardez le glorieux sort
Que la Reine avec vous partage.
Ses plus zélés sujets l'attendoient dans ce port;
Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage:
Comme leur Souverain, ils vont vous recevoir.

MÉDOR.

La Reine m'a quitté; Roland est avec elle.

THÉMIRE.

Il la verra fiere et cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir;
Mon inquiétude est mortelle.
Eh! ne craint-elle point Roland au désespoir?

THÉMIRE.

Elle le craint pour vous; c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

THÉMIRE.

De ces sombres chagrins il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'osois pas espérer
Le bien que l'Amour me donne:
Un si grand bonheur m'étonne,
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-tems durer.

THÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance.
S'il a de votre amour la moindre connoissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé je périr!
(*Médor et Thémire se retirent à l'écart, et écoutent Roland et Angélique.*)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, ROLAND.

ROLAND, *à Angélique.*

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma foiblesse extrême.
Ingrate! vous en abusez:
Plus je vous sers, plus vous me méprisez.
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidele!
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si charmans et si doux,
Vous ne méritez pas, cruelle!
L'amour que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois,
Si vous aviez voulu me croire.

Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi ;
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

ROLAND.

Ah ! je ne sais que trop avec quelle rigueur
Vous punissez mon lâche cœur.
Votre mépris éclate ; il n'est plus tems de feindre :
Tous les déguisemens sont vains.
Je pardonne au mépris du reste des humains ;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.

J'abandonne ma gloire et la laisse ternir ;
Je chéris le trait qui me blesse :
De mon égarement je ne puis revenir ;
Mais vous causez ma foiblesse,
Est-ce à vous de m'en punir ?

ANGÉLIQUE.

Hélas !

ROLAND.

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre ?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelqu'autre amant :
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment ?
Inhumaine ! ah ! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour, qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,
Tremblez pour mon heureux rival !
Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune ;

Ma

Ma présence vous importune :
Vous ne songez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

Si je voulois vous fuir, qui pourroit m'arrêter ?
Je vous ai déja fait connoître
Qu'il m'est aisé de disparoître
Aux regards importuns que je veux éviter.

ROLAND.

Ah ! du moins laissez-moi le seul bien qui me reste !
Laissez-moi la douceur funeste
De voir de si charmans appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas.
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable :
Je vous verrai toujours impitoyable ;
Mais le plus grand des maux est de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Que ne puis-je vous fuir encore !

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! pourquoi m'aimez-vous tant ?
Un Héros indomptable
N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant !

ROLAND.

Ciel ! ô Ciel ! c'est pour moi qu'Angélique soupire !

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez !

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante ;
N'en faites point un éclat indiscret :
Épargnez ma fierté mourante ;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde,
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde !

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des Peuples empressés
Dont nous serions embarrassés.
Attendez-moi plus loin ; j'irai par-tout vous suivre :
C'est pour vous seul que je veux vivre.
(*Roland se retire.*)

SCENE III.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR, *à Thémire.*

AH ! je souffre un tourment plus cruel que la mort !

THÉMIRE.

Où voulez-vous aller ? que pouvez-vous prétendre ?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport :
Vois si Roland ne peut point nous entendre.
(*Thémire s'en va du côté où Roland est passé.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses vœux vous ayiez répondu ?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre ?
Pour éblouir Roland, je suis réduite à feindre ;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez ?... Non, non, que plutôt je périsse !

ANGÉLIQUE.

Hélas ! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armeroit en vain :
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours ;
Ils sont dans un péril extrême.
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime ?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore,

Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore ?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur pour jamais s'est donné ;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné :
L'Amour lui vendra cher une vaine espérance.

(*Montrant son anneau magique.*)

Je puis, par cet anneau, disparoître à ses yeux ;
Bientôt vous me verrez, bientôt loin de ces lieux
Nos fideles amours seront en assurance.
Je veux mettre en vos mains ma suprême puissance.

MÉDOR et ANGÉLIQUE, *ensemble.*

Je ne veux que votre cœur ;
C'est l'unique Empire
Pour qui je soupire.
Je ne veux que votre cœur ;
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, et je demeure
Troublé du chagrin le plus noir ;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir :
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir ?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi ; qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne :
Ma mort suivroit votre trépas.
Évitons un destin tragique ;
Médor ne veut-il pas
Vivre pour Angélique ?

MÉDOR.

Si je ne vivois pas pour vous,
Je ne pourrois souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons; l'Amour nous y convie.
Réservons-nous
Pour nous aimer, malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux, loin des jaloux.
Je ne pourrois souffrir la vie,
Si je ne vivois pas pour vous.

ENSEMBLE.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

SCENE V.

TROUPE DE PEUPLES DU CATAY, ANGÉLIQUE, MÉDOR.

ANGÉLIQUE, *à ses Sujets.*

Vous qui voulez faire paroître
Le zele ardent que vous avez pour moi,
Reconnoissez Médor pour votre maître;
Rendez hommage à votre Roi.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

MÉDOR, TROUPE DE PEUPLES DU CATAY.

(*Les Peuples du Catay rendent hommage à Médor ; ils l'élevent sur un trône, et témoignent, par leurs chants et par leurs danses, la joie qu'ils ont de le reconnoître pour leur Souverain.*)

LE CHŒUR.

C'EST Médor qu'une Reine si belle
A choisi pour régner avec elle :
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui ?

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Malgré l'orgueil du grand nom de Reine,
Elle se rend, et l'Amour l'enchaîne ;
De mille et mille amans son cœur s'étoit sauvé :
Pour l'aimable Médor il étoit réservé.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Trop heureux un amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente !
Que l'Amour pour Médor a fait d'aimables nœuds !
A peine est-il amant qu'il est amant heureux.

LE CHŒUR.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre :

Que de plaintes se vont faire entendre !
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de Rois seront jaloux !
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage ;
Régner sur nous
Est votre moindre avantage.
L'Amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes Rois.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Angélique n'est plus insensible ;
Sa fierté se croyoit invincible :
Elle fuyoit l'Amour, et le fuiroit encor
Sans le charme puissant des regards de Médor.

LE CHŒUR.

Heureux Médor ! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entiere victoire
Sur tant de fierté ?
Quel bonheur est plus rare !
Que vos feux sont beaux !
Que l'Amour vous prépare
De plaisirs nouveaux !
C'est pour vous que sont faits
Les plus doux de ses traits.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Un cœur si fier est à son tour
Sensible et tendre :

Médor l'obtient, quand son amour
N'osoit l'attendre ;
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

LE CHŒUR.

Vous portez une riche couronne ;
Un objet plein d'attraits vous la donne.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Qu'il est doux d'accorder l'amour et la grandeur !
Quand on peut les unir, c'est un parfait bonheur.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Tendres cœurs, puissiez-vous aimer tranquillement !
Il n'est point de sort plus charmant.

LE CHŒUR.

Que l'Amour en tous lieux vous enchante ;
Qu'à jamais votre ardeur soit constante :
Oubliez vos grandeurs plutôt que vos amours ;
Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.

Aimez, régnez, en dépit de l'Envie ;
Goûtez les biens les plus doux de la vie :
La Fortune et l'Amour, la Gloire et les Plaisirs
Puissent ils à jamais combler tous vos desirs !
Dans la paix, dans la guerre,
Dans tous les climats,

Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands Rois!
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses loix!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(Le Théatre change et représente une grotte au milieu d'un bocage.)

SCENE PREMIERE.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

VA, ton soin m'importune, Astolphe, laisse-moi.

ASTOLPHE.

Quel charme vous retient dans ce lieu solitaire?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De secret, ni de mystere.
Angélique ne me fuit plus.
J'étois content de voir sa rigueur adoucie,
Quand nous avons trouvé le Roi de Circassie
Et le superbe Ferragus.
Tous deux, jaloux de mon bonheur extrême,
M'ont abordé les armes à la main :
J'allois les en punir; mais la Beauté que j'aime,
Par son anneau magique, a disparu soudain.
Mes rivaux l'ont suivie en vain;

Elle avoit eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle vouloit prendre.
Nous nous sommes promis d'être à la fin du jour
A la fontaine de l'Amour.
Je suis venu trop tôt m'y rendre:
Je vais au-devant d'elle, ennuyé de l'attendre;
Je parcours les lieux d'alentour.
L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé.
Que l'amour s'augmente
Par le plaisir d'être aimé!

ASTOLPHE.

Cet Empire en vous seul a mis son espérance;
Si vous ne prenez sa défense,
Il tombera dans peu de tems.
Sous une barbare puissance.
Songez que vous perdez de précieux instans.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLPHE.

Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLPHE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire;
Peut-il languir dans un honteux repos?

Triomphez de l'Amour; il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un Héros.

ROLAND.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment;
Je n'ai pu sortir de mes chaînes:
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment
Où je dois recevoir le prix de tant de peines?
Va, laisse-moi seul dans ces lieux.
Angélique, pour moi sensible,
Veut pour tout autre être invisible:
Va, ne l'empêche point de paroître à mes yeux.
(*Astolphe se retire.*)

SCENE II.

ROLAND, *seul.*

AH! j'attendrai long-tems; la nuit est loin encore.
Quoi! le soleil veut-il luire toujours?
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la Beauté que j'adore.
O nuit! favorisez mes desirs amoureux.
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde;
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux:
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.

Le

Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidele amant du monde.
O nuit! favorisez mes desirs amoureux!...
Que ces gazons sont verds! que cette grotte est belle!...
(*Il lit bas des vers écrits sur la grotte.*)
(*Après avoir lu.*)
Ce que je lis m'apprend que l'Amour a conduit
Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amans qui brûloient d'une ardeur mutuelle.
J'espere qu'avec moi l'Amour bientôt ici
Conduira la Beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi....
(*Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.*)
« Beau lieu, doux asyle
» De nos heureuses amours,
» Puissiez-vous être toujours,
» Charmant et tranquille!... »
(*Après avoir lu.*)
Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique....
(*Il lit bas deux vers qu'Angélique a écrits.*)
(*Après avoir lu.*)
Ciel! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique.
(*Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.*)
« Angélique engage son cœur!
» Médor en est vainqueur!... »
(*Après avoir lu.*)
Elle m'auroit flatté d'une vaine espérance!

L'ingrate !... N'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
Médor en est vainqueur !... Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour auroit lieu de prendre des alarmes
Si je trouvois ici le nom
De l'intrépide fils d'Aimon,
Ou d'un autre Guerrier célebre par les armes.
Angélique n'a pas osé
Avouer de son cœur le véritable maitre,
Et je puis aisément connoître
Qu'elle parle de moi sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire;
Elle me l'a trop dit, et j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots.... Ils sont d'une autre main....

(Il lit bas deux vers que Médor a écrits.)

(Après avoir lu.)

Qu'ai-je lu ?... Ciel !... il faut relire....

(Répétant haut ce qu'il a lu tout bas.)

« Que Médor est heureux !
» Angélique a comblé ses vœux. !... »

(Après avoir lu.)

Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire
D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant....
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant !
Elle a pu me trahir !... Non, je ne le puis croire :
Non, non; quelqu'envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime et troubler mon repos....

(On entend un bruit de musettes.)

J'entends un bruit de musique champêtre.
Il faut chercher Angélique en ces lieux :

Au premier regard de ses yeux
Mes noirs soupçons vont disparoître.
Elle s'arrêtera, peut-être,
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les Bergers des prochains hameaux.

(*Une troupe de Bergers et de Bergeres prend part à la joie de Coridon et de Bélise, qui doivent être mariés le lendemain, et s'approche de la grotte, en dansant et en chantant. Roland n'aperçoit point Angélique et va la chercher dans les lieux d'alentour.*)

SCENE III.

CORIDON, BÉLISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

TOUS, *ensemble.*

QUAND on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?
Que l'Amour sous cet ombrage
Sait bientôt nous désarmer!
Sans effort, il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer?
Que d'oiseaux sur ce feuillage!
Que leur chant nous doit charmer!
Nuit et jour, par leur ramage,

Leur amour veut s'exprimer.
Quand on vient dans ce bocage, &c.

UN BERGER ET UNE BERGERE, *ensemble.*

Vivez en paix,
Amans, soyez fideles,
Aimez-vous à jamais.
Vos ardeurs mutuelles
Combleront vos souhaits.
C'est un bonheur extrême
D'obtenir ce qu'on aime,
Sans languir trop long-tems.
Soyez constans;
Aimez toujours de même;
Vivez toujours contens.
Que les amours sont belles,
Quand elles sont nouvelles!
Quel bien a plus d'attraits?
Vivez en paix, &c.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma Bergere.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon Berger.

CORIDON.

Mon amour est sincere;
J'aimerai toujours ma Bergere.

BÉLISE.

Mon cœur ne peut changer;
J'aimerai toujours mon Berger.

CORIDON et BÉLISE, *ensemble.*

Mon amour est sincere;
Mon cœur ne peut changer.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma Bergere.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon Berger.

(*Roland n'ayant point trouvé Angélique, revient pour en demander des nouvelles aux Bergers.*)

SCENE IV.

ROLAND, CORIDON, BÉLISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

CORIDON, *à Bélise.*

ANGÉLIQUE est Reine, elle est belle;
Mais ses grandeurs, ni ses appas
Ne me rendroient point infidele:
Je ne quitterois pas
Ma Bergere pour elle.

BÉLISE.

Quand des riches pays arrosés de la Seine
Le charmant Médor seroit Roi;
Quand il pourroit quitter Angélique pour moi,
Et me faire une grande Reine,
Non, je ne voudrois pas encor
Quitter mon Berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amans dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour;
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique;
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND, *à part.*

Ah! je succombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Reposez-vous sur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paroissez chagrin? Ecoutez, à loisir,
De ces heureux amans l'agréable aventure:
Vous l'entendrez avec plaisir.

(*Roland, accablé de douleur, s'assied sur le gazon, et écoute avec inquiétude ce que Coridon et Bélise lui racontent.*)

CORIDON, *à Roland.*

En des lieux où Médor mouroit, sans assistance,
Angélique adressa ses pas;
Elle sut se servir d'un art dont la puissance
Garantit Médor du trépas.

BÉLISE, *à Roland.*

D'un grand Empire Angélique est maîtresse;
Elle est charmante! elle avoit à son choix
Cent des plus riches Rois.
Médor est sans biens, sans noblesse;
Mais Médor est si beau qu'elle l'a préféré
A cent Rois qui pour elle ont en vain soupiré.

CORIDON, *à Roland.*

On ne peut s'aimer davantage;
Jamais bonheur ne fut plus doux.

BÉLISE, *à Roland.*

Ils se sont donné devant nous
La foi de mariage.

CORIDON, *à Roland.*

Quand le festin fut prêt, il fallut les chercher.

BÉLISE, *à Roland.*

Ils étoient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON, *à Roland.*

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, *à part, se levant, avec précipitation.*

Où suis-je? juste Ciel! où suis-je, malheureux!

BÉLISE.

Demeurez, et voyez nos danses et nos jeux.

CORIDON, *à Roland, lui montrant Bélise.*

On m'a promis cette belle Bergere;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils ces amans?

BÉLISE.

Ils ont prié mon pere
De les conduire au port le plus prochain....
Le voici ... Demeurez, si vous me voulez croire;
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

SCENE V.

TERSANDRE, ROLAND, CORIDON, BÉLISE, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

TERSANDRE, *à part.*

ALLEZ, laissez nous, soins fâcheux;
Eloignez-vous de nos paisibles jeux:
Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux,
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux et durable.
Allez, laissez-nous, soins fâcheux, &c.

CORIDON, BÉLISE ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Allez, laissez-nous, soins fâcheux, &c.

TERSANDRE.

J'ai vu partir du port cette Reine si belle....

ROLAND.

Angélique est partie?

TERSANDRE.

Et Médor avec elle.
Elle en fait un grand Roi; c'est son unique soin.

ROLAND.

Ils sont partis ensemble?

TERSANDRE.

Ils sont déja bien loin.
Dans les climats les plus heureux du monde,

Ils vont en paix goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui regne sur l'onde,
Tout favorise leurs desirs.

ROLAND, *à part.*

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance !

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise, leur montrant un bracelet.*

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, *à part, regardant le bracelet.*

Que vois-je ? infortuné !
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage,
De mon fidele amour c'est un précieux gage.

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Pour le prix de nos soins elle nous l'a donné.

ROLAND, *à part.*

Ciel !

CORIDON et BÉLISE, *ensemble.*

O Ciel !

TERSANDRE.

J'ai reçu ce don de sa main même.
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême ;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND, *à part.*

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux ?

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Mais quel est ce guerrier ? Aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

CORIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux.

CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il soupire.

TERSANDRE.

Son cœur souffre, peut-être, un amoureux martyre.
Je suis touché de ses douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards!

ROLAND, *à part.*

La perfide!

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Il murmure.

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND, *à part.*

Tant de sermens!... Ah! la parjure!

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin si noir.

ROLAND, *à part.*

Elle rit de mon désespoir.
Je l'aimois d'un amour si tendre, si fidele!

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Ses regards sont plus doux.

CORIDON.

Il est moins agité.

ROLAND, *à part.*

J'ai cru vivre heureux avec elle....
Hélas! quelle félicité!

TERSANDRE, *à Coridon et à Bélise.*

Non, je n'en doute point; c'est l'Amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'Amour peut-il causer cette sombre tristesse?
On a vu des amans si contens dans ces bois!

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses loix
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amans heureux qu'Amour fait quelquefois;
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

CORIDON.

Son trouble est apaisé.

TERSANDRE.

J'espere qu'à la fin
Nous pourrons adoucir son funeste chagrin....
Bénissons l'amour d'Angélique;
Bénissons l'amour de Médor.
Dans le riche séjour d'une Cour magnifique,
Puissent-ils, sur un trône d'or,
S'aimre comme ils s'aimoient dans unséjour rustique!

CORIDON, BÉLISE ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Bénissons l'amour d'Angélique, &c.
Bénissons l'amour de Médor.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux! oserez-vous, sans cesse,
Percer mon triste cœur des plus horribles coups?
Malheureux! taisez-vous.
Rendez grace à votre bassesse
Qui vous dérobe à mon courroux!

TERSANDRE, CORIDON, BÉLISE ET LE CŒUR *ensemble.*

Ah! fuyons, fuyons tous!
(*Il sortent.*)

SCENE VI.

ROLAND, *seul.*

JE suis trahi! Ciel! qui l'auroit pu croire?
O Ciel! je suis trahi par l'ingrate Beauté
Pour qui l'Amour m'a fait trahir ma gloire.
O doux espoir dont j'étois enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as tu précipité?

Témoins d'une odieuse flamme,
Vous avez trop blessé mes yeux:
Que tout ressente dans ces lieux
L'horreur qui regne dans mon ame.

(*Il brise les inscriptions et arrache des branches d'arbres et des morceaux de rochers.*)

Ah! je suis descendu dans la nuit du tombeau!
Faut-il encor que l'Amour me poursuive?

Ce

Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une Ombre plaintive.
(Il jette ses armes et se met dans un grand désordre.)
Quel gouffre s'est ouvert ! qu'est-ce que j'aperçoi?
Quelle voix funebre s'écrie !
Les enfers arment contre moi
Une impitoyable Furie.
(Il croit voir une Furie ; il lui parle, et s'imagine qu'elle lui répond.)
Barbare ! ah ! tu me rends au jour !
Que prétends-tu ? parle.... O supplice horrible !
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourmens d'un funeste amour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change et représente le Palais de la sage Fée Logistille.)

SCENE PREMIERE.

ASTOLPHE, LOGISTILLE, ROLAND, *endormi.*

ASTOLPHE, *à Logistille.*

SAGE et divine Fée, à qui tout est possible,
Vous dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible?
Ce Héros, que l'amour a rendu furieux,
Traîne une déplorable vie:
Son sort. qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avoit fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus.
Déja par des chemins, aux mortels inconnus,
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asyle.
Le charme d'un sommeil tranquille
Suspend le mal de ce Héros;

Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLPHE.

Je sais votre pouvoir : il faut que tout lui cede :
Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux,
N'offrirez-vous qu'un vain remede
Au trouble fatal qui possede
Le plus grand des Héros et le plus malheureux ?

LOGISTILLE.

Je puis des élémens interrompre la guerre ;
Ma voix fait trembler les enfers :
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs ;
Mais je calme avec moins de peine
Les vents échappés de leur chaîne,
Et j'apaise plutôt l'Océan irrité
Qu'un cœur par l'Amour agité.

ASTOLPHE.

J'attends tout, pour Roland, de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler.
Allez, éloignez-vous de nos secrets mysteres ;
Vos regards pourroient les troubler.

(*Astolphe se retire.*)

SCENE II.

TROUPE DE FÉES, LOGISTILLE, ROLAND, *endormi.*

LOGISTILLE, *aux Fées.*

PAR le secours d'une douce harmonie,
Calmons ce grand cœur pour jamais;
Rendons-lui sa premiere paix.
Puisse-t-elle chasser l'Amour qui l'a bannie!
Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

LE CHŒUR DES FÉES.

Heureux qui se défend toujours, &c.
(Les Fées dansent autour de Roland, et font des cérémonies de victoire pour lui rendre la raison.)

LOGISTILLE.

Rendez à ce Héros votre clarté céleste,
Divine Raison; revenez.
Qu'un cœur est malheureux, quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste!

LOGISTILLE ET LE CHŒUR DES FÉES, *ensemble.*

Heureux qui se défend toujours, &c.
(Les Fées continuent leurs danses autour de Roland, et Logistille évoque les Ombres des anciens Héros pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement.)

LOGISTILLE, *à part.*

O vous dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enséveli;
Vous dont la célebre mémoire
Triomphe pour jamais du tems et de l'oubli,
Venez, héroïques Ombres;
Venez seconder nos efforts:
Sortez des retraites sombres
Du profond Empire des Morts.

(*Les Ombres des anciens Héros paroissent.*)

SCENE III.

TROUPE D'OMBRES DE HÉROS, LOGISTILLE, TROUPE DE FÉES, ROLAND, *endormi.*

LOGISTILLE, *à Roland.*

ROLAND, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!
L'amour de ses divins appas
Fait vivre au-delà du trépas.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS, *ensemble, à Roland.*

Roland, courez aux armes, &c.

(*A la voix des Héros, Roland sort de son sommeil, et recommence à se servir de sa raison.*)

ROLAND, *à part.*

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flamme?
Ciel! sans horreur, puis-je songer
Au désordre où l'Amour avoit réduit mon ame?
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma foiblesse un spectacle odieux.
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire!
Malheureux! la Raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux!
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême!
Infortuné Roland, cherche un antre écarté;
Va, s'il se peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obscurité.
(*Il veut s'enfuir.*)

LOGISTILLE, *l'arrêtant.*

Modérez la tristesse
Qui saisit votre cœur.
Quel Héros, quel vainqueur
Est exempt de foiblesse?

LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS, *à Roland.*

Sortez, pour jamais, en ce jour,
Des liens honteux de l'Amour.

LOGISTILLE, *à Roland.*

Allez, suivez la Gloire.

ROLAND.

Allons, courons aux armes;
Que la Gloire a de charmes!

LE CHŒUR DES FÉES ET LE CHŒUR DES OMBRES DES HÉROS, *ensemble.*

Roland, courez aux armes, &c.

(*Les Fées et les Ombres des Héros témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de la guérison de Roland. La Gloire, suivie de la Renommée et precédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.*)

SCENE IV et derniere.

LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR, ROLAND, LOGISTILLE, SUITE DE LA GLOIRE, TROUPE DE FÉES, TROUPE D'OMBRES DE HÉROS.

LA GLOIRE, *à Roland.*

ROLAND, il faut armer votre invincible bras;
La Terreur se prépare à devancer vos pas:
Sauvez votre pays d'une guerre cruelle;
Ne suivez plus l'Amour: c'est un guide infidele.
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

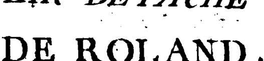
(*Roland reprend ses armes, que les Fées et les Héros lui présentent; il montre l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, et la Terreur s'envole devant lui. Les Fées et les Héros dansent pour témoigner leur joie.*)

LOGISTILLE ET LES CHŒURS, *ensemble*.

La Gloire vous appelle;
Ne soupirez plus que pour elle.
Non, n'oubliez jamais, &c.

FIN.

AIR DÉTACHÉ
DE ROLAND.



Roland

Allegro

Je suis tra-hi! ciel!

qui l'au-roit pu croi-re? ô ciel!

je suis tra-hi par l'in-gra-te beau-

-té pour qui l'a-mour m'a fait tra-

-hir ma gloi-re O doux es-poir

dont j'é-tois en-chan-té; dans


quel a-bi-me af-freux m'a tu pre-
-ci-pi-té ! Te-moins d'u-
-ne o-di-eu-se flam-me, vous a-vez
trop bles-sé mes yeux ! Que tout res-
-sen-te dans ces lieux l'hor-reur qui
re-gne dans mon a-me ! Que tout res-
-sen-te dans ces lieux l'horreur qui
re-gne dans mon â-me !

LE TEMPLE DE LA PAIX,

BALLET EN UN ACTE, ET EN SIX ENTRÉES.

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DU TEMPLE DE LA PAIX.

Des Nymphes bocageres ont fait élever un Temple qu'elles veulent consacrer à la Paix. Tous les Bergers et les Bergeres des environs s'empressent d'accourir à cette fête. Ils célebrent les louanges de Louis XIV, qui, après un grand nombre de victoires, vient de redonner la paix au monde, et veut désormais se contenter de le rendre heureux. Quelques disputes s'élevent entre tous les Bergers et toutes les Bergeres, sur les douceurs et les peines que fait éprouver l'Amour. Il se forme deux partis, qui finissent bientôt par être du même avis, et c'est en faveur de l'Amour. Quelques querelles particulieres, élevées entre des Bergers et des Bergeres amans, se terminent de même. Des troupes de Peuples, des deux sexes, Basques, Brétons, Africains et Sauvages viennent ensuite se réunir aux Bergers,

aux Bergeres et aux Nymphes pour chanter la paix et le Roi qui la leur donne, et ils témoignent par leurs danses la part qu'ils prennent à cet heureux événement.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE TEMPLE DE LA PAIX.

« LA trève de 1685 fournit à Quinault le sujet de ce Ballet, qui differe peu des autres Poëmes de ce genre, du même Auteur, quant à la forme, et eut cela de commun avec eux que plusieurs Courtisans y danserent devant Louis XIV, » disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique.* En effet, la Princesse de Conti; la Duchesse de Bourbon; Mesdemoiselles de Blois, d'Armagnac, de Brienne, d'Usez, d'Estrées; Madame de Le Westein; le Prince d'Enrichemont; les Comtes de Brionne, de Guiche; les Marquis de Châteauneuf, de Moy; les Chevaliers de Sully, de Soyecourt figurerent, dans ce Ballet, à Fontainebleau, avec les Danseurs et les Chanteurs de l'Opera, qui le donnerent

ensuite à Paris, pendant environ trois mois. Il fut exécuté aussi, dans le même tems, à Douai, en Flandres, pour une fête que le Marquis de Pommereu, Gouverneur de cette ville, donna au Duc d'Elbeuf, et pour laquelle il avoit attiré de Paris le célebre Dumény, Acteur de l'Opera, qu'il chargea de la conduite de ce Ballet.

LE TEMPLE
DE LA PAIX,
BALLET EN UN ACTE,
ET EN SIX ENTRÉES,
DE QUINAULT,
MUSIQUE DE LULLY;

Représenté, par l'Académie Royale de Musique, devant le Roi, à Fontainebleau, le 15 Octobre 1685, et à Paris au mois de Novembre suivant.

A

PERSONNAGES.

TROUPES DE NYMPHES DANSANTES.

TROUPES DE BERGERS ET DE BERGERES DANSANS.

TROUPES DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGERES CHANTANS.

CLIMENE, Bergere, aimée de Silvandre.

SILVANDRE, Berger, amant de Climene.

SILVIE, Bergere, aimée de Daphnis.

DAPHNIS, Berger, amant de Silvie.

AMARILLIS, Bergere, aimée de Lycidas.

LICIDAS, Berger, amant d'Amarillis.

ALCIPPE, Berger, autre amant d'Amarillis.

AMINTHAS,
MÉNALQUE,
TIRCIS,
PHILENE,
ALCIMÉDON, } Bergers.

TROUPES DE BASQUES DANSANS.

UN JEUNE BASQUE ET UNE FILLE BASQUE CHANTANS.

TROUPE DE BRETONS ET DE BRETONNES DANSANS.

DEUX BRETONNES CHANTANTES.

UN SAUVAGE CHANTANT.

TROUPE DE SAUVAGES CHANTANS.

TROUPE DE SAUVAGES DANSANS.

UN AFRICAIN CHANTANT.

TROUPE D'AFRICAINS ET D'AFRICAINES DANSANS.

LE TEMPLE
DE LA PAIX,
BALLET.

(Le Théatre représente un Temple environné d'un bocage. Les Nymphes de ce bois ont fait élever ce Temple, et elles vont célébrer une fête pour le dédier solemnellement à la Paix. Elles ont fait annoncer cette fête, et ont invité plusieurs Peuples à s'y trouver. Les Bergers et les Bergeres des lieux d'alentour commencent à s'assembler avec les Nymphes devant le Temple de la Paix.)

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPE DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGERES.

CLIMENE, LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

PRÉPARONS-NOUS pour la fête nouvelle;
Le bruit des concerts nous appelle.
Mêlons nos voix au son des chalumeaux;
Dansons à l'ombre des ormeaux.

SILVANDRE.

D'un Roi toujours vainqueur la vertu sans exemple
Nous assure un heureux repos.
Les Nymphes de ces lieux ont élevé ce Temple
A l'honneur de la Paix qu'on doit à ce Héros.
La prompte Renommée a publié la fête
Que dans ce bois tranquille avec soin on apprête.
Cent Peuples de divers climats
Viendront entendre nos musettes,
Et chanter avec nous, dans ces belles retraites,
La Paix et ses charmans appas.

SILVIE et AMARILLIS, *ensemble*.

Sans crainte, dans nos prairies,
Laissons nos moutons paissans;
Les animaux cruels et ravissans
Sont loin de nos bergeries;
Dans ces beaux lieux nos soins les plus pressans
Sont de jouir des plaisirs innocens.

LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble*.

Préparons-nous pour la fête nouvelle, &c.

(*Les Nymphes, les Bergers et les Bergeres dansent ensemble, et forment la premiere entrée.*)

AMINTHAS et MÉNALQUE, *ensemble*.

Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Le noir chagrin suit la pompe éclatante;

La grandeur fait des jaloux :
La fortune est changeante ;
Qui reçoit ses dons doit craindre ses coups.
Charmant repos d'une vie innocente,
Notre bonheur ne dépend que de vous.
Tout nous enchante ;
Les vrais plaisirs ne sont faits que pour nous :
Notre ame est contente ;
Quel sort est plus doux ?
Charmant repos d'une vie innocente, &c.

ALCIPPE.

Le Prince qui poursuit, avec un soin extrême,
Les hôtes furieux des forêts d'alentour,
Aime assez nos concerts pour les offrir lui-même
Au grand Roi dont il tient le jour.

LICIDAS, LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

Que ce Roi vainqueur a de gloire !
Le sort du monde est en ses mains :
Le bonheur des humains
Est le seul prix qu'il veut de sa victoire.

TIRCIS.

La gloire lui suffit ; ses vœux sont satisfaits :
Il est content d'humilier l'audace
Et d'enchaîner la Guerre pour jamais ;
Les seuls ennemis qu'il menace
Sont les ennemis de la Paix.

SILVIE.

Pour rendre son Empire heureux et florissant,

Ses travaux trouvent tout facile;
Il est toujours agissant,
Et paroît toujours tranquille.

ALCIMÉDON.

Entre les autres Rois, ce Roi victorieux
Est tel que l'on dépeint, entre les autres Dieux,
Celui qui lance le tonnerre.
C'est l'auteur glorieux
Du repos de la terre;
C'est l'effroi des audacieux
Qui voudroient rallumer la guerre:
C'est le don le plus précieux
Que nous ayions reçu des Cieux.

LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

C'est le don le plus précieux, &c.

SCENE II.

UNE NOUVELLE TROUPE DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGERES, CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPE DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGERES.

(*La nouvelle Troupe de Nymphes, de Bergers et de Bergeres exécute des danses, qui forment la seconde entrée.*)

DAPHNIS, LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

LA gloire où ce vainqueur aspire
Est de faire aimer son Empire.
Il répand ses faveurs jusques dans nos hameaux:
Notre repos est son ouvrage:
Il compte pour ses jours les plus doux, les plus beaux
Ceux qu'il signale davantage
Par des bienfaits nouveaux.

SILVIE.

On compteroit plutôt les épis qu'on moissonne,
Les roses du printems et les fruits de l'automne
Que les biens qu'on doit à ses soins.
C'est lui qui se ressent le moins
Du repos qu'il nous donne.

CLIMENE.

Sans cesse bénissons ce vainqueur généreux;
Jouissons sous ses loix d'un sort digne d'envie:
Que le Ciel prenne soin d'une si belle vie.
Nous ne formons point d'autres vœux;
C'est assez pour nous rendre heureux.

LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

Jouissons sous ses loix d'un sort digne d'envie, &c.

(*Les Nymphes, les Bergers et les Bergeres se placent sur des siéges de gazon, autour du Temple de la Paix, et, en attendant les Peuples qui doivent venir à la fête, Daphnis et Silvandre disputent ensemble sur les peines et les plaisirs de l'amour.*)

DAPHNIS et SILVANDRE, *ensemble.*

DAPHNIS. { Malheureux } un amant fidele!
SILVANDRE. { Trop heureux }

DAPHNIS. { Malheureux
SILVANDRE. { Trop heureux

Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle!

DAPHNIS. { Malheureux } un amant fidele!
SILVANDRE. { Trop heureux }

DAPHNIS.

Gardons-nous, gardons-nous
D'une amour tendre.

SILVANDRE.

Est-il rien de plus doux?
Pourquoi nous en défendre?

SILVANDRE et DAPHNIS, *ensemble.*

SILVANDRE. { Non, il n'est point de plaisir plus charmant.

DAPHNIS. { Non, il n'est point de plus cruel tourment.

SILVANDRE.

Pour nous juger, veux-tu choisir Philene?

DAPHNIS.

J'en suis content; on ne peut mieux choisir.

(*Philene sort de l'endroit où il étoit placé, et vient entendre Silvandre et Daphnis.*)

DAPHNIS.

Je soutiens que l'amour est toujours une peine.

SILVANDRE.

Je soutiens que l'amour n'est jamais sans plaisir.
Pour un cœur toujours sévere,
Que la vie a peu d'appas!
Les Plaisirs ne regnent guere
Où les Amours ne sont pas.

DAPHNIS.

Dans les beaux jours, le doux Zéphyre
Fait moins naître de fleurs
Que le cruel Amour, dans son funeste Empire,
Ne fait verser de pleurs.

(*Les Nymphes, les Bergers et les Bergeres se partagent*

en deux partis, dont l'un est du sentiment de Daphnis et l'autre de l'opinion de Silvandre.)

LE PARTI DE DAPHNIS ET LE PARTI DE SILVANDRE, *ensemble.*

LE PARTI DE DAPHNIS. { Malheureux } un amant
LE PARTI DE SILVANDRE. { Trop heureux } fidele!

LE PARTI DE DAPHNIS. { Malheureux
LE PARTI DE SILVANDRE. { Trop heureux
Un cœur engagé dans les nœuds
D'une amour éternelle!

LE PARTI DE DAPHNIS.

Gardons-nous, gardons-nous
D'une amour tendre.

LE PARTI DE SILVANDRE.

Est il rien de plus doux?
Pourquoi nous en défendre?

LE PARTI DE DAPHNIS ET LE PARTI DE SILVANDRE.

LE PARTI DE SILVANDRE. { Non, il n'est point de plaisir plus charmant.

LE PARTI DE DAPHNIS. { Non, il n'est point de plus cruel tourment.

PHILENE.

La Paix regne dans ce bocage,
Et sans cesse à nos jeux elle doit présider:
Ne disputez pas davantage,
Bergers, il faut vous accorder.

Il est doux d'être amant d'une Bergere aimable ;
Mais il est dangereux
D'être trop amoureux :
L'excès d'amour rend un cœur misérable ;
Un peu d'amour suffit pour être heureux.

LES DEUX PARTIS, *ensemble.*

Il est doux d'être amant d'une Bergere aimable, &c.
(*Les Nymphes, les Bergers et les Bergeres reprennent leurs places.*)

SCENE III.

TROUPE DE BASQUES, CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPES DE NYMPHES, DE BERGERS ET DE BERGERES.

(*Les Basques devancent les autres Peuples qui doivent venir au Temple de la Paix. Une partie d'entr'eux arrive en dansant, à la maniere de leur pays, et forme la troisieme entrée.*)

DEUX BASQUES, *ensemble.*

SUIVONS l'aimable Paix qui nous appelle ;
Mille nouveaux plaisirs sont avec elle.
L'Amour promet ici des jours heureux,
Et sans alarmes ;

Il bannit les soins fâcheux.
Que l'Amour a de charmes,
Quand il vient avec les Jeux!
Nous fuyons la Beauté toujours sévere;
Les fers que nous portons ne pesent guere
L'Amour promet ici des jours heureux, &c.

(*Silvie se lève avec inquiétude du siége de gazon où elle étoit assise; elle se retire à l'écart, et va rêver seule sous un épais feuillage.*)

SILVIE.

Qu'êtes-vous devenu, doux calme de mes sens?
Mille troubles secrets, sans cesse renaissans,
M'agitent dans ce lieu paisible.
Trop heureux un cœur insensible,
A qui l'amour est inconnu!
Doux calme de mes sens, qu'êtes-vous devenu?

(*Daphnis, voyant Silvie s'éloigner des Bergeres, ses compagnes, la suit pour lui parler de l'amour qu'il a pour elle.*)

DAPHNIS.

Je te suivrai toujours, trop aimable Silvie;
Tes beaux yeux sur mon cœur n'ont que trop de pouvoir:
Quand il m'en coûteroit le repos de ma vie,
Je ne puis trop payer le plaisir de te voir.

SILVIE.

Dans ces lieux fortunés tout doit être tranquile:
Que ne m'y laisses-tu rêver?
Je cherche en vain la Paix, mon soin est inutile;
Tu m'empêches de la trouver.

DAPHNIS.

Tu veux me fuir, belle inhumaine!
Puis-je sans toi goûter les doux plaisirs
Qu'une charmante Paix ramene?
Crains-tu d'entendre les soupirs
D'un tendre amant dont tu causes la peine?
Bergere insensible, as-tu peur
Que mon mal ne touche ton cœur?

SILVIE.

Tu me dis qu'un amour extrême
Est un tourment fatal:
Pourquoi veux-tu que j'aime?
Pourquoi me veux-tu tant de mal?

DAPHNIS.

L'Amour de lui-même est aimable;
C'est toi, Bergere impitoyable,
C'est toi qui dans mon cœur en veux faire un tourment:
Tu peux d'un mot favorable
En faire un plaisir charmant.
Ne te rendras-tu point à ma persévérance?
Tu ne me réponds pas! que me dit ton silence?
Pourquoi frémir, en m'écoutant?
Et qui peut de la voix t'interdire l'usage?

SILVIE.

Si je parlois davantage
Je ne t'en dirois pas tant.

DAPHNIS.

Ciel! le cœur de Silvie avec le mien s'engage!
O Ciel! fut-il jamais un Berger plus content?

SILVIE.

Ne m'offre point ton cœur, si tu ne me promets
Qu'il portera toujours une chaîne si belle.
Il vaudroit mieux n'aimer jamais
Que de ne pas aimer d'une amour éternelle.

DAPHNIS.

La frileuse hirondelle
Cherchera les frimats et craindra le retour
De la saison nouvelle,
Plutôt que je sois infidele,
Et que j'éteigne mon amour.

SILVIE.

L'astre qui nous donne le jour
Perdra sa lumiere immortelle,
Plutôt que je sois infidelle,
Et que j'éteigne mon amour.

DAPHNIS et SILVIE, *ensemble.*

Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour est d'intelligence
Avec la Paix et l'Innoçence!
Heureux les tendres cœurs
Où l'Amour et la Paix unissent leurs douceurs!

LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES; *ensemble.*

Heureux les tendres cœurs, &c.

SCENE IV.

TROUPE DE BRETONS ET DE BRETONNES, CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPE DE NYMPHES, DE BERGERS, DE BERGERES ET DE BASQUES.

(*Les Bretons et les Bretonnes viennent prendre part à la fête. Une partie d'entr'eux arrive en dansant, et forme la quatrieme entrée.*)

DEUX BRETONNES, *ensemble.*

LA Paix revient dans cet asyle;
Rien n'est si doux que ses attraits.
N'aimons jamais;
Il est trop difficile
D'unir toujours l'Amour avec la Paix.
Heureux un cœur libre et tranquille!
Tous ses desirs sont satisfaits.
N'aimons jamais, &c.

(*Silvandre, amoureux de Climene, veut s'approcher d'elle pour lui parler; Climene le fuit avec empressement, et paroît irritée contre lui.*)

SILVANDRE.

Je ne vois dans vos yeux qu'une colere extrême:
O Ciel! quel changement!

Vous m'aviez tant promis de m'aimer constamment;
Est-ce ainsi que l'on aime?

CLIMENE.

Allez, laissez mon cœur en paix;
Ingrat! ne me voyez jamais.

SILVANDRE.

Je vivrois sans vous voir! quel supplice est plus rude?
Vous m'accusez d'ingratitude!
Apprenez-moi du moins les crimes que j'ai faits.

CLIMENE.

Allez, laissez mon cœur en paix.

SILVANDRE.

Climene, j'ai promis de vous être fidele;
Fussiez-vous cent fois plus cruelle,
De nouveau je vous le promets.

CLIMENE.

Ingrat! ne me voyez jamais.

SILVANDRE.

Je pourrois être ingrat, et vous le pourriez croire?
Que devient cet amour si doux, si plein d'attraits?

CLIMENE.

N'en rappelez pas la mémoire;
Non, votre trahison n'en seroit que plus noire....
Allez, laissez mon cœur en paix;
Ingrat! ne me voyez jamais.

SILVIE, *arrêtant Climene, qui veut fuir.*

Quoi! ne veux-tu pas voir une fête si belle?

SILVANDRE, *à Climene.*

Climene m'abandonne à ma douleur mortelle?

SILVIE, *à Climene.*

Quels différens peuvent naître entre vous?
L'Amour unit vos cœurs de ses nœuds les plus doux;
La Paix descend du Ciel pour bannir les alarmes,
Et fait, en cent climats, régner un calme heureux:
Ne peut-elle étendre ses charmes
Jusques dans l'Empire amoureux?

SILVANDRE.

Que la colere
De ma Bergere
Est terrible pour moi!
Rien ne m'inspire tant d'effroi
Que le malheur de lui déplaire.
La foudre, prête à m'accabler,
Me feroit moins trembler
Que la colere
De ma Bergere.

CLIMENE, *à Silvie.*

Non, ne t'oppose point à mes ressentimens;
Ne me contrains pas à l'entendre.

SILVIE.

Lorsqu'un amour fidele et tendre
Vous doit donner des jours charmans;
Quel plaisir pouvez-vous prendre
A vous faire des tourmens?

CLIMENE.

Ce Berger trompeur s'engage
Dans de nouvelles amours;
S'il n'eût point été volage,
Je l'aurois aimé toujours.

L'ingrat m'a fait une offense
Dont mon cœur a profité;
Et c'est à son inconstance
Que je dois ma liberté.

Pour épouser Céphise, il devient infidele.

SILVANDRE.

Mon pere avoit dessein de m'unir avec elle;
Mais son dessein fatal change en cet heureux jour;
Désormais notre hymen est son unique envie.
Je perdrois plutôt la vie
Que de trahir notre amour.

SILVIE, *à Climene.*

La colere qui te possede
Doit finir avec ton erreur.

CLIMENE.

Un doux calme succede
Au trouble de mon cœur.

SILVIE.

Aimez désormais sans craintes;
Vivez exempts de soupçons,
Et changez vos tristes plaintes
En d'agréables chansons.

SILVANDRE, CLIMENE et SILVIE, *ensemble.*

Ainsi qu'après l'orage
Le céleste flambeau
Sort du sombre nuage
Et n'en est que plus beau,
Après la tempête cruelle
Qu'excitent les soupçons jaloux,

L'amour tendre et fidele
N'en devient que plus doux.

LES CHŒURS, DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

Ainsi qu'après l'orage, &c.

SCENE V.

TROUPE DE SAUVAGES, CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPES DE NYMPHES, DE BERGERS, DE BERGERES, DE BASQUES, DE BRETONS ET DE BRETONNES.

(*Les Sauvages des Provinces de l'Amérique qui dépendent de la France viennent au Temple de la Paix. Ils font connoître, par leurs chants et par leurs danses, le plaisir qu'ils ont d'être sous l'empire d'un Roi puissant et glorieux, qui les fait jouir d'une heureuse tranquillité, et ils forment la cinquieme entrée.*)

UN SAUVAGE.

Nous avons traversé le vaste sein de l'onde
Pour venir rendre hommage au plus puissant des Rois:
Il préfere au bonheur d'être vainqueur du monde
La gloire de tenir dans une paix profonde
Ses ennemis vaincus cent et cent fois.

Son nom est révéré des nations Sauvages :
Jusqu'aux plus reculés rivages,
Tout retentit du bruit de ses exploits.
Ah ! qu'il est doux de vivre sous ses loix !

LE CHŒUR DES SAUVAGES.

Son nom est révéré des nations Sauvages, &c.

(*Une partie des Sauvages danse.*)

LE CHŒUR DES SAUVAGES.

Dans ces lieux il faut que tout ressente
Le retour d'une Paix si charmante.
Les amans sont les seuls désormais
Que l'on doit entendre ici se plaindre.
Sans l'Amour et sans ses traits,
Tout seroit en paix ;
On n'auroit plus rien à craindre.

L'heureux sort qu'un doux repos prépare
Doit charmer le cœur le plus barbare.
Les amans sont les seuls désormais, &c.

(*Licidas qui aime Amarillis, mais qui n'a pas encore osé lui déclarer son amour, voit avec inquiétude qu'Aleippe est assis auprès de cette Bergere. Il s'écarte des autres Bergers, pour rêver en liberté et pour soupirer en secret.*)

LICIDAS.

Douce Paix qui dans ces retraites
Établissez votre séjour,
Ah ! vos douceurs ne sont pas faites

Pour les cœurs troublés par l'Amour !
Toute charmante que vous êtes,
Vous ne sauriez calmer, par votre heureux retour,
Mes inquiétudes secrettes.
Douce Paix, qui dans ces retraites, &c.

(*Amarillis, qui a fait dessein de fuir l'Amour et de conserver toujours sa liberté et son repos, s'éloigne d'Alcippe, qui veut lui parler de l'amour qu'il a pour elle, et s'approche, sans y penser, du lieu où est Licidas.*)

ALCIPPE, *à Amarillis, la suivant.*

Te plaindras-tu toujours de l'amour tendre
Qui me contraint à te suivre en tous lieux ?
Est-ce à mon cœur qu'il t'en faut prendre ?
N'en accuse que tes beaux yeux.

LICIDAS, *à Amarillis.*

Tu ne connois pas, inhumaine !
Tous les amans que tu tiens enchaînés ;
Ce ne sont pas les plus infortunés
Qui t'osent parler de leur peine :
Tel meurt pour tes appas
Qui ne te le dit pas.

AMARILLIS.

Délivrez-vous d'une chaîne
Qui ne peut vous causer que de cruels tourmens :
Je vous ai dit cent fois que je hais les amans ;
Pourquoi cherchez-vous ma haine ?

LICIDAS.

Si les Bergers que tu rends amoureux
Sont certains d'attirer ta haine et ta colere,

Je suis sûr d'être malheureux ;
Je ne pourrai jamais cesser de te déplaire.

AMARILLIS.

Rien ne m'engagera sous l'amoureuse loi.
Combien d'amans manquent de foi,
Et n'en font pas de grands scrupules !
On s'expose, en aimant, à de mortels dangers ;
On ne trouve que trop d'infideles Bergers :
Malheur aux Bergeres crédules !

ALCIPPE.

Deviens sensible à ma langueur ;
Je t'aimerai d'une amour éternelle.
Ah ! Bergere cruelle !
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

LICIDAS et ALCIPPE, *ensemble, à Amarillis.*

Choisis l'amant le plus fidele ;
C'est moi qui dois fléchir ta barbare rigueur.
Ah ! Bergere cruelle !
Pour qui veux-tu garder ton cœur ?

AMARILLIS.

Je garde mon cœur pour moi-même ;
Il ne sera point agité.
Quel bien vaut la douceur extrême
D'une heureuse tranquillité ?

LICIDAS et ALCIPPE, *ensemble.*

Dégageons-nous, s'il est possible ;
Cessons d'aimer une insensible.

AMARILLIS.

N'aimons que la liberté ;
Rien n'a tant de charmes :
L'amour coûte trop de larmes ;
Sa plus douce félicité
N'est jamais exempte d'alarmes.
N'aimons que la liberté, &c.

AMARILLIS, LICIDAS et ALCIPPE, *ensemble.*

O bienheureuse Paix !
Rendez mon cœur tranquille ;
O bienheureuse Paix !
Ne nous quittez jamais.

LICIDAS.

Sans vous, le plus grand bien est un bien inutile ;
Tous les plaisirs sans vous sont imparfaits.

AMARILLIS, LICIDAS et ALCIPPE, *ensemble.*

O bienheureuse Paix ! &c.

LES CHŒURS DES NYMPHES, DES BERGERS ET DES BERGERES, *ensemble.*

O bienheureuse Paix ! &c.

SCENE VI et derniere.

TROUPE D'AFRICAINS, CLIMENE, SILVANDRE, SILVIE, AMARILLIS, DAPHNIS, LICIDAS, ALCIPPE, AMINTHAS, MÉNALQUE, TIRCIS, PHILENE, ALCIMÉDON, TROUPES DE NYMPHES, DE BERGERS, DE BERGERES, DE BASQUES, DE BRETONS, DE BRETONNES ET DE SAUVAGES.

(*Les Peuples d'Afrique, qui se souviennent encore des malheurs que la guerre leur a causés, viennent au Temple de la Paix témoigner la joie qu'ils ressentent d'éprouver la clémence du vainqueur et de jouir du repos qu'il leur a donné, et ils forment la sixieme et derniere entrée.*)

UN AFRICAIN.

QUEL bonheur pour la France
D'être sous la puissance
D'un Roi si renommé !
Le plus ardent desir dont il est animé
C'est de faire régner la Paix et l'Abondance.
Quel peuple n'est point alarmé,
Quand ce Héros fait tonner sa vengeance ?
Malheur à qui s'expose à la foudre qu'il lance !
Qu'il est doux de le voir, quand il est désarmé !
Quel bonheur pour la France, &c.

(*Les Peuples d'Afrique dansent, et tous les Chœurs se réunissent*

réunissent pour chanter la gloire du Roi victorieux qui a donné la paix à tant de différentes nations.)

TOUS LES CHŒURS, *ensemble.*

Chantons tous sa valeur triomphante ;
Chantons tous sa vertu bienfaisante :
Il soumet à ses loix ses plus fiers ennemis ;
Il prend soin du bonheur de ceux qu'il a soumis.
Que la Gloire à jamais le couronne :
Jouissons du repos qu'il nous donne ;
Que cent Peuples divers, comblés de ses bienfaits,
Prennent part, avec nous, aux plaisirs de la Paix !

UN AFRICAIN.

Gardons-nous d'attirer sa colere ;
Ne songeons désormais qu'à lui plaire :
Son tonnerre a laissé sur les bords Africains
Un exemple terrible au reste des humains.

TOUS LES CHŒURS, *ensemble.*

Quel Empire eut jamais tant de charmes !
Sous ses loix nous vivons sans alarmes :
Les plus doux de ses vœux
Sont de nous rendre heureux!

UN SAUVAGE ET TOUS LES CHŒURS, *ensemble.*

On le craint aux deux bouts de la terre,
Et son nom glorieux vole au-delà des mers ;

Il contraint le Démon de la guerre
A rentrer, pour jamais, dans le fond des enfers.

TOUS LES CHŒURS, *ensemble.*

Chantons tous sa valeur triomphante, &c.

FIN.

AIRS DÉTACHÉS

DU TEMPLE DE LA PAIX.



DU TEMPLE DE LA PAIX.



ARMIDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET

D'ARMIDE.

LE Prologue est formé par la Gloire et par la Sagesse. Une troupe de Héros, suivans de la Gloire, et une troupe de Nymphes, suivantes de la Sagesse, se joignent à ces deux Divinités pour célébrer Louis XIV, par des chants et par des danses, en annonçant le sujet de la Tragédie qui va être représentée.

L'armée des Croisés, commandée par Godefroy de Bouillon, assiége la ville de Damas; mais la beauté d'Armide, niece d'Hidraot, Roi de ces contrées, a vaincu les plus vaillans Chevaliers du camp de Godefroy, qu'elle a faits prisonniers. On célebre son triomphe; et Hidraot l'engage à choisir pour époux l'un des Rois voisins, qui demandent sa main, et auquel il promet de faire don de sa couronne, lorsqu'on vient annoncer que Renaud, le seul des plus fameux

guerriers de Godefroy qui ait su résister aux attraits d'Armide, qui l'aime, en secret, a délivré, sans aucun secours, les Chevaliers qu'elle avoit faits prisonniers. Armide dédaigne tous les Rois qui prétendent à sa main; mais, furieuse de l'indifférence de Renaud, elle promet d'épouser celui d'entr'eux qui pourra le vaincre. Cependant, une querelle, survenue entre Renaud et le Chevalier Gernand, que protége particuliérement Godefroy, porte ce dernier à infliger une punition à Renaud. Celui-ci voulant s'y soustraire, s'exile volontairement, et s'éloigne du camp. Errant dans les campagnes des environs de Damas, il y est aperçu d'Armide et d'Hidraot, qui, pour être plus puissamment aidés dans la vengeance qu'ils veulent exercer contre lui, évoquent les Divinités infernales, avec lesquelles un pouvoir magique les met en relation. Armide enchante le lieu où est Renaud. Il s'y endort; et, dans le dessein de l'immoler elle-même pendant son sommeil, elle s'approche de lui, armée d'un dard. Au moment où elle va le frapper, elle jette un regard sur lui, et, tout-à-coup, sa fureur fait place à l'amour le plus

tendre. Elle veut l'arracher aux poursuites d'Hidraot et des peuples de Damas ; et, ordonnant aux Zéphyrs de l'enlever, avec elle, sur un nuage, elle le transporte dans une isle éloignée, où, par ses enchantemens, elle bâtit un Palais magnifique. Cependant, elle se reproche d'aimer celui qui l'a si long-tems bravée, et qui a causé tant de maux à son pays. Elle appelle la Haine à son secours ; mais, ne pouvant se résoudre à renoncer à l'amour que Renaud lui a inspiré, elle chasse la Haine, qui lui prédit que son bonheur sera de peu de durée, et que la Gloire va bientôt lui ravir encore ce superbe ennemi. En effet, Godefroy, fâché de l'éloignement de Renaud, envoie deux Chevaliers à sa recherche. Un Magicien leur a donné un bouclier de diamant et un sceptre d'or, qui ont le pouvoir de détruire tous les enchantemens. Des Démons, sous plusieurs formes, même sous les traits des objets qu'ont aimé les deux Chevaliers, disparoissent devant ce bouclier et devant ce sceptre, et les deux Chevaliers parviennent jusques à l'isle enchantée, au moment où Armide, inquiete de la crainte de perdre Renaud, est al-

lée consulter les enfers, sur les moyens de le garder sans cesse auprès d'elle. Renaud a été un moment séduit par les tendres soins d'Armide ; mais, en voyant les deux Chevaliers, il rougit d'avoir pu oublier la Gloire. Il est prêt à les suivre, pour rejoindre le camp de Godefroy, qui le rappelle, lorsqu'Armide reparoît, et fait tous ses efforts pour le retenir ; mais la Gloire l'emporte sur l'Amour, et, tandis qu'Armide est évanouie, les deux Chevaliers emmenent Renaud. Armide, revenue à elle-même, et ne trouvant plus Renaud auprès d'elle, se livre au désespoir. Elle jure, de nouveau, de se venger ; et, appelant les Démons qui ont bâti le Palais, elle leur ordonne de le détruire, et s'enfuit, sur un char volant, pour suivre les traces de Renaud.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

ARMIDE.

« LE titre seul de cet Opéra en fait l'éloge, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Il n'y en a point de plus connu, ni qui gagne autant à l'être. Quel tableau que celui de la derniere scene du second acte ! Quel saisissement n'éprouve-t-on pas à l'aspect d'Armide prête à poignarder Renaud endormi ! Ce monologue admirable a servi depuis de champ de bataille à une guerre célebre dans la Littérature ; mais une partie des combattans ne s'attaquoit qu'au Musicien : tous s'accordoient à respecter et à admirer le Poëte. Le quatrieme acte est foible, si on le compare aux autres ; mais le cinquieme vaut lui seul tout un Opera. Ce fut par celui-ci que Quinault termina sa carriere lyrique. Il eut comme

Racine, et un bien petit nombre de grands Hommes, l'avantage de finir ses travaux par son chef-d'œuvre. »

« Cet Opera fut également le triomphe de Quinault, de Lully et de Mademoiselle Le Rochois, qui y joua le principal rôle. Le cinquieme acte est un chef-d'œuvre, tant du Poëte que du Musicien. On dit que Lully obligea Quinault à le refaire jusqu'à cinq fois. Soit cette raison, soit dévotion, comme on l'assure communément, il est certain que Quinault se dégoûta du Théatre, et, quelqu'instance que fît Lully, il ne voulut plus travailler. » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

« Lully étoit si passionné pour sa musique, que, de son propre aveu, il auroit tué un homme qui lui auroit dit qu'elle étoit mauvaise. Il fit jouer, pour lui seul, un Opera que le Public n'avoit pas goûté. Cette singularité fut rapportée au Roi, qui jugea que puisque Lully trouvoit son Opera bon, il l'étoit effectivement. Il le fit exécuter. La Cour et la Ville changerent de sentiment. Cet Opera étoit *Armide*. » *Ibidem*.

« Lorsque Mademoiselle Le Rochois jouoit le

rôle d'Armide, elle paroissoit, dans le premier acte, entre les deux plus belles Actrices et de la plus riche taille qu'on eût vues sur le Théatre, la Demoiselle Moreau, cadette, et la Demoiselle Desmâtins, qui lui servoient de confidentes (La premiere jouoit le rôle de Sidonie, et l'autre celui de Phénice); mais dans le moment où Mademoiselle Le Rochois ouvroit les bras, et qu'elle levoit la tête, d'un air majestueux, en chantant :

« Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous;
» L'indomptable Renaud échappe à mon courroux. »

(scene premiere du premier acte, où Sidonie et Phénice la félicitent d'avoir vaincu les plus vaillans guerriers du camp de Godefroy) ses deux confidentes étoient, pour ainsi dire, éclipsées. On ne voyoit plus qu'elle sur le Théatre; et elle paroissoit seule le remplir. Dans quel ravissement n'étoit-on pas à la cinquieme scene du second acte, en la voyant, le poignard à la main, prête à percer le sein de Renaud endormi sur un lit de verdure! La fureur l'animoit à son aspect. L'amour venoit s'emparer de son cœur. L'une et

l'autre l'agitoient, tour-à-tour. La pitié et la tendresse leur succédoient, à la fin ; et l'amour restoit vainqueur. Que de belles attitudes et vraies ! que de mouvemens et d'expressions différens dans ses yeux et sur son visage, pendant ce monologue de vingt-neuf vers, qui commence par ceux-ci :

« Enfin, il est en ma puissance
» Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur ! »

Lorsqu'Armide s'animoit à poignarder Renaud, on voyoit tout le monde, saisi de frayeur, demeurer immobile, l'ame toute entiere dans les oreilles et dans les yeux, jusqu'à ce que l'air de violon qui finissoit la scene donnât permission de respirer. Alors, les Spectateurs, reprenant haleine, avec un bourdonnement de joie et d'admiration, se sentoient transportés par ce mouvement unanime, qui marquoit la beauté de la scene et leur ravissement. » *Ibidem.*

Voici ce que nous trouvons sur la vie de cette Actrice, dans le *Mercure* de Novembre 1728.

« Marie Le Rochois, Pensionnaire de l'Académie Royale de Musique, et qui, en qualité de

premiere Actrice, a fait si long-tems les délices de la Cour et de Paris, mourut le 8 de ce mois, âgée d'environ 70 ans. »

« Elle étoit née d'une bonne famille de la ville de Caën. Etant demeurée orpheline, dès son bas âge, elle fut élevée par un de ses oncles, qui prit un grand soin de son éducation ; mais ayant eu le malheur de le perdre, peu de tems après, la médiocrité de sa fortune et la grande voix qu'elle avoit reçue de la nature, la déterminerent à accepter les propositions qui lui furent faites, en 1678, d'entrer à l'Académie Royale de Musique. »

« A peine parut-elle sur le Théatre qu'elle effaça les premieres Actrices qui l'avoient précédées. Jamais personne n'a possédé à un plus haut degré de perfection le bon goût du chant et de la belle déclamation. Elle a fait, avec un succès prodigieux, les premiers rôles de tous les Opera du célebre Lully, pere de la Musique Françoise, et, depuis sa mort, plusieurs Opera modernes ont dû à cette grande Actrice une partie de leur réussite. On se souvient toujours de la façon noble et touchante dont elle jouoit le

rôle d'Armide. Elle enlevoit et attendrissoit jusqu'à faire répandre des larmes à une foule de Spectateurs qui ne cessoient de l'admirer. »

« La douceur de ses mœurs égaloit de si rares dons de la nature. Elle ne connoissoit point le sot orgueil qui enivre si souvent les gens à talens, quand ils sont dénués des qualités du cœur et de l'esprit, qui seules peuvent les préserver de ce défaut. Elle donnoit des conseils aux Actrices qui avoient confiance à son goût, sans jamais se laisser aller à la basse jalousie d'envier les applaudissemens que méritoient celles qui ont brillé depuis sa retraite. Elle étoit tendre amie. Une probité exacte, beaucoup de franchise et le plus pur désintéressement formoient son caractere et lui ont attiré l'estime constante de tous ceux qui sentent le prix des bonnes mœurs et des grands talens. »

« Elle a joint à ces qualités morales une patience très-chrétienne dans les longues souffrances qui ont précédé sa mort. Elle fut enterrée le 10 Octobre, dans l'Eglise de Saint-Eustache, sa Paroisse. L'Académie Royale de Musique en corps, assista à son convoi et à ses obséques, et

lui

lui rendit ces tristes devoirs avec des regrets qui font l'éloge de cette illustre défunte. Elle avoit quitté le Théatre en 1698, et le Roi l'avoit gratifiée d'une pension de 1500 livres sur l'Opera. »

On trouve à la suite de cet article, dans le même volume du *Mercure*, cette Piece de vers, adressée à Mademoiselle Le Rochois ; mais dont on ne fait pas connoître l'Auteur.

Au son de votre voix l'ame la plus stupide
Des transports les plus vifs se sentoit agiter.
Le Spectateur, toujours avide,
Au gré de vos accens se laissoit transporter ;
Et les tendres fureurs d'Arcabonne (1) et d'Armide
Sans vous auroient eu moins l'art de nous enchanter.
Mais vous savez plus que chanter :
Quand vous parlez la sagesse vous guide,
Rochois, et pour vous écouter
On voudroit pouvoir arrêter
Du tems impétueux la course trop rapide.
Toujours délicate et solide,
Votre feu semble s'augmenter ;
Et lorsque votre esprit décide
On ne peut rien vous contester.
Pour moi, vous me faites douter

(1) Dans l'Opera d'*Amadis*.

Que vous fussiez plus admirable
Quand tout Paris, charmé de vos accens,
Vous donnoit le grand nom d'Actrice inimitable
Que lorsque dans le cours d'un entretien aimable
Vous faites éclater l'esprit et le bon sens.
Mais d'une louange vulgaire
Ne craignez point le fade encens:
Des éloges embarrassans
N'auroient pas le don de vous plaire;
Et, loin de vouloir vous gêner
Par une vaine flatterie,
Rochois, à vous questionner
Je borne ma galanterie.
Fille des Dieux, dites-moi, je vous prie,
Peut-on soi-même se donner
Ce goût exquis, ce pathétique
Dont l'inconcevable pouvoir
Pénetre un cœur, sait l'émouvoir?
Qu'est-ce, en un mot, que la musique?
Simple effet d'un heureux hasard,
Présent de la nature, ou triomphe de l'art?
Est-elle libre ou dépendante?
Comment, avec tant de douceur,
Toujours vive, toujours charmante,
Sait-elle triompher du cœur?
Quel est cet attrait sympathique,
Ce son attendrissant, ce murmure flatteur,
Ce doux je ne sais quoi, qui réveille, qui pique,
Que suit le trouble et la langueur,

Et qu'on sent mieux qu'on ne l'explique ?
Mais j'en découvre les ressorts.
Le charme de la voix, et l'effet du génie,
Les plus touchans, les plus tendres accords
D'une délicate harmonie
Ne doivent leur impression
Qu'au sentiment et qu'à la passion.
Il faut sentir ce que l'on chante
Pour donner de l'émotion.
Une Actrice froide, indolente
M'inspire de l'aversion,
Et celle-là pour moi seule est intéressante
Qui joint à l'émulation
Des mœurs, de l'ame, de l'entente,
Et dont la noble ambition
Est de plaire au Public, de passer son attente
Et de tendre toujours à la perfection.
Je veux que docile, attentive,
Elle mette tout à profit,
Et que, sensée autant que vive,
Son jeu dépende moins de l'art que de l'esprit :
Qu'elle m'enchaîne et me captive,
Qu'elle me contraigne à l'aimer ;
Qu'elle sache se transformer
En tout ce qu'elle représente ;
Qu'elle sache peindre, animer,
Frapper, saisir mon cœur, l'attendrir, l'enflammer,
Et par une action touchante
S'efforce plus à me charmer

Que par une voix éclatante.
Je blâme donc, et ne puis trop blâmer
Celle qui, négligeant l'instinct et la nature,
N'oseroit s'affranchir du joug de la mesure.
Le goût et la vivacité
L'emportent pour le caractere
Sur une froide propreté.
Chanter mal quelquefois est un moyen de plaire.
Loin ces gens dont l'humeur austere
Veut que le chant soit toujours concerté!
Parlez au cœur plus qu'à l'oreille,
Acteurs, si vous voulez me causer du transport:
La régularité m'endort;
Un écart heureux me réveille:
Je cherche à m'attendrir, et non pas à juger.
Quand on me plaît, on me contente:
Je veux sentir et partager
La douleur, le plaisir, la crainte et le danger
De celle, ou de celui qui chante....
Mais, insensiblement, je me laisse engager
A donner des conseils sur un art que j'ignore:
En pays inconnus c'est vouloir voyager.
Je ferai mieux, il en est tems encore,
De m'arrêter au port et de me dégager
D'une entreprise où je m'égare.
Lorsque l'on ne sait pas nager
On doit craindre le sort d'Icare.

Nous avons rapporté cette Piece de vers, sans

adopter, en tout, le sentiment de l'Auteur sur l'art du chant ; mais nous avons cru qu'elle nous aideroit fort bien à peindre l'Actrice dont nous nous occupions. Au reste, ce Poëte n'est pas le seul qui ait fait des vers pour Mademoiselle Le Rochois. L'Abbé de Chaulieu a été fort amoureux d'elle, et fort admirateur de ses talens. On trouve dans les Œuvres de ce moderne Épicure cinq jolies petites Pieces qu'il lui avoit adressées, dont une, entr'autres, sur la premiere représentation d'*Armide*, et que voici.

Je sers, grace à l'Amour, une aimable maîtresse
Qui sait, sous cent noms différens,
Par mille nouveaux agrémens,
Réveiller tous les jours mes feux et ma tendresse.
Sous le nom de Théone, (1) elle sut m'enflammer ;
Arcabonne me plut, et j'adore Angélique ; (2)
Mais quoique sa beauté, sa grace soit unique,
Armide vient de me charmer.
Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle.
Fût-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant ?
Je goûte, chaque jour, dans une amour fidelle,
Tous les plaisirs du changement.

(1) Dans l'Opera de *Phaéton*.
(2) De l'Opera de *Roland*.

La derniere Piece que Chaulieu fit pour elle sert de réponse à un couplet de Lully, qui se piquoit aussi de faire quelquefois des vers françois, et à qui Mademoiselle Le Rochois avoit inspiré de l'amour dans une fête qui fut donnée chez les Princes de Vendôme, à Anet, en 1686. Lully avoit exprimé dans ce couplet sa passion subite et nouvelle pour l'Actrice, et Chaulieu la plaisante sur la conquête de cet amant ultramontain. Tous les vers que Chaulieu adressa à Mademoiselle Le Rochois, respirent l'amour le plus vif et le plus tendre, et ne laissent nullement douter qu'il ne fût partagé par elle.

« Sans rien diminuer des vertus, ni des grandes qualités de Mademoiselle Le Rochois, on ne peut dissimuler que dans son jeune tems, et pendant qu'elle étoit à l'Opera, elle n'a pas laissé que d'avoir des aventures galantes, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. Sans être jolie (car elle n'avoit rien de passable que deux yeux noirs, très-vifs et très-brillans), elle fit la conquête du Duc de Sully, qu'elle conserva très-long-tems. Mais la passion qui lui a tenu le plus au cœur, est celle qu'elle eut pour

le nommé Le Bas, Basson de l'Opera, dont elle devint amoureuse, du vivant de Lully. »

Les freres Parfaict nous apprennent, dans leur *Histoire manuscrite de l'Académie Royale de Musique*, que « ce fut Colasse qui jugea, malgré la dureté qu'il trouva dans la voix de Mademoiselle Le Rochois, que la musique et de la méthode répareroient bien vîte ce défaut. Il la présenta à Lully, qui, plus grand connoisseur, prit soin lui-même de la faire répéter, et lui donna ensuite ses grands rôles. Il survint une petite brouillerie entre Mademoiselle Le Rochois et Lully, au sujet de la taille de cette Demoiselle, qui lui parut un peu suspecte. Pour se justifier de ce reproche, elle lui dit qu'elle étoit mariée; et, afin de lui en donner une preuve certaine, elle tira de sa poche un valet-de-pique, sur le revers duquel étoit écrite une promesse de mariage (faite par Le Bas). Lully prit la carte, la déchira et renvoya Mademoiselle Le Rochois, qu'il reprit, quelque tems après, à la sollicitation des Princes de Vendôme et du Comte de Fiesque. (1) Cependant, Mademoiselle Le Rochois

(1) L'Abbé de La Porte prétend « qu'à la vue de la

épousa l'homme à la promesse, qui ensuite la quitta pour se retirer à Pau, en Béarn. Comme il resta peu avec elle, peu de gens ont su qu'elle avoit été mariée. Elle étoit petite, avoit la peau assez bise, les yeux noirs, pleins de feu et extrêmement beaux au Théatre; de vilains bras, et c'est pour elle qu'on inventa les manches à la persanne. »

« Mademoiselle Le Rochois étant morte, l'Académie Royale de Musique voulut lui faire un service dans l'Eglise des Petits-Peres de la Place des Victoires. Tout étoit prêt quand M. de Noailles, alors Archevêque de Paris, fit défense de commencer. Campra, dont on alloit exécuter de la musique, relative à cette circonstance, descendit de la tribune, avec les Musiciens, et leur fit chanter un *De profundis*, en

---

promesse de mariage écrite sur le dos d'un valet-de-pique, Lully ne put retenir son indignation; qu'il donna brutalement un coup de pied dans le ventre de Mademoiselle Le Rochois, ce qui lui fit faire une fausse-couche; que cet accident n'éteignit point son amour pour Le Bas; mais qu'elle prit mieux ses précautions, dans la suite. » *Anecdotes Dramatiques*, &c.

faux-bourdon, sur le tombeau de Lully. » *Anecdotes Dramatiques*, &c.

Dans la nouveauté d'*Armide*, ce furent du Mesny et Beaumavielle qui chanterent les rôles de Renaud et d'Hidraot. A la reprise de 1688 et à celle de 1692, Mademoiselle Le Rochois chanta encore le rôle d'Armide et du Mesny celui de Renaud; mais ce fut Dun que l'on chargea de celui d'Hidraot. A la reprise de 1697 et à celle de 1703, il n'y eut de changement que pour le rôle d'Armide et pour celui de Renaud. Le premier fut chanté par Mademoiselle Desmâtins, et l'autre par Poussin et Plein, alternativement. A la reprise de 1713 et à celle de 1714, on donna les trois principaux rôles à Mademoiselle Journet, à Cochereau et à Thévenard.

« Ce fut pendant la durée de cette reprise que le Maréchal de Villars, venant, pour la premiere fois, à l'Opera, après la prise de Denain, reçut, dans le balcon, une couronne de laurier des mains de Mademoiselle Antier, jouant le rôle de la Gloire dans le Prologue, et le lendemain le Maréchal envoya une tabatiere d'or à cette Actrice. » *Anecdotes Dramatiques*, &c.

A la reprise de 1724 et à celle de 1725, le rôle d'Armide passa à Mesdemoiselles Antier et Lambert, alternativement, et celui de Renaud à Muraire. Aux reprises de 1745, 1746, 1747 et 1748, ce furent Mesdemoiselles Chevalier, Romainville et Mets qui, tour-à-tour, chanterent le rôle d'Armide, et le sieur de Chassé et Jélyote celui de Renaud et celui d'Hidraot.

Lorsqu'en Décembre 1745 on joua cet Opera devant le Roi, à Versailles, pour les fêtes relatives au mariage du Dauphin, Mademoiselle Chevalier fit tant de plaisir dans le rôle d'Armide, que la Reine, la Dauphine et les Dames de France lui en témoignerent leur satisfaction publiquement, dans la Galerie, après quoi ces dernieres l'emmenerent dans leur appartement, où elles lui firent encore chanter plusieurs airs de ce rôle, pour lesquels elles lui accorderent, de nouveau, leurs applaudissemens, » à ce que nous apprend le *Mercure* de Janvier 1746.

Celui de Février suivant nous fournit ces deux petites Pieces de vers qui furent adressées, par deux différens anonymes, à Mademoiselle Che-

valier, sur son succès dans le rôle d'Armide, et qui caractérisent bien cette Actrice.

Lorsque l'on vous donna ce rôle difficile
Où vous charmez toute la ville,
En nous peignant si bien Armide et ses fureurs,
On consulta vos sons étendus et flatteurs,
Vos gestes gracieux, votre air plein de noblesse;
Si l'on eût consulté vos mœurs,
Dans le Prologue aussi vous feriez la Sagesse.

Armide, est-il quelqu'un qui puisse vous entendre
Sans admirer des sons si beaux?
Non, vos rivales même ont peine à s'en défendre.
De si peu de leçons avoit-on lieu d'attendre
Qu'on vous verroit monter à des succès si hauts!
Que vous exprimez bien, que vous savez bien rendre
Des mouvemens du cœur les différens tableaux!
Tour-à-tour, furieuse et tendre,
Votre voix et vos yeux s'accordent à propos
Pour frapper, émouvoir, surprendre.
Le charme qui dompta votre jeune Héros,
Chez nous quand vous chantez vient d'abord se répandre:
De tous les Spectateurs vous faites des Renauds!

Nous trouvons dans le *Mercure* de Mars de la même année, que « les représentations d'*Armide* avoient un succès qu'on n'espéroit pas de la flo-

tante incertitude du siecle. Il paroissoit encore aux applaudissemens et à l'affluence continue des auditeurs que les novateurs en musique n'avoient pas subjugué tous les *Lullystes*; que l'Auteur de l'harmonie aimée du cœur avoit bien des oreilles dans son parti, et que le schysme qui régnoit dans les concerts n'avoit pas soumis entiérement le Théatre Lyrique.... »

« Mademoiselle Mets, à cette époque, joua le rôle d'Armide, avec un applaudissement général, continue l'Auteur du *Mercure*. Elle mit dans son jeu toutes les nuances que les divers mouvemens exigeoient. Ce n'étoit point une Actrice que l'on admiroit tranquillement; c'étoit Armide elle-même, animée du feu de l'amour et accompagnée de toutes les graces de la jeunesse, qui tiroit des yeux attendris des Spectateurs des larmes plus flatteuses encore que les applaudissemens.... »

« La même Mademoiselle Mets joua dans cet Opera, le 18 de ce mois (Mars 1746), un rôle qui lui attira de nouveaux et nombreux applaudissemens, qu'elle eut l'honneur de partager avec un véritable Héros, plus digne des tributs de la Renommée

Renommée que le Paladin fabuleux du Tasse, ajoute l'Auteur du *Mercure*. Mademoiselle Chevalier avoit repris le rôle d'Armide, avec son succès ordinaire, et Mademoiselle Mets jouoit le personnage de la Gloire, dans le Prologue. Le Maréchal de Saxe, de retour de l'armée et de la Cour, après une longue et dangereuse maladie, reçut, dans le balcon de l'Opera, la couronne de laurier, que portoit Mademoiselle Mets, comme le symbole du personnage qu'elle représentoit, ainsi que le Maréchal de Villars, en semblable rencontre, l'avoit reçue autrefois des mains de Mademoiselle Antier, tante de Mademoiselle de Mets.... »

L'Abbé de La Porte dit, à cette occasion, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, que « la modestie du Maréchal de Saxe ne lui permit d'accepter la couronne qu'avec beaucoup de peine, et qu'il envoya le lendemain à Mademoiselle de Mets pour dix mille francs de pierreries; mais que l'on prétend qu'il les lui fit bien gagner, hors du Spectacle. »

Lors de la reprise de 1724, un anonyme fit insérer dans le *Mercure* de Décembre de cette

même année, une critique de cette Tragédie-Lyrique, sous le titre de *Lettre sur l'Opera d'Armide*. Ces observations, qui portent toutes sur le plan de la Piece, sont quelquefois assez spécieuses, et elles sont précédées d'un préambule où il donne le pas à Quinault sur Racine pour la versification. « J'ai toujours considéré Quinault comme le Poëte François qui a écrit le plus purement, dit-il ; et j'ajouterai quelque chose de plus, c'est que jamais versification n'a été plus aisée, plus naturelle, et, par conséquent, moins chargée de chevilles que celle de ce tendre Auteur, que nous pouvons appeler, à juste titre, le Prince des Poëtes Lyriques François. J'avoue que le genre de Poëme qu'il a choisi, par prédilection, n'a pas peu contribué à l'exempter de la triste nécessité de faire entrer dans ses vers ces superfluités auxiliaires, qu'on appelle communément de la bourre. La liberté qu'il avoit d'employer de petits vers, au lieu de vers alexandrins, pour exprimer une pensée, ou un sentiment, le dispensoit d'avoir recours à des inutilités ; recours presque nécessaire dans le Poëme épique et dans le dramatique, où nos meilleurs Auteurs

se sont imposés la loi des vers de douze syllabes, à rimes plattes; c'est-à-dire, non croisées. Mais, indépendamment de cette heureuse liberté où Quinault s'est mis, dans un genre de Tragédie. dont il a été l'inventeur, il a été jusqu'aujourd'hui le plus parfait de tous ceux qui ont marché sur ses traces, et qui ont embrassé le même genre.... &c. »

Un autre anonyme répondit au premier, dans le *Mercure* de Mai de l'année suivante, et sa réponse, datée de Montreuil-sur-Mer, a pour titre, *Réflexions sur la critique de l'Opera d'Armide, insérée dans le Mercure*, &c. Ce défenseur d'*Armide* réfute puissamment les observations de son critique, en s'appuyant d'exemples favorables, et puisés dans Racine. Au reste, il regne dans la critique et dans la réponse un ton d'honnêteté et de bonne-foi, et l'on voit dans toutes les deux une connoissance des regles et des bons modeles, qui font également honneur aux deux Auteurs anonymes.

A cette époque le Théatre Italien joua une Parodie d'*Armide*, sous le même titre, en un acte en prose et en vaudevilles, par feu M. Bailly, et

qui fut imprimée, à Paris, la même année, chez Briasson, *in*-8°.; et, depuis, chez le même Libraire, dans le troisieme volume du *Recueil des Parodies* de ce Théatre, *in* 12.

A la reprise de 1747, un anonyme composa une autre Parodie de cet Opera, sous le même titre, en cinq petits actes et en vaudevilles, qui ne fut point représentée; mais qui fut imprimée à Paris la même année. Quinault avoit déja traité et fait jouer au Théatre François le sujet d'*Armide*, dans sa *Comédie sans Comédie*, dont le cinquieme acte offre ce sujet en un petit Opera, comme nous l'avons dit dans le Catalogue des Pieces de cet Auteur, tome premier des Comédies du Théatre François de notre Collection.

L'Abbé de La Porte nous apprend que «l'Opera d'*Armide* a été traduit en Italien par le Comte Durazzo et par M. Migliavacca, et que cette Traduction, intitulée *Armida, attione Theatrale per Musica*, a été représentée à la Cour de Vienne, avec le plus grand succès, pour célébrer le jour de la naissance de S. A. R. l'Archiduchesse Princesse de Parme.» *Anecdotes Dramatiques*.

« On pria un jour, dans une société, la célebre Mademoiselle Le Couvreur, du Théatre François, de déclamer le monologue d'Armide qui commence par ce vers :

Enfin, il est en ma puissance, &c.

(scene cinquieme du second acte) et d'y joindre ce ton et cette intelligence avec lesquels elle rendoit si bien la nature. Elle l'exécuta ; et l'on fut agréablement surpris de voir jusqu'à quelle précision Lully, par sa musique, se trouva d'intelligence avec elle. » *Ibidem.*

« Une Actrice qui étoit chargée du rôle d'Armide, n'y mettant pas toute la tendresse qu'il exige, au moment où cette amante paroît éprise d'un feu violent pour l'infidele Renaud, une de ses amies voulut lui faire jouer ce personnage avec plus de succès, et lui donna plusieurs leçons ; mais ces leçons ne produisoient point l'effet desiré. Enfin, un jour la maîtresse dit à l'écoliere : *Ce que je vous demande est-il si difficile ? Mettez-vous à la place de l'amante trahie. Si vous étiez abandonnée d'un homme que vous aimeriez tendrement, ne seriez-vous pas pénétrée d'une vive*

douleur ? Ne chercheriez-vous point.... Moi, répondit l'Actrice, en l'interrompant, *je chercherois les moyens d'avoir, au plutôt, un autre amant.* — *En ce cas*, répliqua la maîtresse, *nous perdons toutes deux nos peines ; je ne vous apprendrai jamais à jouer votre rôle comme il faut !* » *Ibidem.*

Cet Opera fut encore repris au mois de Novembre 1761 et au mois de Mars 1762, et Mademoiselle Chevalier eut un nouveau succès dans le rôle d'Armide. MM. Pilot et Gélin en obtinrent aussi beaucoup dans les rôles de Renaud et d'Hidraot. Celui de la Haine, qui, dans l'origine, avoit été chanté par Le Frere, ensuite, par Mantienne, et, depuis, par le sieur de Chassé, le fut, à ces deux reprises, par M. Larrivée.

Voici comment s'exprime sur cette Piece l'Auteur du *Mercure* de Décembre 1761.

« Toutes les fois qu'*Armide* a reparu sous les yeux du Public, cet Ouvrage a toujours excité un sentiment naturel d'admiration, qui ne s'épuise jamais pour les chef-d'œuvres de génie et de goût. C'est l'effet qu'il vient de produire encore.... Un tel succès ne peut être attribué à la seule pompe du Spectacle.... Le mérite sublime

du Poëme et de la Musique, secondé par le talent des Acteurs, doit toujours être considéré comme la principale cause de l'empressement du Public, et, sur-tout, de la continuité de cet empressement.... On a soupçonné que ce fût la crainte de ne pouvoir faire une Piece Lyrique au-dessus de celle d'*Armide* qui engagea Quinault à ne plus travailler dans ce genre. »

« Non-seulement un sentiment unanime de la nation, mais encore l'espece d'hommage que vient de lui rendre l'Italie en traduisant cet excellent Poëme, l'admiration des Gens de Lettres de toute l'Europe, l'impression qu'il fait dans tous les tems et sur toutes les ames; tout consacre cet Ouvrage à l'immortalité; tout nous autorise à le proposer aux Poëtes du Théatre Lyrique comme un de ces points éminens vers lesquels on doit toujours tendre, même en désespérant d'y atteindre.... »

« Le Roscius de la France, le fameux Baron, si jaloux de son talent, avouoit, avec une sorte de dépit, qu'après y avoir souvent pensé et fait bien des recherches, il n'auroit pu trouver une déclamation plus juste et, en même-tems, plus

sensible que celle des chants de cet Opera.... »

« Le Spectacle est, dans toutes ses parties, un des plus riches et des plus somptueux qu'on ait vus sur le Théatre de l'Opera. Le Public de Paris jouit, en cette occasion, de toute la magnificence que pourroit offrir la plus brillante Cour de l'Europe dans un tems de fêtes.... »

Un anonyme fit jouer en Janvier 1762, au Théatre Italien, une Parodie d'*Armide*, sous le même titre, en quatre actes et en vaudevilles, que l'on ne croit pas avoir été imprimée.

A la derniere reprise d'*Armide*, avec la musique de Lully, en Décembre 1764, il n'y eut de changement dans la distribution des principaux rôles que pour le premier qui fut joué par Mademoiselle Du Bois, et le second, alternativement, par MM. Le Gros et Pilot.

« Le Spectacle fut le même qu'à la précédente reprise ; et cet Opera attira un si grand concours de Spectateurs, que le succès fut au pair de la nouveauté qui auroit réussi avec le plus d'éclat, » dit l'Auteur du *Mercure* de Janvier 1765.

En 1777, M. le Chevalier Gluck, ayant refait entiérement la musique d'*Armide*, on en donna

la premiere représentation le 23 Septembre ; et, à dater de-là, cet Opera est resté au courant du répertoire. Il ne se passe presque pas de mois sans qu'on le représente plusieurs fois. Tous les principaux rôles furent parfaitement joués et chantés. Celui d'Armide par Mademoiselle Le Vasseur, celui de la Haine par Mademoiselle Durancy, celui de Renaud par M. Le Gros, celui d'Hidraot par M. Gélin, celui d'Ubalde par M. Larrivée, et celui du Chevalier Danois par M. Lainés. Depuis, tous les principaux sujets de l'Opera ont eu occasion, et l'ont encore chaque jour, de faire preuve de talent dans ces différens rôles.

Le célebre M. Noverre composa pour cette reprise de nouveaux Ballets, d'un genre tout-à-fait pittoresque, et qui lui firent beaucoup d'honneur. Passé ensuite en Angleterre, il traita, une seconde fois, ce sujet ; mais plus en grand, sous le titre du *Ballet de Renaud et Armide*, Pantomime qui fut exécutée sur le Théatre de l'Opera de Londres, avec le plus grand succès.

M. le Chevalier Gluck, en refaisant la musique d'*Armide*, a cru devoir ne rien changer au plan de Quinault, et conserver tous ses vers. Il

s'est seulement permis d'y en ajouter quatre, qu'il a faits lui-même, et qui ne sont pas indignes de se trouver à côté de ceux de notre premier Poëte Lyrique, outre qu'ils sont nécessaires pour exprimer la situation où se trouve Armide dans ce moment. Ces quatre vers sont placés à la fin du troisieme acte. Après que la Haine et sa suite ont quitté Armide, celle-ci, effrayée des affreuses prédictions que la Haine lui a faites, reste seule, et, dans un court monologue, qui forme la cinquieme et derniere scene de cet acte, elle chante ces vers :

« O Ciel ! quelle horrible menace !
Je frémis.... tout mon sang se glace !...

» Amour ! puissant Amour ! viens calmer mon effroi,
» Et prends pitié d'un cœur qui s'abandonne à toi ! »

C'est tout le changement qu'ait subi le Poëme de Quinault, excepté la suppression de la scene de Mélise, la quatrieme du quatrieme acte, comme trop ressemblante, pour le fonds, à celle de Lucinde, qui est la seconde du même acte.

ARMIDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 15 Février 1686.

A

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

LA GLOIRE.

TROUPE DE HÉROS, suivans de la Gloire.

LA SAGESSE.

TROUPE DE NYMPHES, suivantes de la Sagesse.

PROLOGUE.

(*Le Théatre représente un Palais.*)

LA GLOIRE, LA SAGESSE,
SUITE DE LA GLOIRE, SUITE DE LA SAGESSE.

LA GLOIRE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste Héros que j'aime :
L'effort des ennemis, les glaces des hyvers,
Les rochers, les fleuves, les mers,
Rien n'arrête l'ardeur de sa valeur extrême.

LA SAGESSE.

Tout doit céder dans l'univers
A l'auguste Héros que j'aime :
Il sait l'art de tenir tous les monstres aux fers;
Il est maître absolu de cent peuples divers,
Et plus maître encor de lui-même.

LA GLOIRE et LA SAGESSE, *ensemble.*

Tout doit céder dans l'univers, &c.

LA SAGESSE ET SA SUITE, *ensemble.*

Chantons la douceur de ses loix.

LA GLOIRE ET SA SUITE, *ensemble.*

Chantons ses glorieux exploits.

LA GLOIRE et LA SAGESSE, *ensemble.*

D'une égale tendresse
Nous aimons le même vainqueur.

LA SAGESSE.

Fiere Gloire, c'est vous....

LA GLOIRE, *l'interrompant.*

C'est vous, douce Sagesse....

LA GLOIRE et LA SAGESSE, *ensemble.*

C'est vous qui partagez avec moi son grand cœur.

LA GLOIRE.

Je l'emportois sur vous tant qu'a duré la guerre;
Mais dans la paix vous l'emportez sur moi.
Vous réglez, en secret, avec ce sage Roi,
Le destin de toute la terre.

LA SAGESSE.

La Victoire a suivi ce Héros en tous lieux;
Mais, pour montrer son amour pour la Gloire,
Il se sert encor mieux
De la Paix que de la Victoire.
Au milieu du repos qu'il assure aux humains,
Il fait tomber, sous ses puissantes mains,
Un monstre qu'on a cru si long-tems invincible.
On voit dans ses travaux combien il est sensible
Pour votre immortelle beauté:

Il prévient vos desirs, il passe votre attente;
L'ardeur dont il vous aime incessamment s'augmente,
Et n'a jamais tant éclaté.
Qu'un vain desir de préférence
N'altere point l'intelligence
Que ce Héros entre nous veut former:
Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.

LA GLOIRE et LA SAGESSE, *ensemble.*

Disputons seulement à qui sait mieux l'aimer.
Dès qu'on le voit paroître,
De quel cœur n'est-il point le maître?
Qu'il est doux de suivre ses pas!
Peut-on le connoître
Et ne l'aimer pas?

LES CHŒURS DES SUIVANS DE LA GLOIRE ET DES SUIVANTES DE LA SAGESSE, *ensemble.*

Dès qu'on le voit paroître, &c.

(*La Suite de la Gloire et celle de la Sagesse témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de voir ces deux Divinités dans une intelligence parfaite.*)

LA SAGESSE.

Aimons notre Héros; que rien ne nous sépare:
Il nous invite aux jeux qu'on nous prépare.
Nous y verrons Renaud, malgré la volupté,
Suivre un conseil fidele et sage;
Nous le verrons sortir du Palais enchanté,
Où, par l'amour d'Armide, il étoit arrêté.

Et voler où la Gloire appelle son courage.
Le grand Roi, qui partage entre nous ses desirs,
Aime à nous voir, même dans ses plaisirs.

LA GLOIRE.

Que l'éclat de son nom s'étende au bout du monde.
Réunissons nos voix ;
Que chacun nous réponde.

LA GLOIRE, LA SAGESSE ET LES CHŒURS, *ensemble.*

Chantons la douceur de ses loix ;
Chantons ses glorieux exploits.

(*La Suite de la Gloire et celle de la Sagesse reprennent leurs danses.*)

LES CHŒURS.

Que dans le temple de Mémoire
Son nom soit pour jamais gravé ;
C'est à lui qu'il est réservé
D'unir la Sagesse et la Gloire.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES

DE LA TRAGÉDIE.

ARMIDE, Magicienne, niece d'Hidraot.

PHÉNICE, Confidente d'Armide.

SIDONIE, autre Confidente d'Armide.

HIDRAOT. Magicien, Roi de Damas.

TROUPE DE PEUPLES du Royaume de Damas.

ARONTE, Conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.

RENAUD, le plus renommé des Chevaliers du Camp de Godefroy, Général des Croisés, assiégeans la Ville de Damas.

ARTÉMIDORE, un des Chevaliers captifs d'Armide, et que Renaud a délivrés.

UN DÉMON, TRANSFORMÉ EN NAYADE.

TROUPE DE DÉMONS, TRANSFORMÉS EN NYMPHES, EN BERGERS ET EN BERGERES.

TROUPE DE DÉMONS, VOLANS ET TRANSFORMÉS EN ZÉPHYRS.

LA HAINE.

SUITE DE LA HAINE, LES FURIES, LA CRUAUTÉ, LA VENGEANCE, LA RAGE.

UBALDE, Chevalier qui va chercher Renaud.

LE CHEVALIER DANOIS, qui va avec Ubalde chercher Renaud.

UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille Danoise, aimée du Chevalier Danois.

TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'Isle où Armide retient Renaud enchanté.

UN DÉMON, sous la figure de Mélisse, fille Italienne, aimée d'Ubalde.

LES PLAISIRS.

TROUPE DE DÉMONS, qui paroissent sous la figure d'amans fortunés et d'amantes heureuses qui accompagnent Renaud dans le Palais enchanté.

TROUPE DE DÉMONS, volans qui détruisent le Palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe.)

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE, *à Armide.*

DANS un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse,
Tous les biens comblent vos desirs.

SIDONIE, *à Armide.*

Vous allumez une fatale flamme,
Que vous ne ressentez jamais:
L'Amour n'ose troubler la paix
Qui regne dans votre ame.

PHÉNICE et SIDONIE, *ensemble, à Armide.*

Quel sort a plus d'appas?
Et qui peut être heureux, si vous ne l'êtes pas?

PHÉNICE, *à Armide.*

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ses ravages,
C'est aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter :
Nos tranquilles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE, *à Armide.*

Les enfers, s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous savez leur imposer la loi.

PHÉNICE, *à Armide.*

Vos yeux n'ont eu besoin que de leurs propres charmes
Pour affoiblir le camp de Godefroi.

SIDONIE, *à Armide.*

Ses plus vaillans guerriers, contre vous sans défense,
Sont tombés en votre puissance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud, pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devient sensible,
Et lui seul, toujours invincible,
Fait gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime....
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe et si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE, *à Armide.*

Pourquoi voulez-vous songer
A ce qui peut vous déplaire?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colere.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands Rois.
Ah! qu'il me seroit doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image,
Malgré moi, trouble mon repos.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappoit d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur:
Rien ne fléchissoit sa rigueur;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentois contrainte à le trouver aimable
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez-vous d'une image légere
Que le sommeil produit?

Le beau jour qui vous luit
Doit dissiper cette vaine chimere,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCENE II.

HIDRAOT, SUITE D'HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

HIDRAOT, *à Armide.*

ARMIDE, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire!
Que votre triomphe m'est doux!
Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire!
Je n'aurois plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace,
Et bientôt l'âge qui me glace
Va m'accabler sous son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet Empire
Des Rois formés d'un sang si beau.
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE,

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne!

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé;
Vous êtes plus savante en mon art que moi-même:
De grands Rois à vos pieds mettent leur diadême;
Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime
Et qui soit digne d'être aimé?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir Empire des enfers;
L'Amour met des Rois dans mes fers:
Je suis de mille amans maîtresse souveraine;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur.

HIDRAOT.

Bornez-vous vos desirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté?
Ne ferez-vous jamais votre félicité
Du bonheur d'un amant fidele?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.

Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être Roi:
Ce sera la valeur qui me fera connoître
Celui qui mérite ma foi.
Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCENE III.

TROUPE DE PEUPLES DU ROYAUME DE DAMAS; HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, SUITE D'HIDRAOT.

(*Les Peuples du Royaume de Damas témoignent, par des danses et par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté d'Armide a remporté sur les Chevaliers du camp de Godefroi.*)

HIDRAOT.

ARMIDE est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable.
Que son triomphe est glorieux!
Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.
Elle n'a pas besoin d'emprunter l'art terrible
Qui sait, quand il lui plaît, faire armer les enfers:
Sa beauté trouve tout possible;
Nos plus fiers ennemis gémissent dans ses fers.

HIDRAOT ET LE CHŒUR, *ensemble.*
Armide est encor plus aimable, &c.

PHÉNICE ET LE CHŒUR, *ensemble.*
Suivons Armide, et chantons sa victoire;
Tout l'univers retentit de sa gloire.

PHÉNICE.
Nos ennemis, affoiblis et troublés,
N'étendront plus le progrès de leurs armes.
Ah! quel bonheur! nos desirs sont comblés,
Sans nous coûter ni de sang, ni de larmes.

LE CHŒUR.
Suivons Armide, et chantons sa victoire, &c.

PHÉNICE.
L'ardent Amour, qui la suit en tous lieux,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme;
Il est content de régner dans ses yeux,
Et n'ose encor passer jusqu'à son ame.

LE CHŒUR.
Suivons Armide, et chantons sa victoire, &c.

SIDONIE ET LE CHŒUR, *ensemble.*
Que la douceur d'un triomphe est extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même!

SIDONIE.
Nous n'avons point fait armer nos Soldats;
Sans leur secours, Armide est triomphante:
Tout son pouvoir est dans ses doux appas;
Rien n'est si fort que sa beauté charmante.

LE CHŒUR.
Que la douceur d'un triomple est extrême, &c.

SIDONIE.

La belle Armide a su vaincre aisément
Les fiers guerriers plus craints que le tonnerre;
Et ses regards ont, en moins d'un moment,
Donné des loix aux vainqueurs de la terre.

LE CHŒUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, &c.

(*Le triomphe d'Armide est interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avoit été chargé de la conduite des Chevaliers captifs, et que l'on ramene blessé et tenant à la main un tronçon d'épée.*)

SCENE IV.

ARONTE, TROUPE DE SOLDATS, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, TROUPE DE PEUPLES DE DAMAS.

ARONTE.

O Ciel! ô disgrace cruelle!
Je conduisois vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zele,
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes captifs?

ARONTE.

Un guerrier indomptable
Les a délivrés tous.

ARMIDE et HIDRAOT, *ensemble.*

Un seul guerrier ! que dites-vous ?

Ciel !

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable ;
Nos plus vaillans soldats sont tombés sous ses coups.
Rien ne peut résister à sa valeur extrême.

ARMIDE.

O Ciel ! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE et HIDRAOT, *ensemble.*

Poursuivons, jusqu'au trépas,
L'ennemi qui nous offense ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

LE CHŒUR.

Poursuivons, jusqu'au trépas, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change, et représente une campagne, où une riviere forme une isle agréable.)

SCENE PREMIERE.

RENAUD, ARTÉMIDORE.

ARTÉMIDORE.

INVINCIBLE Héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace:
D'une indigne prison Godefroy me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte:
Heureux si j'avois pu consacrer mes exploits
A délivrer la Cité sainte
Qui gémit sous de dures loix

Suivez les guerriers qu'un beau zele
Presse de signaler leur valeur et leur foi ;
Cherchez une gloire immortelle.
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous, que peut on entreprendre ?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins, ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour ?

RENAUD.

Le repos me fait violence ;
La seule Gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la justice et l'innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où regne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux ;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable ;
Évitez ses ressentimens :
Puisse le Ciel, à mes vœux favorable,
Vous garantir de ses enchantemens !

RENAUD.

Par une heureuse indifférence,
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance;

Je la vis seulement d'un regard curieux.
Est-il plus mal-aisé d'éviter sa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ses yeux ?

J'aime la liberté ; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager jusqu'à ce jour.
Quand on peut mépriser le charme de l'amour,
Quels enchantemens peut-on craindre ?
(*Artémidore se retire, et Renaud s'éloigne un moment.*)

SCENE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

ARRÊTONS-NOUS ici ; c'est dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'Empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à suivre nos loix !

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT et ARMIDE, *ensemble.*

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous ;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT et ARMIDE, *ensemble.*

Esprits de haine et de rage, &c.

ARMIDE, *apercevant Renaud qui s'approche des bords de la riviere.*

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage;
Laissez-moi l'immoler : laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(*Hidraot et Armide se retirent.*)

SCENE III.

(*Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, et quitte une partie de ses armes pour prendre le frais.*)

RENAUD, *seul.*

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne, à regret, d'un séjour si charmant:
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphyre
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux:
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux;
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.
Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

(*Renaud s'endort sur un gazon, au bord de la riviere.*)

SCENE IV.

UNE NAYADE, *qui sort du fleuve;* TROUPE DE NYMPHES, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE BERGERES, RENAUD, *endormi.*

LA NAYADE.

AU tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!
Pourquoi dans les périls, avec empressement,
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire?
Pour une trompeuse chimere
Faut-il quitter un bien charmant?
Au tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!

LES CHŒURS, *ensemble.*

Ah! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie!
C'est aux Jeux, c'est aux Amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(*Les Démons, sous la figure des Nymphes, des Bergers et des Bergeres, enchantent Renaud, et l'enchaînent, durant son sommeil, avec des guirlandes de fleurs.*)

UNE BERGERE.

On s'étonneroit moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les zéphyrs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle
Sans l'Amour et sans les Plaisirs.

Laissons au tendre Amour la jeunesse en partage ;
La Sagesse a son tems ; il ne vient que trop tôt ;
Cé n'est pas être sage
D'être plus sage qu'il ne faut.

LES CHŒURS, *ensemble.*

Ah ! quelle erreur, quelle folie, &c.
(*La Nayade, les Nymphes, les Bergers et les Bergeres se retirent.*)

SCENE V.

ARMIDE, RENAUD, *endormi.*

ARMIDE, *tenant un dard à la main.*

ENFIN, il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur ;
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance :
Je vais percer son invincible cœur.
Par lui, tous mes captifs sont sortis d'esclavage ;
Qu'il éprouve toute ma rage....
(*Armide va pour frapper Renaud, et ne peut exécuter le dessein qu'elle a de lui ôter la vie.*)
Quel trouble me saisit ! qui me fait hésiter ?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.... Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons... Je frémis !... Vengeons-nous... Je soupire...
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma

Ma colere s'éteint, quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine.
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune Héros tout cede sur la terre.
Qui croiroit qu'il fût né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse?
Eh! ne suffit-il pas que l'Amour le punisse?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmans,
Qu'il m'aime, au moins, par mes enchantemens;
Que, s'il se peut, je le haïsse....
(*Aux Démons qui viennent de s'éloigner.*)
Venez, secondez mes desirs;
Démons, transformez-vous en d'aimables zéphyrs.
Je cede à ce vainqueur; la pitié me surmonte:
Cachez ma foiblesse et ma honte
Dans les plus reculés déserts;
Volez, conduisez-nous au bout de l'univers.

SCENE VI.

TROUPE DE DÉMONS, *transformés en Zéphyrs*, ARMIDE, RENAUD, *endormi*.

(*Les Démons enlevent Renaud et Armide, dans une Gloire.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le Théâtre change et représente un désert.*)

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, *seule.*

AH ! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur ?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que, malgré moi, tu regnes dans mon cœur ?
Le desir de ta mort fut ma plus chere envie;
Comment as-tu changé ma colere en langueur ?
En vain de mille amans je me voyois suivie;
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie !
Ah ! si la liberté me doit être ravie, &c.

SCENE II.

PHÉNICE, SIDONIE, ARMIDE.

PHÉNICE, *à Armide.*

Que ne peut point votre art? la force en est extrême.
Quel prodige ! quel changement !
Renaud, qui fut si fier, vous aime.
On n'a jamais aimé si tendrement.

SIDONIE, *à Armide.*

Montrez-vous à ses yeux ; soyez témoin, vous-même,
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance;
Il faut qu'un nouveau charme assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore ?
Vous enchantez Renaud ; que craignez-vous encore ?

ARMIDE.

Hélas ! c'est mon cœur que je crains.

Votre amitié dans mon sort s'intéresse;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux:
Au reste des mortels je cache ma foiblesse;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.

De mes plus doux regards, Renaud sut se défendre ;
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre ;
Il m'échappa, malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre,
Lorsque je m'en gardois le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille ;
J'ai résolu de le haïr :
Je n'ai tenté jamais rien de si difficile !
Je crains que pour forcer mon cœur à m'obéir
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art seroit beau ! qu'il seroit admiré
S'il savoit garantir des troubles de la vie !
Heureux qui peut être assuré
De disposer de son cœur, à son gré !
C'est un secret digne d'envie ;
Mais de tous les secrets c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La haine est affreuse et barbare :
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence ;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible ;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop ; il n'est que trop aimable :

C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce Héros invincible,
Lorsqu'il étoit le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime ; l'Amour l'enchaîne:
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis?

ARMIDE.

Il m'aime?... Quel amour!... ma honte s'en augmente.
Dois-je être aimée ainsi? puis-je en être contente?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que son amour est différent du mien!
J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme:
C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son ame;
Ma foible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas! que mon amour est différent du sien!

Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours?
Quoi! céder sans rien entreprendre?...
Non, il faut appeler la Haine à mon secours.

L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.

Détournez vos regards de mes affreux mysteres;
Et, sur-tout, empêchez Renaud de me troubler.

(*Phénice et Sidonie sortent.*)

SCENE III.

ARMIDE, *seule.*

Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur:
Sauvez-moi de l'Amour; rien n'est si redoutable.
Contre un ennemi trop aimable
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(*La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage et des Passions qui dépendent de la Haine.*)

SCENE IV.

LA HAINE, SUITE DE LA HAINE, ARMIDE.

LA HAINE, *à Armide.*

Je réponds à tes vœux; ta voix s'est fait entendre
Jusques dans le fond des enfers.
Pour toi, contre l'Amour, je vais tout entreprendre;
Et, quand on veut bien s'en défendre,
On peut se garantir de ses indignes fers.

LA HAINE ET SA SUITE, *ensemble.*

Plus on connoît l'Amour et plus on le déteste:
Détruisons son pouvoir funeste;
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau;
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

LE CHŒUR.

Plus on connoît l'Amour et plus on le déteste, &c.

(*La Suite de la Haine s'empresse à briser et à brûler les armes dont l'Amour se sert.*)

LA HAINE ET SA SUITE, *ensemble.*

Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse;
Que la Haine regne en ta place;
Tu fais trop souffrir sous ta loi:
Non, tout l'enfer n'a rien de si cruel que toi!

(*La Suite de la Haine témoigne qu'elle se prépare avec plaisir à triompher de l'Amour.*)

LA HAINE, *s'approchant d'Armide.*

Sors, sors du sein d'Armide, Amour, brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine;
Laisse-moi sous les loix d'un si charmant vainqueur:
Laisse-moi; je renonce à ton secours horrible.
Non, non, n'acheve pas; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur!

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher:
La Gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher.
Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras, peut-être, dès ce jour,
Et ton attente sera vaine;
Je vais te quitter sans retour:
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.

(La Haine et sa Suite s'abîment.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

(*Ubalde porte un bouclier de diamant et tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un Magicien, pour dissiper les enchantemens d'Armide et pour délivrer Renaud. Le Chevalier Danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud. Une vapeur s'éleve et se répand dans le désert qui a paru au troisieme Acte. Des antres et des abîmes s'ouvrent, et il en sort des bêtes farouches et des monstres épouvantables.*)

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble.*

Nous ne trouvons par-tout que des gouffres ouverts.
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah ! que d'objets horribles !
Que de monstres terribles !

(*Le Chevalier Danois veut attaquer les monstres ; Ubalde le retient & lui montre le sceptre d'or qu'il porte, et qui leur a été donné pour dissiper les enchantemens.*)

UBALDE.

Celui qui nous envoye a prévu ce danger,
Et nous a montré l'art de nous en dégager.
Ne craignons point Armide, ni ses charmes;
Par ce secours, plus puissant que nos armes,
Nous en serons aisément garantis....
Laissez-nous un libre passage,
Monstres; allez cacher votre inutile rage
Dans l'abîme profond d'où vous êtes sortis.

(*Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe, le désert disparoît et se change en une campagne agréable, bordée d'arbres, chargés de fruits, et arrosée de ruisseaux.*)

LE CHEVALIER DANOIS.

Allons chercher Renaud; le Ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.
Ce qui peut flatter nos desirs
Doit, à son tour, tenter de nous surprendre;
C'est désormais du charme des Plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble.*

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables;
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide et du Héros qu'elle aime.
Dans ce Palais Renaud est arrêté
Par un charme fatal dont la force est extrême.
C'est là que ce vainqueur, si fier, si redouté,

Oubliant tout, jusqu'à lui-même,
Est réduit à languir, avec indignité,
Dans une molle oisiveté.

LE CHEVALIER DANOIS.

En vain tout l'enfer s'intéresse
Dans l'amour qui séduit un cœur si glorieux;
Si sur ce bouclier Renaud tourne les yeux,
Il rougira de sa foiblesse,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCENE II.

UN DÉMON, SOUS LA FIGURE DE LUCINDE, *fille Danoise, aimée du Chevalier Danois;* TROUPE DE DÉMONS, *transformés en habitans champêtres de l'Isle qu'Armide a choisie pour y retenir Renaud enchanté.* UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LUCINDE, *à Ubalde et au Chevalier Danois.*

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux et de l'Amour.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, &c.

(Les Habitans champêtres dansent.)

UBALDE, *au Chevalier Danois.*

Allons, qui vous retient encore?
Allons, c'est trop nous arrêter.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois la Beauté que j'adore;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine;
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous;
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, &c.

LUCINDE, *au Chevalier Danois.*

Enfin, je vois l'amant pour qui mon cœur soupire;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité!

LE CHEVALIER DANOIS.

Puis-je voir ici la Beauté
Qui m'a soumis à son empire?

UBALDE.

Non; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

LE CHEVALIER DANOIS, *à Lucinde.*

Si loin des bords glacés où vous prîtes naissance,
Qui peut vous offrir à mes yeux?

LUCINDE.

Par une magique puissance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivois dans la douce espérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.

Goûtons

Goûtons les doux plaisirs que pour nos cœurs fideles
Dans cet heureux séjour l'Amour a préparés;
Le devoir, par des loix cruelles,
Ne nous a que trop séparés!

UBALDE, *au Chevalier Danois.*

Fuyez; faites-vous violence.

LE CHEVALIER DANOIS.

L'Amour ne me le permet pas;
Contre de si charmans appas
Mon cœur est sans défense.

UBALDE.

Est-ce-là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?

LE CHEVALIER DANOIS ET LUCINDE, *ensemble.*

Jouissons d'un bonheur extrême.
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de voir ce qu'on aime?
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de vous voir?

UBALDE, *au Chevalier Danois.*

Malgré la puissance infernale,
Malgré vous-même, il faut vous détromper.
Ce sceptre d'or peut dissiper
Une erreur si fatale.

(*Ubalde touche Lucinde avec le sceptre d'or qu'il tient, et Lucinde disparoît aussi-tôt, avec les autres démons.*)

SCENE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LE CHEVALIER DANOIS.

JE tourne en vain mes yeux de toutes parts;
Je ne vois plus cette Beauté si chere:
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légere.

UBALDE.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois le danger où s'expose
Un cœur qui ne fuit pas un charme si puissant.
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des foiblesses que l'Amour cause!

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour;
Près de l'objet que j'aime il m'étoit doux de vivre;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.

Des charmes les plus forts la raison me dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage:
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCENE IV.

UN DÉMON SOUS LA FIGURE DE MÉLISSE, *fille Italienne, aimée d'Ubalde;* UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

MÉLISSE.

D'ou vient que vous vous détournez
De ces eaux et de cet ombrage?
Goûtez, un doux repos, étrangers fortunés;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage:
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

MÉLISSE

Est-ce vous, cher amant? est-ce vous que je voi?

UBALDE et MÉLISSE, *ensemble.*

Au rapport de mes sens je n'ose ajouter foi.
Se peut-il qu'en ces lieux l'Amour nous réunisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous, cher amant? est-ce vous que je voi?

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

LE CHEVALIER DANOIS.

Non; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez; faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant?
Faut-il ne nous voir qu'un moment,
Après une si longue absence?...
(*A Ubalde.*)
Je ne puis consentir à votre éloignement:
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment;
Et je mourrai, s'il recommence.

UBALDE et MÉLISSE, *ensemble.*

Faut-il ne nous voir qu'un moment, &c.

LE CHEVALIER DANOIS.

Est ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah! que la raison est cruelle!
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir?
Que mon erreur me paroît belle!
Que je serois heureux de n'en jamais sortir!

LE CHEVALIER DANOIS.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.

(*Le Chevalier Danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse et la fait disparoître.*)

SCENE V.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

QUE devient l'objet qui m'enflamme?
Mélisse disparoît soudain!...
Ciel! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon ame?

LE CHEVALIER DANOIS.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble.*

Ce que l'Amour a de charmant, &c.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre;
Evitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce Palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble.*

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses:
On s'égare, quand on les suit:
Heureux qui n'en est pas séduit!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change et représente le Palais enchanté d'Armide.)

SCENE PREMIERE.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, *sans armes et paré de guirlandes de fleurs.*

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers ; je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas ?

ARMIDE.

Les plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente:
Il m'annonce un malheur que je veux prévenir;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connoître l'Amour;
L'Amour m'apprend à connoître la crainte.
Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer;
Vous la cherchiez par-tout d'une ardeur sans égale:
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat dont brille la Gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?
Est-il un bien si charmant et si rare
Que celui dont l'Amour veut combler mon espoir?

ARMIDE.

La sévere raison et le devoir barbare
Sur les Héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

Plus je suis amoureux, plus la raison m'éclaire.

Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir:
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que sous d'aimables loix mon ame est asservie!

RENAUD.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma langueur!

ARMIDE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vainqueur!

RENAUD.

Que mes fers sont dignes d'envie!

RENAUD et ARMIDE, *ensemble.*

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie!

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flamme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon ame.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un si charmant amour!

RENAUD et ARMIDE, *ensemble.*

Non, je perdrai plutôt le jour, &c.

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui suivez mes loix dans ce séjour heureux,

Jusques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le Héros que j'aime.
(*Elle sort.*)

(*Les Plaisirs et une troupe d'amans fortunés et d'amantes heureuses viennent divertir Renaud, par des chants et par des danses.*)

SCENE II.

LES PLAISIRS, TROUPE D'AMANS FORTUNÉS ET D'AMANTES HEUREUSES, RENAUD.

UN AMANT FORTUNÉ ET LES CHŒURS, *ensemble*.

Les Plaisirs ont choisi pour asyle
Ce séjour agréable et tranquille.
Que ces lieux sont charmans
Pour les heureux amans!

C'est l'Amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en nos bois nuit et jour on entend.
Si l'Amour ne causoit que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteroient pas tant.

Jeunes cœurs, tout vous est favorable;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hyver de nos ans l'Amour ne regne plus:
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.
Les Plaisirs ont choisi pour asyle, &c.

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs; attendez qu'Armide vous ramene.
Sans la Beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs; attendez qu'Armide vous ramene.

(Les Plaisirs, les amans fortunés et les amantes heureuses se retirent.)

SCENE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, RENAUD.

UBALDE, *au Chevalier Danois.*

Il est seul; profitons d'un tems si précieux.

(Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud.)

RENAUD, *apercevant le bouclier.*

Que vois-je? quel éclat me vient frapper les yeux?

UBALDE.

Le Ciel veut vous faire connoître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

RENAUD.

Ciel! quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je suis!

UBALDE.

Notre Général vous rappelle;

La Victoire vous garde une palme immortelle:
Tout doit presser votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre;
Renaud seul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant séjour,
Veut-il suivre un honteux Amour?

RENAUD.

Vains ornemens d'une indigne mollesse,
Ne m'offrez plus vos frivoles attraits;
Restes honteux de ma foiblesse,
Allez, quittez-moi pour jamais.

(*Renaud arrache les guirlandes de fleurs et les autres ornemens inutiles dont il est paré; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde et une épée que lui présente le Chevalier Danois.*)

LE CHEVALIER DANOIS.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide;
C'est l'unique danger dont votre ame intrépide
A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside;
Vous n'en sauriez trop-tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCENE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE, *à Renaud.*

RENAUD ! Ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez, Renaud ! vous partez !...
Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez....
(*A part.*)
Hélas ! tout me trahit, et ma puissance est vaine !...
(*A Renaud.*)
Renaud ! Ciel ! ô mortelle peine !
Mes cris ne sont pas écoutés !
Vous partez, Renaud ! vous partez !
(*Renaud s'arrête pour écouter Armide.*)
Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive ?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment ?
Au moins comme ennemi, si ce n'est comme amant,
Emmenez Armide captive.
J'irai dans les combats, j'irai m'offrir aux coups
Qui seront destinés pour vous.
Renaud, pourvu que je vous suive,
Le sort le plus affreux me paroîtra trop doux !

RENAUD.

Armide, il est tems que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir:
La Gloire veut que je vous quitte;

Elle

Elle ordonne à l'Amour de céder au devoir.
Si vous souffrez, vous pouvez croire
Que je m'éloigne à regret de vos yeux:
Vous régnerez toujours dans ma mémoire;
Vous serez, après la Gloire,
Ce que j'aimerai le mieux.

ARMIDE.

Non, jamais de l'Amour tu n'as senti le charme;
Tu te plais à causer de funestes malheurs:
Tu m'entends soupirer, tu vois couler mes pleurs,
Sans me rendre un soupir, sans verser une larme.
Par les nœuds les plus doux je te conjure en vain;
Tu suis un fier devoir, tu veux qu'il nous sépare.
Non, non, ton cœur n'a rien d'humain;
Le cœur d'un tigre est moins barbare.
Je mourrai, si tu pars, et tu n'en peux douter....
Ingrat! sans toi je ne puis vivre;
Mais, après mon trépas, ne crois pas éviter
Mon Ombre obstinée à te suivre:
Tu la verras s'armer contre ton cœur sans foi;
Tu la trouveras inflexible,
Comme tu l'as été pour moi,
Et sa fureur, s'il est possible,
Egalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi....
Ah! la lumiere m'est ravie!
Barbare! es-tu content?
Tu jouis, en partant,
Du plaisir de m'ôter la vie.

(*Armide tombe évanouie.*)

RENAUD, *à part.*

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble.*

Il faut partir, hâtez vos pas;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur soit impitoyable.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, *ensemble, emmenant Renaud, malgré lui.*

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD, *à part, en s'en allant.*

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

SCENE V.

ARMIDE, *seule, revenant de son évanouissement.*

LE perfide Renaud me fuit!...
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit...
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.
A regret je revois la clarté qui me luit;
L'horreur de l'éternelle nuit
Cede à l'horreur de mon supplice!...

Le perfide Renaud me fuit !...
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit !...
Quand le barbare étoit en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance?
Que n'ai-je suivi leurs transports?...
Il m'échappe, il s'éloigne; il va quitter ces bords:
Il brave l'enfer et ma rage;
Il est déja près du rivage....
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts...

Traître! attends.... je le tiens.... je tiens son cœur perfide....
Ah! je l'immole à ma fureur....
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste....
Fuyez, Plaisirs, fuyez; perdez tous vos attraits....
Démons, détruisez ce Palais....

SCENE VI et derniere.

TROUPE DE DÉMONS, ARMIDE.

ARMIDE.

PARTONS, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.
(*Elle s'éloigne dans un char volant, et les Démons détruisent le Palais enchanté.*)

FIN.

AIRS DÉTACHÉS
D'ARMIDE.




-reux ou l'on sait plai-re qu'il est
doux d'ai-mer ten-dre-ment !
D'ARMIDE .
Lucinde
Voi-ci la char-man-te re-
-trai-te de la fé-li-ci-té par-
-fai-te . Voi-ci l'heu-reux sé-jour des
jeux et de l'A-mour . Voi-ci l'heu-
-reux sé-jour des jeux et de l'A-
-mour.

THÉONIS,

OU

LE TOUCHER,

PASTORALE-HÉROIQUE,

EN UN ACTE,

Antoine Alexandre Henri
DE POINSINET,

Musique de MM. BERTON, TRIAL et GRENIER.

Nunc scio quid sit amor.
VIR. Buc.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET DE THÉONIS.

DES Bergers et des Bergeres vont célébrer, dans un bocage, une fête en l'honneur de Diane. Théonis et Dorilas, son amant, sont choisis pour présider à la fête. Théonis se joint à une troupe de Nymphes de Diane, et veut, comme elles, se consacrer à la chasse et fuir l'Amour. Elle rebute Dorilas, qui vient lui parler de sa tendresse, et les Nymphes dédaignent les hommages que les Bergers veulent leur offrir. Théonis s'arme d'un carquois et s'enfonce dans le bois avec elles. Dorilas invoque l'Amour, et le prie de rendre Théonis sensible à sa flamme. L'Amour descend dans un nuage. Il apporte un carquois à Dorilas, et lui dit que si Théonis peut en toucher un des traits, elle partagera aussi-tôt sa tendresse. L'Amour remonte à l'Olympe. Théonis, attirée par un charme qui lui est in-

connu, quitte la chasse, et revient dans le lieu où elle a laissé Dorilas. Celui-ci l'apercevant, se cache un moment. Théonis s'endort sur le gazon. Dorilas reparoît et ôte le carquois de Théonis, en y substituant celui qu'il a reçu de l'Amour. Il tombe ensuite aux genoux de Theonis et lui baise la main. Elle s'éveille ; et, voulant le punir de son audace, elle saisit un trait du carquois de l'Amour. Tout-à-coup, sa colere fait place à un sentiment plus doux : elle pardonne à Dorilas, en avouant sa défaite, et engage les Nymphes, qui se rapprochent, avec les Bergers, à céder, comme elle, à l'Amour. Les Nymphes et les Bergers se réunissent à Théonis et à Dorilas, et, par des chants et des danses, ils célebrent, tous ensemble, le pouvoir de ce Dieu.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
THÉONIS.

« L'IDÉE de cette Pastorale est vraiement lyrique et bien rendue, dit l'Auteur du *Mercure* du mois de Novembre 1767. La musique, assortie au sujet, aussi gracieuse, aussi brillante que neuve, doit gagner chaque jour à être entendue, et ne peut que beaucoup ajouter à la gloire de ses trois Auteurs. »

« Les rôles de Dorilas et de Théonis, remplis par M. et Madame Larrivée, n'ont rien laissé à desirer aux Spectateurs les plus difficiles. La voix légere et sonore de Mademoiselle Le Vasseur a reçu des applaudissemens dans le rôle de l'Amour. Les danses, de la composition de M. Lani, exécutées par lui et par MM. Gardel et d'Auberval, Mesdemoiselles Guimard, Allard et Peslin, ont produit le plus grand effet, et ont fait avouer même aux étrangers que notre Théatre Lyrique

étoit le seul de l'Europe qui rassemblât six personnes dont les talens étoient poussés au degré de perfection que l'on admiroit en elles. »

Dans la suite de cette premiere mise, Mademoiselle Ritere débuta par le rôle de l'Amour de cette Pastorale, et continua de le jouer, quelque tems, avec succès; et Mesdemoiselles du Brieulle, Descoins et Le Vasseur remplirent, alternativement, celui de Théonis, à ce que nous apprend le *Mercure*, premier volume de Janvier 1768.

En 1773, il y eut une reprise de l'acte de *Théonis*, qui réussit comme dans sa nouveauté, et à laquelle le Roi et la Reine, alors Dauphin et Dauphine, assisterent. Ce furent encore M. et Madame Larrivée et Mademoiselle Le Vasseur qui jouerent les rôles de Dorilas, de Théonis et de l'Amour. Durant cette reprise, Mademoiselle Duval fit son début, par le rôle de l'Amour de cet acte, et y reçut des applaudissemens. Feu M. Gardel refit les Ballets de cette Pastorale, qui furent exécutés par lui et par les autres premiers sujets de la danse, avec beaucoup de succès, disent les premier et second volumes du *Mercure* de Juillet de cette même année.

THÉONIS,

OU

LE TOUCHER,

PASTORALE-HÉROIQUE,

EN UN ACTE,

DE POINSINET,

Musique de MM. BERTON, TRIAL et GRENIER;

Représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, dans les Fragmens nouveaux, *le* 11 *Octobre* 1767.

Nunc scio quid sit amor.
VIR. Buc.

PERSONNAGES.

THÉONIS, Bergere.

DORILAS, Berger, amant de Théonis.

L'AMOUR.

TROUPE DE NYMPHES DE DIANE.

TROUPE DE BERGERS.

La Scene se passe dans un bocage.

THÉONIS,

OU

LE TOUCHER,

PASTORALE-HÉROIQUE.

(Le Théatre représente d'abord un lieu champêtre du bocage.)

SCENE PREMIERE.

DORILAS, *seul.*

CHERS habitans de ces rians bocages,
Heureux oiseaux, chantez plus bas;
N'agitez plus les airs de vos ramages,
Théonis ne vous entend pas.

L'ingrate Théonis à mes vœux est rebelle;
Brillantes fleurs, ne naissez plus pour elle.
Ruisseaux, ne m'offrez plus ses dangereux attraits.
De l'univers vous êtes la parure;
Du dieu d'Amour vous êtes les bienfaits;
Et le bonheur, dont jouit la nature,
Ajoute encore à mes regrets.

Chers habitans de ces rians bocages, &c.
Nous ordonnons tous deux la fête solemnelle,
Qu'en l'honneur de Diane on prépare en ces lieux:
Je desire.... et je crains de revoir la cruelle.
(*On entend un bruit de chasse.*)
Mais les Nymphes déja paroissent à mes yeux.

SCENE II.

THÉONIS, *suivie de* NYMPHES *et de* BERGERS, *armés pour la chasse;* DORILAS.

THÉONIS, *aux Nymphes et aux Bergers.*

Suivez mes pas; sortons de ce bocage,
Nymphes: livrons la guerre aux habitans des bois,
A la sœur d'Apollon rendons un digne hommage,
Imitons ses exploits.

CHŒUR DE NYMPHES ET DE BERGERS,

Suivons ses pas; sortons de ce bocage, &c.

DORILAS, *à Théonis.*

Enfin, je vous revois encore!
La fête de Diane ici nous réunit.
Dès que vous paroissez, les fleurs veulent éclore;
L'univers pour vous s'embellit.

THÉONIS.

Ne chantez plus votre tendre esclavage;
Le devoir seul nous rassemble en ce jour.

DORILAS.

Peut-on vous voir, sans songer à l'amour,
Et vous parler, sans prendre son langage?

THÉONIS.

Voulez-vous me forcer d'abandonner ces lieux?

DORILAS.

Demeurez.

THÉONIS.

Il est tems de commencer nos jeux.

THÉONIS, DORILAS ET LES CHŒURS, *ensemble.*

De fleurs couronnons nos têtes.

THÉONIS ET LES NYMPHES, *ensemble.*

Chantons les Dieux, tour à tour.

DORILAS ET LES BERGERS, *ensemble.*

Chantons Vénus et l'Amour.

THÉONIS, DORILAS ET LES CHŒURS, *ensemble.*

Consacrons cet heureux jour
Par les plus brillantes fêtes.

(*On danse.*)

(*Les Bergers veulent inviter les Nymphes à recevoir leurs hommages, et en sont constamment rebutés.*)

THÉONIS, *aux Nymphes.*

Il suffit: préparez vos traits;
Servez Diane et volez à la gloire.

DORILAS, *aux Bergers.*

Et vous, dont la constance assure la victoire,
Guidez leurs pas dans ces forêts.

(*Les Nymphes et les Bergers sortent.*)

SCENE III.

THÉONIS, DORILAS.

THÉONIS.

Me suivrez-vous toujours?

DORILAS.

Défendez-moi de vivre...
A vos pieds je saurai mourir;
Mais vous me commandez, ingrate! de vous fuir:
C'est un arrêt que mon cœur ne peut suivre.

THÉONIS.

Vous le devez.

DORILAS.

Je ne puis!

THÉONIS.

Je le veux.

DORILAS.

C'est m'imposer la loi la plus cruelle!

THÉONIS.

De plus rares Beautés partageront vos feux.

DORILAS.

Vous m'ordonnez d'être infidele!

THÉONIS.

Comme on voit le zéphyr léger
Folâtrer près des fleurs nouvelles,
Un amant doit savoir changer;
Il doit chérir toutes les Belles.

S'il n'étoit né pour voltiger,
L'Amour auroit-il pris des ailes ?

DORILAS.

Moi, ne vous plus aimer ? et le pourrai-je, hélas !
Dans les erreurs de mon jeune âge,
De mille objets j'ai pu suivre les pas:
Jamais d'un constant esclavage
Mon cœur n'a goûté les appas;
Mais, s'il fut jusqu'ici volage,
C'est qu'il ne vous connoissoit pas.

THÉONIS.

Trop long-tems ici je m'arrête.

SCENE IV.

LES NYMPHES, LES BERGERS, THÉONIS. DORILAS.

LES CHŒURS DES NYMPHES ET DES BERGERS, *ensemble, en traversant le Théatre.*

PÉNÉTRONS, pénétrons dans le fond des forêts.

THÉONIS, *aux Nymphes*

Nymphes, je vole à votre tête:
Qu'on me donne mes traits.

(*Elle saisit une javeline, et marche à la tête des Nymphes, qui sortent.*)

SCENE V.

DORILAS, LES BERGERS.

DORILAS, *à part.*

ELLE me fuit.... Amour, c'est en toi que j'espere!
Daigne enfin écouter mes vœux!
Change son cœur.... quitte les Cieux;
Viens assurer ta gloire sur la terre :
Viens.... pour y faire des heureux!

DORILAS ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Dieu charmant! par toi tout respire;
Les Dieux même ont chéri tes fers,
Tout renaît, tout jouit sous ton empire;
Tu n'as besoin que d'un sourire
Pour renouveller l'univers ..

(*On entend une symphonie brillante.*)

Quels accents à nos voix s'unissent?

PREMIER CHŒUR.

Quels sons mélodieux!

DEUXIEME CHŒUR.

Quels célestes concerts!

(*Le bocage paroît couvert de nuages colorés et mêlés de guirlandes de fleurs.*)

DORILAS.

D'où vient que ces lieux s'embellissent?
Un Dieu fend la plaine des airs.

(*L'Amour paroît au milieu du Théatre, sur un groupe de nuages, porté par des zéphyrs.*)

SCENE VI.

L'AMOUR, DORILAS, BERGERS.

L'AMOUR.

DU charme heureux que répand ma présence,
Que tous les élémens éprouvent les douceurs.
Bergers, reconnoissez l'Amour à sa puissance...
(*A Dorilas.*)
Et toi, laisse ton cœur s'ouvrir à l'espérance:
Tu recevras le prix de tes tendres ardeurs.
(*Il descend tout-à-fait, détache son carquois, et le donne à Dorilas.*)
Prends ce carquois. S'il faut que ta Bergere
Porte la main sur un seul de mes traits,
Tu charmeras son cœur severe,
Et le moment de sa colere
Sera celui de mes bienfaits.

DORILAS, *prenant le carquois.*

Théonis m'aimeroit !...

L'AMOUR.

Ton cœur en doute encore?...
Bientôt, dans ce lieu même, elle doit revenir.
Par un charme inconnu, je l'y puis retenir.
Du bonheur je t'offre l'aurore.
C'est une fleur que le plaisir:
L'Amour peut bien la faire éclore;
Mais l'amant seul doit savoir la cueillir.
(*L'Amour remonte aux Cieux.*)

SCENE VII.

DORILAS, BERGERS.

DORILAS, *tenant le carquois.*

Je pourrai la fléchir !.. Ah ! que viens-je d'entendre !...
Quoi ! tes beaux yeux sur moi s'ouvriront sans rigueur,
Ma chere Théonis ?... Elle vient.... Ah ! mon cœur
De ses transports a peine à se défendre....
Mais en ces lieux plutôt cherchons à la surprendre ;
Et, pour mieux l'assurer, différons mon bonheur.
(*Il se retire, avec les Bergers.*)

SCENE VIII.

THÉONIS, *entrant seule, par le côté opposé, égarée, les cheveux épars, le carquois sur l'épaule, une javeline a la main.*

Ou vais-je ?... égarée, incertaine....
En vain mes cris font retentir ces bois....
Quel attrait ici me ramene ?
Vous, qui suivez mes loix,
Répondez à ma voix.

Pourquoi mon ame est-elle émue ?
Ma main tremble en s'armant de traits ;

Le silence de ces forêts
Fait couler dans mon cœur une ivresse inconnue.

Les fleurs ne flattent plus mes sens....
Le jour fatigue ma paupiere;
(*Elle s'appuie sur un lit de gazon.*)
Et mes esprits, devenus languissans,
Aux charmes du sommeil me livrent toute entiere...
Je ne respire ici qu'une douce langueur....
(*Elle s'assied sur le lit de gazon.*)
Un Dieu m'arrête, il m'accable, il me trouble...
Ma foiblesse redouble ...
Je cede à son pouvoir vainqueur.
(*Elle s'endort.*)

SCENE IX.

DORILAS, THÉONIS.

DORILAS, *s'approchant de Théonis, endormie.*

Approchons.... Je frémis.... mon ame est incertaine....
Amour, voici l'instant d'obéir à tes loix.
Sans troubler son repos, désarmons l'inhumaine;
Changeons ensemble de carquois.
(*Il détache le carquois de Théonis, et y substitue celui que lui a donné l'Amour.*)
Faut-il que ton amant te trompe pour te plaire!

N'importe, c'en est fait.... je tombe à tes genoux.
Permets, sur ta main que je serre....

THÉONIS, *s'éveillant.*

Où suis-je?... O Ciel!... quoi! Dorilas.... c'est vous?
Ainsi vous bravez ma colere?

DORILAS.

Ainsi je cede à mon amour.
Vous pouvez me priver du jour.

THÉONIS.

Craignez Diane et ma vengeance!

DORILAS.

Que puis-je craindre encor?... vous me voulez haïr.

THÉONIS.

Je veux punir un Berger qui m'offense;
Je veux fuir.

DORILAS.

Arrêtez!

THÉONIS.

Vous m'osez retenir!...
C'en est trop, cette audace extrême....
(*Elle porte la main au carquois.*)

DORILAS.

Frappez!

THÉONIS, *tirant un trait.*

Quel trouble affreux?... Je m'égare moi-même.

DORILAS.

Vengez-vous,

THÉONIS, *levant le bras.*

Je le dois.

DORILAS.

DORILAS.

Vous balancez?

THÉONIS, *le bras levé.*

Hélas!...

Je ne le puis....

DORILAS, *se jettant à ses pieds.*

Théonis!

THÉONIS.

Dorilas...

(*Laissant tomber le trait.*)

Seroit-il vrai.... que... je vous aime?

DORILAS.

Qu'entends-je? vous m'aimez!

THÉONIS. *à part.*

Qu'ai-je dit?

DORILAS.

Ah! grands Dieux!

Vous m'aimez et je vous adore!

THÉONIS.

Je t'aime, et je me plais à te le dire encore....

Quel éclat embellit ces lieux?

(*Le Théatre change et représente un jardin, orné de groupe de statues. On voit, au fond, sous des bosquets, des Nymphes qui reçoivent l'hommage des Bergers: les uns sont à leurs genoux, les autres leur offrent des fleurs, d'autres, assis, paroissent tendrement unis.*)

SCENE X et derniere.

LES NYMPHES, LES BERGERS, THÉONIS, DORILAS.

DORILAS, *à Théonis.*

EN vain contre l'Amour ton ame encor murmure;
Reconnois son pouvoir vainqueur.
Il a changé pour moi ton cœur;
Il change pour toi la nature.

THÉONIS.

Mes yeux enfin s'ouvrent au jour:
Ah! Dorilas, que mon ame est ravie!
Je n'ai connu le bonheur de la vie
Qu'en connoissant l'empire de l'Amour.

DORILAS et THÉONIS, *ensemble.*

Tous les oiseaux de ces bocages
Auprès de nous volent s'unir,
Leur silence, ou leurs doux ramages
Sont les oracles du plaisir.

THÉONIS.

Nymphes, qui me suivez en ce riant séjour,
Imitez mon exemple et cédez à l'Amour.

(*On danse.*)

THÉONIS, DORILAS ET LES CHŒURS, *ensemble.*

L'Amour triomphe dans ces lieux;
Que tout y chante sa victoire.

Non, ce n'est qu'à nous rendre heureux
Que ce Dieu charmant met sa gloire.

S'il fuit, sur l'aîle des desirs,
On le retient par l'espérance:
Quand il s'endort dans les plaisirs,
On l'éveille par l'inconstance.

L'Amour triomphe dans ces lieux, &c.

(*On danse.*)

THÉONIS.

Vous, qui régnez dans ce bocage,
Venez répondre à mes vœux,
Oiseaux; fixez-vous en ces lieux.
Favoris de l'Amour, vous parlez son langage:
Quand vous chantez ce Dieu j'aime votre ramage.

De la vive Flore
Ici les présens,
Sont jaloux d'éclore
Avant le printems.

L'amoureux Zéphyr
Se retient sans cesse;
Il craint de flétrir
La fleur qu'il caresse.

Au Berger vainqueur
La Nymphe discrete

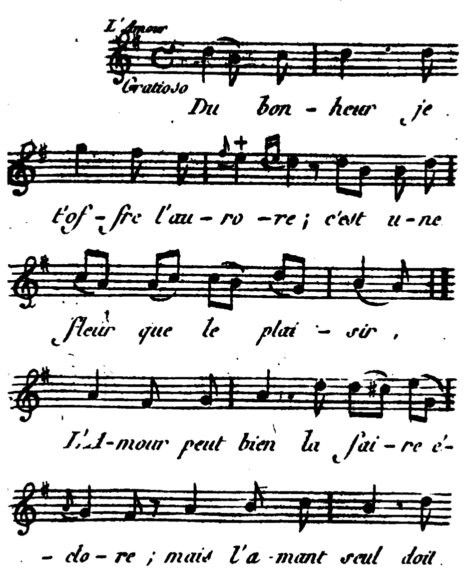
Fait, par sa rigueur,
Valoir sa défaite.

Vous, qui régnez, &c.

(*Cette Pastorale est terminée par un Ballet général.*)

FIN.

AIR DÉTACHÉ
DE THEONIS.




sa-voir la cueil-lir. L'Amour peut
bien la fai-re é-clo-re;
mais l'a-mant seul doit sa-voir
la cueil-lir; mais l'a-mant seul
doit sa-voir la cueil-lir.

ERNELINDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

Antoine Alexandre Henri

DE POINSINET,

MUSIQUE DE M. PHILIDOR.

Nec Deus intersit.
Hor. Art. Poet.



A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE SAINT FLORENTIN,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

En vain quelques succès sembloient devoir m'encourager dans la carriere des arts, je ne me suis cru digne de cueillir le fruit de mes travaux qu'au moment où VOTRE GRANDEUR *en a bien voulu recevoir l'hommage. Le sentiment intime de ma foiblesse avoit jusqu'ici borné mon essor ; mais vos bontés ont élevé mon ame. Les grandes idées naissent de l'impression que font en nous les grandes vertus. Eh ! quel spectacle plus intéressant*

et plus sublime que celui du cœur d'un Ministre qui, premier dispensateur envers les arts des bienfaits du meilleur des Monarques, y semble ajouter une grace nouvelle par le plaisir qu'on voit qu'il éprouve à les répandre? Voilà le trait qui vous caractérise, MONSEIGNEUR. *C'est à lui que vous devez la satisfaction de vous savoir aimé pour vous-même, et la douceur de lire dans les yeux et dans les cœurs de tous ceux qui vous approchent la reconnoissance la plus tendre, l'attachement le plus inviolable, le respect le plus profond. Si je pouvois multiplier l'expression des sentimens comme vous aimez à multiplier les graces, je ne rougirois pas en ne vous offrant ici que la foible esquisse de ceux avec lesquels je serai toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
POINSINET.

AVERTISSEMENT.

J'AI imité de l'Italien ce Poëme, composé par Antoine Noris, Vénitien, et représenté, pour la premiere fois, à Vénise, en 1684, sur le Théatre de Saint-Chrisostôme, qui étoit alors un des plus fameux de l'Europe. Cet Auteur a joui long-tems, même après sa mort, d'une grande réputation. Nous avons de lui quarante Opera; mais celui-ci est le seul qui se soit conservé sur les Théatres d'Italie, malgré la vicisitude des goûts et des tems. Je l'ai vu représenter à Parme, mis en musique par le sieur Ferdinandi, Professeur à Naples. Le grand intérêt qui me parut résulter de ce Drame me détermina d'abord à le traduire; et, de retour en France, cherchant à tenter un nouveau genre sur le Théatre de notre Académie Royale, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de l'imiter. Le fameux Abbé Métastasio m'avoit prévenu. Il en a copié des scenes entieres, et notamment la septieme du second acte

dans son *Adrien*. Il ne m'en falloit pas davantage pour me convaincre du mérite réel de ce Poëme. Les éloges qu'il avoit mérités avant de paroître ne m'avoient point aveuglé. Devois-je me laisser décourager par l'âcreté des critiques ? J'ai vu toutes les circonstances se réunir contre lui. Sa fâmosité précaire, l'indécent tumulte des répétitions, les préjugés qu'il falloit combattre, la chaleur de nos partisans, qui ne servoit, le plus souvent, qu'à aigrir l'humeur de nos ennemis ; mon peu d'expérience dans une carriere où j'entrois pour la premiere fois, et qui exige le travail le plus réfléchi ; ma complaisance à suivre aveuglément presque tous les conseils : voilà ce qui a beaucoup plus nui au succès de ce Drame que les épigrammes et les chansons. Docile aux nouveaux avis, et moi-même instruit par l'effet, j'ai rétabli mon Poëme dans l'état où il étoit quand il a mérité l'approbation des personnes justement fameuses dans la Littérature, sous les yeux desquelles je l'avois composé Je n'examinerai point si le genre simple et vrai est préférable au merveilleux, à la fable. Je suis même éloigné de penser qu'il faille les bannir d'un Théatre où il

peut résulter de leur union les mêmes beautés que dans la Poésie épique ; mais je suis assuré qu'à moins qu'on ne leur présente un Ouvrage parfait dans toutes ses parties, ce qui n'est pas fort aisé, les Directeurs ne se détermineront point à hasarder une dépense de cent mille livres, au risque de la perdre par le peu de succès. Le plus sûr moyen de parvenir à être représenté, c'est de simplifier la dépense, et, par conséquent, le Spectacle. Il faut donc renoncer au merveilleux, qui est toujours ridicule dans l'exécution, quand il n'est pas sublime. D'ailleurs, quel est le grand Opera qui a réuni d'abord tous les suffrages ? Ce n'est qu'après d'importantes corrections et une longue suite d'années que *Castor et Pollux*, le chef-d'œuvre de nos jours, a obtenu le brillant succès dont il jouit. J'ai laissé subsister les premiers changemens que j'avois été contraint de faire à l'original Italien. Un Opera dure cinq heures en Italie : il n'en doit pas durer trois en France ; encore est-il nécessaire d'y insérer au moins un ballet par acte, chose absolument inconnue dans l'Opera Italien. A Paris tout se chante ; à Rome, à Londres, à Vienne les scenes

se débitent. A ces corrections que la durée horaire et le goût national m'ont rendu indispensables, j'en ai joint que mon goût m'a dictées. Le troisieme acte n'a aucune ressemblance avec l'original. Dans l'Italien la Princesse devient folle, prend le tyran pour le Dieu Neptune et débite mille extravagances, à-peu-près, comme dans l'*Hamelet* de Sakespeare, où la tête tourne au Prince, qui prend le Ministre du tyran pour un rat qui fuit derriere une tapisserie. Il m'a fallu retrancher la double intrigue, et, par conséquent, deux personnages; restraindre infiniment les mutations de scenes; changer même le titre. Enfin dans le Poëme que je soumets aujourd'hui au Public, il ne reste plus de conformité que dans les deux premiers actes avec celui qui m'a d'abord servi de modele.

ARGUMENT
DE LA TRAGÉDIE,
TRADUIT DE L'ITALIEN.

« Si-tôt que les Sarmates, les Scythes et les autres Peuples qui habitoient les rivages du Glamen et du Niéper eurent renoncé à la démocratie, ils perdirent, avec la forme de leur gouvernement, leur gloire et leurs vertus. Tour-à-tour, opprimés par des tyrans heureux, ou persécuteurs eux-mêmes des Rois qu'ils avoient couronnés, le Nord ne devint plus qu'un théatre de carnage. Grimoald, Roi de Norwége, chassé de ses Etats par ses propres sujets, se retira, avec sa fille Edvige, auprès de Ricimer, Roi de Suede. Rodoald fut élevé par les rébelles sur le trône de Norwége; mais l'infortune de son rival ne tarda pas à soulever contre lui tous les Souverains du Nord, qui unirent leurs forces à celles de Ricimer pour rétablir la couronne sur le front de

Grimoald. Rodoald, pendant une suite d'années, sut résister à ce torrent, et tenir en balance la fortune de l'Empire. Successivement vainqueur et vaincu dans l'un des combats qui suivirent cette grande querelle, il frappe mortellement Alaric, frere de Ricimer. Dès-lors, rien ne réussit à calmer l'indignation des deux Rois. En vain la mort naturelle de Grimoald donnoit-elle des ouvertures à la paix; Ricimer ne respiroit que vengeance. Rodoald fut vaincu et jetté dans les fers; mais l'infidele Roi des Goths, épris, tout-à-coup, de la beauté de la fille du Roi de Norwége, promise elle-même à l'héritier présomptif du Royaume de Dannemarck, oublia les sermens qu'il avoit faits à Grimoald mourant de remettre le sceptre entre les mains de la Princesse Edvige, et ne rougit point de le vouloir retenir. Cette perfidie indigna ses alliés, et sur-tout le jeune Prince de Dannemarck, qui avoit, en outre, l'intérêt de son cœur à défendre. On résolut de briser les fers de Rodoald, avec cette condition qu'il céderoit l'Empire au Prince de Dannemarck, qui épouseroit sa fille. Edvige renonca volontairement au trône, et se retira en Bohême, et Ricimer,

vaincu à son tour, n'obtint la vie et la permission de retourner dans ses Etats qu'en choisissant pour son héritier le même Prince de Dannemarck, qui, par ce moyen, forma la premiere réunion des trois couronnes du Nord, et fut proclâmé Roi du Dannemarck, de la Suede et de la Norwége. »

NOTE

DES RÉDACTEURS.

L'ARGUMENT et l'Avertissement que nous venons de rapporter font assez suffisamment connoître le sujet de la Tragédie pour que nous soyions dispensés de le détailler davantage ici. Nous avons suivi dans notre édition celle que Poinsinet donna en 1769, sous le titre de *Sandomir*, et dans laquelle il avoit fait plusieurs changemens avantageux ; mais nous donnons à la nôtre le titre d'*Ernelinde*, parce que c'est le titre sous lequel cette Tragédie est le plus connue, et sous lequel elle s'est conservée au Théatre.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

E R N E L I N D E.

« Les rôles d'Ernelinde, de Rodoald, de Sandomir et de Ricimer ; c'est-à-dire, les quatre principaux de la Tragédie, furent, dans sa nouveauté, supérieurement chantés et joués par Madame Larrivée, MM. Gélin, Le Gros et Larrivée, dit l'Auteur du *Mercure*, premier volume de Janvier 1768. M. Muguet, pendant une indisposition de M. Le Gros, chanta deux fois le rôle de Sandomir. M. Durand une fois celui de Ricimer. Mademoiselle Rivier remplaça Mademoiselle Duplant dans le rôle de la Prêtresse de Vénus, et cette derniere le reprit et le continua, avec succès. Les Ballets du premier acte étoient de M. de Laval ; ceux du second de M. d'Auberval, et ceux du troisieme de M. Lani. Tous fu-

rent trouvés très-brillans, très-bien dessinés et dans le costume des différens peuples qui forment les fêtes de cet Opera. Leur exécution ne laissa également rien à desirer de la part de MM. Lani, Vestris, Gardel et d'Auberval, ainsi que de celle de Mesdemoiselles Allard, Guimard, Peslin et Pitrot. Les décorations furent faites sur les dessins de M. Bocquet; et ce qui étoit d'architecture fut peint par M. Spourny; le paysage par M. Baudon; les vaisseaux et les chaloupes du second acte, par M. Tardif. Les talens supérieurs, et bien connus, de tous ces Artistes mériterent et obtinrent de nouveaux éloges dans cette nouvelle composition. »

A la derniere représentation de la premiere mise, le 10 Janvier 1768, ce furent MM. Cassaignade et Cavallier qui chanterent les rôles de Ricimer et de Sandomir.

Le 24 Janvier 1769, on reprit cette Tragédie-Lyrique, sous le titre de *Sandomir*, Prince de Dannemarck, toujours en trois actes; mais à laquelle Poinsinet et M. Philidor avoient faits plusieurs changemens dans les paroles et dans la musique, et elle produisit plus d'effet que dans

sa nouveauté, selon ce que dit l'Auteur du *Mercure*, dans les volumes de Février et de Mars de cette même année. Les principaux rôles furent d'abord remplis, à cette reprise, par les mêmes Acteurs qu'à la premiere mise, et avec le même succès ; mais ensuite Mademoiselle Durancy se chargea du rôle d'Ernelinde, dans lequel elle reçut beaucoup d'applaudissemens.

Cette célebre Actrice, que la mort a enlevée trop jeune au Théatre, parut sur la scene, dès sa plus tendre enfance. Après avoir mérité en Province des succès distingués, elle débuta, pour la premiere fois, au Théatre François, à Paris, dans l'emploi des soubrettes, par le rôle de Dorine dans *Tartufe*, le 19 Juillet 1759. Elle n'avoit pas encore atteint sa treizieme année. Trois ans après, elle passa à l'Opera, où elle débuta par le rôle de Cléopâtre dans *Les Fêtes Grecques et Romaines*. Elle rentra au Théatre François, par le rôle de Pulchérie, dans *Héraclius*, le 13 Octobre 1766. Au bout d'un an, quelques tracasseries de coulisses la firent quitter le Théatre une seconde fois ; et elle reparut à l'Opera, dans le rôle d'Anthiope de l'acte d'*Amphion*, le 23 Octobre 1767.

Elle y est restée jusqu'à sa mort, arrivée, dans sa trente-quatrieme année, le 28 Décembre 1780.

« Si Mademoiselle Durancy avoit eu une belle figure, elle auroit effacé aux différens Spectacles où elle s'est présentée toutes les Actrices qui couroient la même carriere qu'elle; mais la nature, en lui refusant un de ses plus précieux dons, répandit sur son visage un caractere d'expression qui lui donnoit la facilité de faire valoir les nuances les plus fines, les idées les plus difficiles à exprimer. Cette excellente Actrice se distinguoit dans tous les rôles par la sensibilité de son ame, par la vérité de ses gestes, par la grace de sa démarche, la noblesse de son maintien, et par une infinité de petits détails qui ne pouvoient être aperçus que dans une Actrice du premier mérite; mais le rôle d'Ernelinde étoit celui qu'elle rendoit avec une plus grande supériorité.... »

« Généreuse, sensible pour ses amis et ses connoissances, tendre pour ses parens, Mademoiselle Durancy a porté les qualités morales de l'homme au même degré de force et d'agrément que les talens de sa profession, » dit l'Auteur de l'*Almanach Musical*, année 1781.

Le 11 Décembre 1773, et le 8 Juillet 1777,

on fit deux autres reprises de cette Tragédie-Lyrique, sous le titre d'*Ernelinde*, mise en cinq actes, par M. Sédaine, « qui a donné plus de développement et de vraisemblance à ce l'oëme, dit l'Auteur du *Mercure*, second volume de Juillet 1777. Il y a eu aussi des augmentations heureuses dans la musique, faites par M. Philidor, qui a mérité les suffrages des vrais amateurs et les acclamations du Public, dans les morceaux d'ensemble et dans les airs, où il sait toujours allier un chant suivi et heureusement modulé à l'énergie et à la vérité de l'expression. C'est-là, sans doute, ce qui caractérise le grand talent en musique d'approprier au sentiment ou à la passion un chant toujours pur et sensible; et c'est ce qui fera toujours distinguer l'Opera d'*Ernelinde*, où M. Philidor a développé les richesses de l'imagination et de toutes les connoissances de son art. Beaucoup de morceaux seront recherchés et feront plaisir dans les concerts où l'on n'admet que la véritable musique, celle qui a un caractere et une belle modulation. »

« L'administration de l'Opera ne négligea rien pour donner au Spectacle de cette Tragédie toute la pompe dont elle étoit susceptible à cette

reprise. Les Ballets furent agréables et bien dessinés. La danse pantomime des Lapons y fit une variété piquante. Les premiers talens de la danse, Mesdemoiselles Heynel, Guimard, Allard, Peslin, MM. Vestris, Gardel, &c., y furent très-applaudis. Ces Ballets avoient été composés par M. Noverre et par M. Gardel, auxquels ils firent beaucoup d'honneur. »

A la reprise de 1773, les principaux personnages furent encore joués par les mêmes Acteurs que dans la nouveauté et aux précédentes reprises; mais à celle de 1777, « Mademoiselle Le Vasseur, Actrice supérieure et excellente Musicienne, joua et chanta, avec beaucoup d'intelligence, le rôle d'Ernelinde. M. Larrivée représenta bien Ricimer. M. Gélin rendit Rodoald avec noblesse et force, et M. Le Gros se distingua par son jeu et par la beauté de son chant et de son organe, dans le rôle de Sandomir, » dit encore l'Auteur du *Mercure*.

Cette reprise occasionna une Parodie, en deux actes et en vers, sous le titre de *Sans dormir*, que fit représenter, au Théatre Italien, le 12 Octobre de la même année, feu M. Pierre Rousseau, de Toulouse.

ERNELINDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE, EN TROIS ACTES, DE POINSINET, MUSIQUE DE M. PHILIDOR;

Représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 24 Novembre 1767.

Nec Deus intersit.
HOR. Art. Poet.

A

PERSONNAGES.

RODOALD, Roi de Norwége.
ERNELINDE, fille de Rodoald.
SANDOMIR, Prince Royal de Dannemarck.
EDELBERG, ami de Sandomir.
RICIMER, Roi de Gothie et d'Ingrie.
UN LIEUTENANT de Ricimer.
LE GRAND PRÊTRE de Mars.
SACRIFICATEURS.
LA GRANDE PRÊTRESSE de Vénus.
PRÊTRESSES de Vénus.
UN NORWEGIEN.
UNE NORWÉGIENNE.
UN DANOIS.
UN MATELOT Danois.
PEUPLES de Norwége.
SOLDATS Norwégiens.
SOLDATS Danois.
SOLDATS Gots et Ingrois.
GARDES.
MATELOTS.
FEMMES Norwégiennes.
VIEILLARDS.
PEUPLES Islandois.
TARTARES.
COSAQUES.
LAPONS.

La Scene est dans l'ancienne ville de Nidrosie, aujourd'hui Drontheim, Capitale de la Norwége.

ERNELINDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une partie de la Citadelle de Nidrosie. On voit, d'un côté, sur le devant un autel consacré au Dieu Oden, ou Mars, et de l'autre vers le fond différens ouvrages de fortifications.)

SCENE PREMIERE.

ERNELINDE, RODOALD, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS.

ERNELINDE, *à Rodoald.*

QUOI! vous m'abandonnez, mon pere?
Vous fuyez de mes foibles bras?

RODOALD.

Je n'en croirai que ma colere,
Laisse-moi courir aux combats.

ERNELINDE.

Pourquoi m'abandonner, mon pere?

RODOALD.

Entends-tu les cris des Soldats?
Je les trahis, si je differe.
C'est à moi de guider leurs pas.

ERNELINDE.

Votre valeur me désespere.
Laissez triompher d'autres bras.

RODOALD.

Laisse-moi courir aux combats.

ERNELINDE.

Vous m'abandonnez, ô mon pere!
Vous fuyez de mes foibles bras.

Eh! que pourra votre courage?
Des souverains du Nord les efforts sont unis.

RODOALD.

Sandomir dans leur sein a fait passer sa rage.
Je le hais plus lui seul que tous mes ennemis.
Ce jeune ambitieux, fier du rang qu'il espere,
Osa sur toi lever les yeux;
Nos traités m'unissoient alors avec son pere.
Je te permis de répondre à ses vœux;
Mais depuis trois hivers le glaive de la guerre
Et la raison d'État ont brisé tous ces nœuds.

ERNELINDE.

D'un pere criminel c'est le fils vertueux.

RODOALD.

Pourquoi de Ricimer épouse t-il la haine?
Pourquoi ravager mes États?
Vient-il venger son frere, immolé par mon bras?

Non, plus d'espoir de paix; ou leur mort, ou la mienne.

(*Aux Soldats,*)

Marchons.

ERNELINDE.

Je ne vous quitte pas.

RODOALD.

Demeure.

ERNELINDE.

Dans ces lieux!... qui pourra m'y défendre?

RODOALD.

Ta vertu, ton devoir. Adieu.

ERNELINDE.

Daignez m'entendre!

RODOALD, *en s'armant d'un sabre, d'un casque et d'un bouclier, qu'il prend des mains de ses Soldats.*

Donnez, donnez ce fer; et s'il faut succomber,
Dieu des combats, si ton bras m'abandonne,
Je soutiendrai du moins l'honneur de ma couronne;
Et c'est le glaive en main qu'on me verra tomber.

(*Il sort, suivi des Soldats.*)

SCENE II.

ERNELINDE, CHŒUR DE COMBATTANS ET D'ASSIÉGEANS, *qu'on ne voit pas.*

ERNELINDE.

O Ciel ! écoute ma priere,
Veille sur mon amant et combats pour mon pere...
Mon amant !... Qu'ai-je dit ?... Ah ! cruel Sandomir !
Quoi ! c'est toi, c'est ta main sanglante
Qui renverse ces murs, que tu devrois chérir.
Tu poursuis à-la-fois, mon pere, ton amante;
Et mon indigne cœur ne te sauroit haïr ?

Au milieu des cris et des armes
Et du carnage et de l'horreur,
O mes yeux, retenez les larmes
Que l'amour arrache à mon cœur !

CHŒUR DE COMBATTANS.
Vengeance, vengeance !

ERNELINDE.
Quels cris affreux
Frappent les Cieux ?

CHŒUR.
Vengeance, vengeance !

LES ASSIÉGEANS.
Renversons ces murs odieux.

LES ASSIÉGÉS.

Défendons nos murs malheureux.

ERNELINDE.

Grands Dieux, prenez notre défense!
O jour terrible, jour affreux!

CHŒUR DES ASSIÉGEANS ET DES ASSIÉGÉS.

Renversons, &c.
Défendons, &c.

ERNELINDE.

Verrai-je s'écrouler ces remparts glorieux,
Ces murs où j'ai pris naissance?

CHŒUR.

Vengeance, vengeance.

(*On voit sortir des flammes des ouvrages attaqués.*)

ERNELINDE.

Des tourbillons de feu s'élevent dans la nue.

CHŒUR.

Combattons, combattons.

LES ASSIÉGEANS.

Nous triomphons.

ERNELINDE.

O Ciel!

LES ASSIÉGEANS.

Nous l'emportons.

LES ASSIÉGÉS.

Nous succombons.

ERNELINDE.

Grands Dieux!

LES ASSIÉGÉS.

Nous périssons.

CHŒUR.

Combattons.

ERNELINDE.

Ciel! ô Ciel!

CHŒUR.

Combattons, combattons.

ERNELINDE.

(La flamme augmente. Un des ouvrages est emporté et s'écroule, en partie.)

Nos malheurs sont comblés, la Norwége est vaincue....
Ciel! on s'avance vers ces lieux....

(Elle court vers l'autel.)

Autel sacré, je t'embrasse, je tombe;
Sois mon asyle : arrête un vainqueur furieux;
Qu'à tes pieds je trouve ma tombe.

(Elle tombe évanouie sur les degrés de l'autel.)

SCENE III.

SANDOMIR, *paroissant au milieu de la brèche et des débris, suivi d'une troupe de Soldats Danois;* ERNELINDE, *évanouie.*

SANDOMIR, ET LES SOLDATS, *ensemble.*

RANIMEZ } ces feux dévorans!
Ranimons }
Que la mort vole et nous devance;

Dressons



Dressons l'autel de la vengeance,
Sur des monceaux de corps sanglans !...

Que vois-je ?... Je frémis ! Ernelinde expirante !...
(*Aux Soldats.*)
Arrêtez, chers amis !.... Quel moment douloureux!
Leve sur moi ta paupiere mourante.
(*Il s'approche d'Ernelinde.*)
Entends ma voix, ouvre les yeux ?
C'est ton amant.

ERNELINDE, *revenant de son évanouissement.*

Où suis-je ?... justes Dieux !...
Viens-tu jusques sur moi porter ta main sanglante ?

SANDOMIR.

Je viens te conquérir, t'arracher de ces lieux.

ERNELINDE.

Barbare !

SANDOMIR.

Accable-moi des traits de ta colere;
Mais toi, qui m'as aimé, daigne lire en mon cœur:
Songe à ces nœuds sacrés qu'osa briser ton pere,
Et n'accuse que lui de toute ma fureur.

C'est toi, chere ame de ma vie,
Cher objet de mes premiers feux,
C'est toi que les Dieux ont choisie,
Pour m'assurer des jours heureux.
Avant que tu me sois ravie,
De flots de sang j'inonderai ces lieux !...
Nous séparer ! non, non, tu m'es trop chere.....
Oui, trop chere,

Je braverois pour toi les Dieux;
Et, s'ils allumoient leur tonnerre,
Le même coup nous frapperoit tous deux!

ERNELINDE.

Moi, je partagerois le sort d'un furieux,
Dont, peut-être, mon pere est déja la victime?

SANDOMIR.

Ses jours me sont sacrés.

ERNELINDE.

Eh! bien, sois magnanime,
Sois d'un Roi malheureux le généreux appui;
Que je puisse t'aimer sans crime.

SANDOMIR.

Ah! que faut-il?

ERNELINDE.

T'armer pour lui.
Ricimer par ton bras est vainqueur aujourd'hui;
S'il oublioit ce qu'il doit à la gloire,
S'il abusoit de sa victoire....

SANDOMIR.

A ma voix, mes guerriers, heureux de vous servir,
S'empresseroient à l'en punir....
(*A ses Soldats.*)
Amis, à qui je dois la gloire de mes armes,
Unissez-vous à moi pour calmer ses tourmens;
Voyez la beauté dans les larmes,
Et partagez mes sentimens.

SANDOMIR ET LES SOLDATS, *ensemble.*

Jurons / Jurez } sur { vos / nos } glaives sanglans,

De vous }
De nous } armer pour elle et pour son pere....

· Et toi, que le Scythe révere,
O Mars! reçois nos sermens!

ERNELINDE.

Il les entend; sois-y fidele....
On vient.... C'est le vainqueur.

SANDOMIR.

N'évitez point ses yeux:
Il est fier, violent; mais il est généreux.

ERNELINDE.

Je vole où mon devoir m'appelle.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

RICIMER, *porté sur un pavois*, TROUPE DE SOLDATS DE LA GOTHIE, DE LA SUEDE ET DE L'INGRIE, GARDES, EDELBERT, SANDOMIR, TROUPE DE SOLDATS DANOIS.

(*Les Vainqueurs entrent sur le Théatre par la brêche, à travers laquelle on découvre le camp des assiégeans, et plusieurs de leurs machines de guerre.*)

CHŒUR.

VICTOIRE, victoire!
Nos fronts de lauriers sont couverts.

Les échos jusqu'aux Cieux font voler notre gloire;
Et nous traînons nos ennemis aux fers:
Victoire, triomphe, victoire.

RICIMER, *à Sandomir.*

Jeune et brave guerrier, c'est à votre valeur
Que je dois ce grand avantage.

(*Il lui donne une couronne de lauriers.*)

Recevez ces lauriers, et que votre partage
Soit égal désormais à celui du vainqueur.
Je ne demande ici, pour prix de mon courage,
Que le droit d'y marquer mes jours par mes bienfaits.

(*Apercevant les prisonniers de guerre.*)

De nos justes rigueurs j'aperçois les objets.

SCENE V.

RODOALD, ERNELINDE, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS, *enchaînés*, TROUPE DE FEMMES NORWÉGIENNES, RICIMER, SANDOMIR, EDELBERT, TROUPE DE SOLDATS DE LA GOTHIE, DE LA SUEDE ET DE L'INGRIE, TROUPE DE SOLDATS DANOIS, GARDES.

ERNELINDE, *à Rodoald.*

Laissez-moi partager vos fers et votre outrage.

RODOALD, *à Ricimer.*

Tu l'emportes, Barbare! acheve ton ouvrage.
La mort est un bienfait pour moi.
Voilà mon sein: frappe.

RICIMER.

Oui, je te la doi.
Pour mieux venger mon frere et prolonger tes peines,
A mon char triomphant je devrois te traîner.
Mon devoir fut de t'accabler de chaînes:
Je t'ai vaincu; ma gloire est de te pardonner.

RODOALD.

Ah! cruel!

RICIMER.

En vain tu me braves...
(*A Ernelinde.*)
Et vous, belle Ernelinde, apaisez vos douleurs;
Je ne m'offre à vos yeux que pour sécher vos pleurs....
(*A ses Soldats.*)
Que mes regards ici ne trouvent plus d'esclaves:
Allez, obéissez; que l'on brise leurs fers.
(*Les vainqueurs ôtent les fers des vaincus.*)

A ma voix que la mort s'arrête.
Peuples du Nord unissez vos concerts:
Chantez, formez la plus brillante fête;
Que vos noms remplissent les airs.

Aux fiers accens de la trompette
Mêlez-vous, paisibles hautbois;
Chantez, formez la plus brillante fête:
Le bonheur des sujets fait la gloire des Rois.

De vos accords que les Cieux retentissent.
Je vous donne la paix; goûtez-en les douceurs:
Que ses liens à jamais réunissent
Et les vaincus et les vainqueurs.

RODOALD et ERNELINDE, *ensemble.*

Allons cacher notre opprobre et nos pleurs.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

RICIMER, SANDOMIR, EDELBERT, TROUPES DE SOLDATS NORWÉGIENS, TROUPES DE FEMMES NORWÉGIENNES, TROUPE DE SOLDATS DE LA GOTHIE, DE LA SUEDE ET DE L'INGRIE, GARDES.

RICIMER ET LES SOLDATS, *ensemble.*

A { sa / ma } voix, que la mort s'arrête, &c.

(*On danse.*)

UNE NORWÉGIENNE.

Plus de tristesse,
Plus de terreurs;
A l'alégresse
Livrons nos cœurs.
Dans nos asyles,
Doux et tranquilles,
Heureuse paix,
Regne à jamais.

Enrichi des dons de la terre,
Le laboureur attend le retour des saisons;

Il ne craint plus qu'un soldat téméraire
Vienne à ses yeux ravager ses moissons.

Plus de tristesse, &c.

Bientôt ces armures affreuses,
Ces instrumens de mort, qu'ont fabriqué nos mains,
Vont, sous des formes plus heureuses,
Ouvrir la terre et servir aux humains.

Plus de tristesse, &c.

(*On danse.*)

SANDOMIR.

Jeunes Beautés, ne versez plus de larmes;
Que les plaisirs suivent la paix.
En ces lieux, soumis à vos charmes,
Que l'Amour seul lance ses traits.
Dans vos yeux ce Dieu qui respire,
A vos pieds conduit vos vainqueurs.
Son pouvoir vers vous nous attire:
Méritez un si doux empire,
En parant nos chaînes de fleurs.

Jeunes Beautés, &c.

(*La fête continue.*)

RICIMER, *à ses Soldats.*

Il suffit : déposez vos armes;
Et de la paix allez goûter les charmes.

(*Les Peuples et les Soldats se retirent sur une marche.*)

SCENE VII.

RICIMER, SANDOMIR, EDELBERT, GARDES.

SANDOMIR, *à Ricimer.*

QUAND du vainqueur du Nord tout couronne les vœux,
Quand aux lauriers de Mars nos peuples, sous ses yeux,
De la paix unissent la palme,
De son grand cœur qui peut bannir le calme?
Est-ce à lui de gémir, quand il fait des heureux?...
A mes regards vous semblez vous contraindre.
Épanchez dans mon sein vos secrets.

RICIMER.

Tu le veux;
Je me rends. Avec toi mon cœur ne sait pas feindre.
De la haine entre nous n'allumons point les feux;
Je le desire et je t'en prie.
Avant de m'élever au trône de l'Ingrie,
J'ai long-tems parcouru ces sauvages climats
Que le soleil déteste, où la nature expire;
Éternel séjour des frimats,
Où, sur des monts glacés, l'hiver tient son Empire.
Rodoald m'ouvrit ses États;
Sa fille, jeune encor, mais déja belle et fiere,
Offrit à mes yeux ses appas;

Et dans ce cœur, nourri pour la haine et la guerre
Fit naître des desirs, qu'il ne connoissoit pas.

SANDOMIR.

Qu'entends-je ! ignorez-vous....

RICIMER, *l'interrompant.*

Non, mon ame est sincere.
On te promit sa main, je le sais ; mais j'apprends
Que Rodoald s'est immolé mon frere,
Qu'il te trahit toi-même et ses premiers sermens.
Tout mon espoir renaît : l'amour et la colere
De mon cœur agité s'emparent, tour-à-tour.
Mais à peine en ces murs eus-je porté la guerre
Que j'oubliai la haine, et n'en crus que l'amour.

SANDOMIR.

Et vous trahirez votre gloire ?...
Achevez ; quels sont vos desseins ?

RICIMER.

Tes droits anéantis, je fais parler les miens.

SANDOMIR.

Les vôtres ! quels sont-ils ?

RICIMER.

L'amour et la victoire.

SANDOMIR.

Tu ne la dois qu'à ma valeur.

RICIMER.

Qu'oses-tu dire, téméraire ?

SANDOMIR.

Que je m'efforce en vain d'étouffer ma colere,
Qu'avant de me ravir l'amante la plus chere,
Il faudra commencer par me percer le cœur.

RICIMER.

J'excuse ton jeune courage ;
Mais songe à respecter mes feux.

SANDOMIR.

Tu joins la menace à l'outrage!
Redoute un amant furieux.

RICIMER.

Audacieux!

SANDOMIR.

Barbare!

RICIMER.

Quand je puis d'un mot t'accabler!

SANDOMIR.

Esperes-tu me voir trembler?

RICIMER.

Ami perfide!

SANDOMIR.

Roi barbare!

RICIMER et SANDOMIR, *ensemble.*

Ainsi ta haine se déclare?

RICIMER.

Quand je puis d'un mot t'accabler!

SANDOMIR.

Esperes-tu me voir trembler?

RICIMER et SANDOMIR, *ensemble.*

Eh! bien, il faut te satisfaire.

RICIMER.

Que le sang coule en ce jour.

SANDOMIR.

Rapellons la mort et la guerre.

RICIMER et SANDOMIR, *ensemble.*

Et que les cris de la colere
Soient ici les chants de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre représente le port de Nidrosie, dans le grand Océan. Le calme regne. On apperçoit des vaisseaux appareillés pour le départ.)

SCENE PREMIERE.

ERNELINDE, FEMMES NORWÉGIENNES.

ERNELINDE, *à part.*

TEL est donc mon destin ? Il faut que je l'implore
Ce superbe ennemi, qui nous donne des fers !
Il faut me séparer du Héros que j'adore!...
Que vois-je ?... ses vaisseaux couvrent déja les mers.

Cher objet d'une tendre flamme,
Que devoient protéger les Dieux;
Toi, qui pouvois seul dans mon ame
De l'amour allumer les feux,
Dans ton sein porte mon image;
La tienne vivra dans mon cœur:
Arrête encor sur le rivage;
Attends, ménage ma douleur.

On

On t'enleve à mon espérance ;
On brise les nœuds les plus beaux !
Non, mon ame vers toi s'élance,
Elle te suivra sur les flots.

SCENE II.

RICIMER, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, GARDES, ERNELINDE, FEMMES NORWÉGIENNES.

ERNELINDE, *à Ricimer.*

VIENS, c'est toi que j'attends. L'inconstante victoire
T'éleve sur le trône, et nous met dans les fers :
Jouis de nos malheurs ; mais prends soin de ta gloire.
Dans les rochers du Nord, au fond de ses déserts,
Laisse-moi m'exiler ; j'y conduirai mon pere.
Permets qu'au moins notre misere
Soit inconnue à l'univers.

RICIMER.

Non, demeurez. Je veux qu'ici la paix répare
Les maux, dont je vous vois gémir.
Formez des vœux plus doux : soyons unis.

ERNELINDE.

Barbare !
Est-ce ton amitié que tu me viens offrir?

RICIMER.

J'ose plus vous offrir encore.
Trône, Empire, Sujets; vous n'avez rien perdu:
Écoutez les soupirs d'un Roi qui vous adore,
Et que l'hymen....

ERNELINDE.

L'ai-je bien entendu!

RICIMER.

Né dans un camp, parmi les armes,
Je connois peu l'art des amans,
Et mon cœur, qu'enflamment vos charmes,
N'a de l'amour encor senti que les tourmens.
La conquête d'un cœur sauvage
N'est à vos yeux qu'un triomphe de plus;
Mais apprenez que mon hommage
De vos appas est moins l'ouvrage
Qu'il n'est celui de vos vertus.

ERNELINDE. *à part.*

A ce dernier malheur aurois-je dû m'attendre?
Et vous le permettez, grands Dieux!
Sur les débris fumans de ma patrie en cendre
Ce tyran de l'amour ose allumer les feux.

RICIMER.

Quand je m'abaisse à la priere
Oubliez-vous qu'ici je puis donner des loix?
Que j'y suis Roi?

ERNELINDE.

Je sais quel fut mon pere.

RICIMER.

Il est vaincu: le Nord s'humilie à ma voix.

Je pare votre front d'un double diadême;
Je rétablis Rodoald dans ses droits.

ERNELINDE.

La couronne, à ce prix, l'indigneroit lui-même!

RICIMER.

Je vous entends. Craignez mon amour, ma fureur;
Tremblez! De vos refus la source se décele!
Sandomir est perdu!

ERNELINDE.

Que dites-vous?

RICIMER.

Cruelle!

Ce soupir a trahi ton cœur.
Il ne te verra plus.... Déja sa flotte est prête;
Les vents vont, pour jamais, en délivrer mes yeux.

ERNELINDE.

Crois-tu qu'il t'obéisse?

RICIMER.

Il y va de sa tête!

Pour son départ forme plutôt des vœux.

ERNELINDE.

Ah! cruel!...

(Elle sort, avec les Femmes Norwégiennes.)

SCENE III.

RICIMER, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, GARDES.

RICIMER, *à part.*

QU'AI-JE appris? ils s'aimeroient tous deux!
Transports, tourmens jaloux, amour de la vengeance,
Ah! que vous déchirez mon cœur!
Craignez de lasser ma clémence,
Fatals objets, qui causez ma douleur:
Tremblez, ingrats, redoutez ma fureur.
Transports, tourmens jaloux, amour de la vengeance,
Ah! que vous déchirez mon cœur!...
L'orgueilleux Sandomir insulte à ma puissance,
Il brave un Monarque, un vainqueur!
Que dis-je? en ces momens, où l'ennui me dévore,
Peut-être assure-t-il sa gloire et mon malheur;
Aux pieds de la Beauté, qu'en frémissant j'adore,
Peut-être en obtient-il l'aveu le plus flatteur?
Ah! si je le crovois, ma jalouse fureur
Égaleroit le supplice à l'offense!
Transports, tourmens jaloux, amour de la vengeance,
Eclatez, achevez de déchirer mon cœur...
Otons à ces amans jusques à l'espérance.
En vain pour mon rival l'amitié parle encor:
L'amour jaloux la condamne au silence.
Qu'il parte, je le veux; s'il balance, il est mort.

SCENE IV.

TROUPE DE MATELOTS, TROUPE DE PEUPLES, TROUPE DE SOLDATS DANOIS, RICIMER, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, GARDES.

RICIMER, *aux Soldats Danois.*

Vous, dont j'ai guidé le courage,
Guerriers, rassemblez-vous; quittez ce lieu sauvage,
Accourez, généreux Danois.
A mes Soldats, pour la derniere fois,
Unissez-vous sur ce rivage.

RICIMER ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Chargés d'un butin glorieux,
{Voyez / Déja} les vents {seconder votre / secondent notre} envie,
{Partez, fendez / Partons, fendons} les mers, et de {votre / notre} patrie
{Allez / Allons} revoir les bords heureux.

(*On danse.*)

UN MATELOT.

Reçois nos hommages,
Souverain des mers!
Bannis les orages;
Entends nos concerts:

Suspends les ravages
Des tyrans des airs.

De l'amour les douces flammes
Troublent peu les matelots:
Le calme doit, dans leurs ames,
Régner, comme sur les flots.

Reçois nos hommages, &c.

La gloire, en ces lieux sauvages,
A couronné nos guerriers.
Allons, sur d'autres rivages,
Chercher de nouveaux lauriers.

Reçois nos hommages, &c.

(*On danse.*)

UN MATELOT.

Par des jeux, par des fêtes,
Célébrez ces instans;
Que les fleurs couronnent vos têtes;
Que la gaîté regne en vos chants.
Jeunes époux, tendres amants,
Sur vos pas guidez vos conquêtes.

Ne craignez rien pour vos vaisseaux:
Vénus naquit du sein de l'onde.
La mere des plaisirs du monde
Saura pour vous calmer les flots.

(*On danse.*)

RICIMER.

Les vents sont en silence;

Prévenez leur courroux :
Il est doux de revoir les lieux de sa naissance.
Les vents sont en silence ;
Prévenez leur courroux :
Embarquez-vous.

CHŒUR.

Les vents sont en silence ;
Prévenons leur courroux :
Embarquons-nous.

SCENE V.

ÉDELBERT, RICIMER, TROUPE DE MATELOTS, TROUPE DE PEUPLES, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, TROUPE DE SOLDATS DANOIS, GARDES.

(*Au moment où les Danois sont prêts à s'embarquer, Edelbert paroit sur la proue d'un navire.*)

EDELBERT.

ARRÊTEZ, Danois, arrêtez !
Sandomir vous défend de quitter ce rivage ;
Que ses ordres soient respectés.

RICIMER.

Il résiste à mes volontés !

EDELBERT.

Arrêtez, Danois, arrêtez !

CHŒUR, *qui rentre dans le port.*

Obéir est notre partage,
N'écoutons que ses volontés.

(Edelbert s'éloigne, et les Soldats Danois le suivent. Les Soldats de Gothie, de Suede et d'Ingrie, les Matelots et les Peuples se retirent.)

SCENE VI.

RICIMER, GARDES.

RICIMER, *à part.*

Le voilà donc ce cri de désobéissance?
Frémis, foible rival! Ta fatale imprudence
Va justifier ma fureur!
Ton camp est entouré; tout cede à ma puissance.
S'il faut que Rodoald s'oppose à mon bonheur,
Vous connoîtrez tous deux si j'aime la vengeance!...
Mais je le vois....

SCENE VII.

RODOALD, RICIMER, GARDES.

RICIMER, *à Rodoald.*

Approche, et sois sans défiance.
Ce n'est plus en vainqueur que je veux te revoir.

RODOALD.

Acheve. Qui te fait desirer ma présence?

RICIMER

Nos communs intérêts, l'amitié, mon devoir.
Viens, superbe ennemi De nos haines cruelles
Dans l'oubli plongeons le flambeau.
Vois le théatre affreux de nos longues querelles.
Le Nord entier n'est plus qu'un immense tombeau.
Vois nos peuples, courbés sous le poids des miseres,
Nous contraindre à gémir de nos tristes exploits.
Il est tems d'oublier que nous sommes leurs Rois,
Pour mieux songer que nous sommes leurs peres.
Remonte sur le trône et commande en ces lieux.

RODOALD.

Tu n'as pu m'accabler, tu voudrois me séduire!
Soyons plus sinceres tous deux.
A quel indigne prix me rends-tu mon Empire?

RICIMER.

Accorde-moi la main de ta fille....

RODOALD.

Grands Dieux!

RICIMER.

C'est pour elle que je soupire.
Plains mon amour; mais crains de rebuter mes vœux.
Songe, en nous unissant par un lien si tendre,
Que c'est de mon bonheur que le tien va dépendre.
L'un par l'autre soyons heureux.

RODOALD.

Je t'entends. Je renais.

SCENE VIII.

ERNELINDE, TROUPE DE FEMMES NORWÉGIENNES, RODOALD, RICIMER, GARDES.

RODOALD, *à Ernelinde.*

Viens consoler ton pere.

RICIMER, *à Rodoald et à Ernelinde.*

De vous seuls j'attends mon bonheur.

RODOALD, *à Ernelinde.*

Viens dans mes bras! C'est en toi que j'espere,
O ma fille!

ERNELINDE.

Ordonnez, vous connoissez mon cœur.

RICIMER.

Il sait si le mien est sincere.

RODOALD, *à Ernelinde.*

Vois nos fertiles champs transformés en déserts;
Ces Palais livrés au pillage.

Ton pere, au déclin de son âge,
Est, à tes yeux, chargé de fers.

De ce tyran voilà l'ouvrage,
Il demande ta main pour prix de ses forfaits.

RICIMER.

Qu'entends-je! oses-tu, téméraire?...

RODOALD, *à Ernelinde.*

Déteste ce barbare, autant que je le hais!
Qu'au fond de son cœur sanguinaire
Son fol amour
Soit un vautour
Qui le ronge, et venge ton pere!
Qu'il menace ou se désespere;
Qu'à tes genoux, il gémisse à son tour.

RICIMER.

Rends grace à mon amour.... Ce n'est qu'à sa puissance
Que tu dois l'instant de clémence,
Dont je m'étonne encor.

RODOALD.

Que peux-tu contre moi?
Fier conquérant, je te plains et te brave!
A tes honteux desirs obéis en esclave;
Maître ici de mon cœur, j'y parle seul en Roi.

RICIMER, *aux Gardes.*

Qu'on le charge de fers.... A moi, soldats!

SCENE IX.

SANDOMIR, ERNELINDE, RODOALD, RICIMER, FEMMES NORWÉGIENNES, GARDES.

SANDOMIR, *à Ricimer.*

ARRÊTE !
Aux dépends de mes jours, je défendrai sa tête.

RICIMER.

Qui t'amene en ces lieux ?

ERNELINDE, *à Sandomir.*

Est-ce vous Sandomir ?

RICIMER, *à Sandomir.*

Frémis, ingrat !

SANDOMIR.

C'est à toi de frémir.
L'amour m'éclaira mieux que ta vaine prudence.
Les Danois, par mon ordre, arrêtés en ces lieux,
Ont tous juré d'embrasser sa défense.

RICIMER.

Je confondrai leur insolence.

SANDOMIR.

Les Dieux seront pour nous.

RODOALD.

Ennemi généreux,
Je croyois te devoir une haine éternelle.

De

De ma fille pour toi j'ai condamné les feux;
Mais tu veux la venger, tu deviens digne d'elle.
Aux regards du tyran, je vous unis tous deux.

SANDOMIR.

Quel bonheur!

RICIMER.

Non, tous trois vous serez mes victimes.
C'est trop vous pardonner de crimes!....
(*Aux Gardes.*)
Obéissez Soldats!
Qu'on saisisse leurs armes;
Qu'ils servent d'exemple aux ingrats.

SANDOMIR, *aux Gardes.*

Songez-vous qu'aux combats
Ma voix guidoit vos armes?

RODOALD, *aux Gardes, qui le désarment.*

Où courez-vous Soldats?...
C'est moi que tu désarmes,
Peuple lâche! sujets ingrats!

ERNELINDE, *à Ricimer.*

Mets le comble à tes attentats;
Peux-tu, cruel! braver mes larmes?....
(*Prenant Rodoald et Sandomir dans ses bras.*)
Fais-les arracher de mes bras.

RICIMER, *aux Gardes.*

Qu'on les charge de chaînes!

ERNELINDE.

Prends pitié de mes peines!

RICIMER, *aux Gardes.*

Arrachez de mes yeux
Ces objets odieux.

ERNELINDE, *aux Gardes.*

Arrêtez !

SANDOMIR.

Chere amante !

RODOALD, *à Ernelinde.*

O ma fille !

ERNELINDE.

O mon pere !

RODOALD, ERNELINDE et SANDOMIR, *ensemble.*

Quels horribles adieux !

RICIMER, *aux Gardes.*

Obéissez à ma colere !

RODOALD, *à Ernelinde.*

Songe à ton pere, à ton époux !

SANDOMIR, *à Ernelinde.*

Tous les Dieux s'armeront pour nous.

ERNELINDE.

Je veux expirer avec vous !

RICIMER.

(*Aux Gardes.*)

Demeurez.... Vous, servez le courroux qui m'enflamme !

(*Des Soldats entraînent Rodoald et Sandomir.*)

SCENE X.

ERNELINDE, RICIMER, FEMMES NORWÉGIENNES, GARDES.

ERNELINDE, *à Ricimer.*

POURQUOI séparer notre sort ?

RICIMER.

Par excès de clémence, ou de foiblesse encor.
Oui, c'est moi qui, pour eux, voudrois toucher votre ame !
Arrachez-les à ma haine, à la mort.

ERNELINDE.

Que me demandes-tu ?

RICIMER.

De partager mon trône,
De me suivre aux pieds des autels.
Là, tout est réparé, là, ma main vous couronne;
Et, dans le même instant, aux yeux des Immortels,
Je les embrasse et leur pardonne.

ERNELINDE.

Ils me désavoûroient tous deux....
Non, le jour à ce prix leur seroit odieux;
Non, je connois leur cœur. Si je daignois t'en croire,
Pour leur sauver le jour, si j'acceptois ta main,

L'un et l'autre, à mes yeux, se perceroit le sein,
Pour me punir d'avoir trahi sa gloire !

RICIMER, *aux Gardes.*

Qu'on les immole. Allez.

ERNELINDE, *aux Gardes.*

Arrêtez !

RICIMER.

Tu le veux.

ERNELINDE.

Barbare !

RICIMER.

Oui, je le suis; tu me contrains à l'être.
Tu plonges le poignard dans ce cœur malheureux,
Dans ce cœur, dont je sens que je ne suis plus maître,
Et que tes cruautés ont rendu furieux.

ERNELINDE.

C'est moi qu'il faut punir.

RICIMER.

J'ai trouvé mes victimes.

ERNELINDE.

Eh! bien, mets le comble à tes crimes;
Unis la fille au pere et l'amante à l'époux.
Pour obtenir la mort, je tombe à tes genoux.
S'il est vrai que mes foibles charmes
Ont trouvé le chemin de ton superbe cœur,
Peux tu voir, sans frémir, l'objet de ton ardeur
S'abaisser à tes pieds, les baigner de ses larmes,
Y succomber à sa douleur?

RICIMER.

Ton désespoir sur moi n'a que trop de puissance!...
Ton pere et ton amant... Leurs crimes sont affreux....
Ton amant!... son nom seul appelle la vengeance...
N'importe, je me rends; je pardonne à l'un d'eux:
Lequel veux-tu sauver? prononce.

ERNELINDE, *à part.*

Justes Dieux!
Vous l'entendez.

RICIMER.

Ton cœur balance?

ERNELINDE, *à part.*

Tout mon sang est glacé d'horreur!

RICIMER.

Mais, quel que soit par toi la victime choisie,
Songe que d'un seul mot tu lui sauvois la vie,
Cruelle! et que c'est toi qui lui perces le cœur!

(*Il sort.*)

SCENE XI.

ERNELINDE, FEMMES NORWÉGIENNES, GARDES.

ERNELINDE, *à part.*

HÉLAS! ils vont périr tous deux, si je differe....
(*Aux Gardes.*)
Ah! volez sur ses pas, qu'on délivre mon pere....
(*Les Gardes sortent.*)

SCENE XII.

ERNELINDE, FEMMES NORWÉGIENNES.

ERNELINDE, *à part.*

QU'AI-JE dit, cher amant? Quoi! j'ai proscrit tes jours!
Ce cœur que tu m'ouvris, c'est moi qui le déchire....
Non, cruels! arrêtez.... Je succombe, j'expire....
O mort! j'implore ton secours.
(*Elle tombe de douleur sur un rocher, et, peu après, reprend ses esprits.*)
Où suis-je! quel épais nuage
Me dérobe l'éclat des Cieux?...
D'où vient que l'on m'entraîne au ténébreux rivage?...
Les voiles de la mort obscurcissent mes yeux.
Avançons.... Je frémis.... Dieux! quelle ombre effrayante
Devant moi se présente?...
J'entends de longs gémissemens!...
Son flanc est entr'ouvert.... Le sang en coule encore...
Ma vue irrite ses tourmens...
C'est lui, c'est mon époux!... Chere ombre, que j'adore!
Arrête.... Quoi! tu veux me fuir?
Mon ame n'est pas criminelle;
J'ai dû sauver mon pere, ah! laisse toi fléchir!...
Tu parles; je t'entends. Dans la nuit éternelle,

C'est ta voix qui m'appelle....
Je t'y suis ; je vais t'obéir.

Oui, je cede au coup qui m'accable.
Renais, pour calmer ma douleur,
Cher amant !... Tyran détestable !
Frémis, redoute un Ciel vengeur !....
Mais, je suis encor plus coupable ;
De tous deux j'ai fait le malheur !....
Ah ! je sens déchirer mon cœur
Par la tendresse et par l'horreur !

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre représente une prison. Vers le fond, on apperçoit différens souterrains ; sur les côtés, plusieurs cachots, fermés par des grilles de fer.)

SCENE PREMIERE.

SANDOMIR, CHŒUR *de Prisonniers qu'on ne voit pas.*

SANDOMIR, *à part.*

DANS ces honteux cachots, qu'habite la terreur,
Où l'œil n'est éclairé que des feux de la haine,
Quel soupçon dévorant s'empare de mon cœur?
Suis-je le seul qu'on brave et qu'on enchaîne?...
Quoi! ma perfide amante auroit pu consentir....
Meurs, Sandomir, meurs, ta honte est certaine;
Ernelinde a pu te trahir!

CHŒUR.

O mort! viens terminer les maux que nous souffrons.
O mort! nous t'implorons.

SANDOMIR.

De longs gémissemens percent dans ces abîmes.

CHŒUR.

O mort! &c.

SANDOMIR.

Des fureurs du tyran voilà donc les victimes!

CHŒUR.

O mort! &c.

SANDOMIR.

Peut-être vos vertus font-elles tous vos crimes;
Comme vous malheureux, mon cœur s'ouvre à vos cris.

CHŒUR.

O mort! &c.

SANDOMIR.

Hélas! malgré leurs fers et la mort qu'ils attendent,
Quelque douceur se mêle aux larmes qu'ils répandent;
Par les plus chers objets ils ne sont point trahis...

Pere ingrat, Roi barbare, et toi, femme infidelle,
Venez, rassemblez-vous dans ce séjour d'horreur;
Venez accroître ma douleur.
J'aurois donné ma vie et pour vous et pour elle!

Pere ingrat, Roi barbare, et toi, femme infidelle,
Qui de vous trois viendra percer mon cœur?...

Je sens mon ame anéantie.
Est-ce amour? est-ce jalousie?
Est-ce tendresse? est-ce fureur?....

Pere ingrat! &c.

(*Entendant quelqu'un s'approcher.*)

Qui peut porter ses pas en ce séjour funeste?
Est-ce la mort qu'on vient m'offrir?...
O mort! seul espoir qui me reste,
De mes tourmens viens m'affranchir!

SCENE II.

ERNELINDE, UN SOLDAT, SANDOMIR.

SANDOMIR, *à Ernelinde.*

Ernelinde, est-ce vous, dans ce séjour horrible
Qui vous conduit?

ERNELINDE.

Mon courage et l'honneur.
Il falloit t'annoncer notre commun malheur;
Je remplis ce devoir terrible.
Par des chemins inconnus au vainqueur,
Malgré les soins de sa jalouse rage,
Ce soldat jusqu'à toi m'a frayé le passage.
Souvent un rang obscur cache le plus grand cœur.

(*Le Soldat sort.*)

SCENE III.

ERNELINDE, SANDOMIR.

SANDOMIR.

Quoi! tu m'aimes encor? quoi! les dons d'un barbare,
Son trône offert, rien n'a pu te fléchir?

ERNELINDE.

Mon cœur pouvoit-il te trahir !
Apprends quel crime se prépare.

SANDOMIR.

Que peut-on ajouter aux horreurs de mon sort ?
Ton pere gémit-il encor dans l'esclavage ?

ERNELINDE.

Il est libre.

SANDOMIR.

Il a pu survivre à son outrage ?
A qui doit-il sa grace et la vie ?

ERNELINDE.

A ta mort.

SANDOMIR.

Qu'entends-je !

ERNELINDE.

De mes sens à peine ai-je l'usage ;
Écoute-moi ; tu vas frémir.
Tous les deux vous deviez périr.
Pour un seul, du tyran j'ai suspendu la rage ;
Mais....

SANDOMIR.

Acheve ?

ERNELINDE.

Entre vous, contrainte de choisir ;
La nature a parlé ; j'en ai cru son langage.

SANDOMIR

Je reconnois ce cœur, vraiment digne du mien !
Ton choix est des vertus l'effort le plus sublime.
Ma mort fait, à la fois, mon triomphe et le tien !

SCENE IV.

RODOALD, ERNELINDE, SANDOMIR.

ERNELINDE, *à part.*

QUE vois-je ?... Dieux ! mon pere !

SANDOMIR, *à Rodoald.*

Ah ! par quel nouveau crime ?

RODOALD, *à tous les deux.*

Rassurez-vous. Loin d'être la victime
Des fureurs d'un tyran jaloux,
Ses ordres m'amenent vers vous.
Dévoré par un feu qui l'entraîne et l'opprime,
Toutes les passions l'agitent tour-à-tour...
(*A Sandomir.*)
Il veut percer ton sein, il te permet de vivre ;
Il t'offre, par ma voix, de t'aimer, de me suivre.

SANDOMIR.

Qu'exige-t-il ?

RODOALD.

D'immoler ton amour,
De lui céder la Beauté qui t'enflamme :

SANDOMIR.

A cet indigne prix j'accepterois le jour !
Pensez-vous que la mort puisse étonner mon ame ?...
Vous, Seigneur !

RODOALD.

Non, mon fils, cesse de m'outrager ;
Non, j'étois sûr de ton courage.

Je

Je n'ai de Ricimer feint de servir la rage
Que pour vous annoncer que je cours vous venger.

SANDOMIR.

Que dites-vous ?

RODOALD.

J'ai fait un noble usage
De cette liberté que m'a laissé son choix ;
Et, tandis qu'Édelbert rassemble les Danois,
J'ai, par mes soins, grossi l'orage.
Mes vieux guerriers ont entendu ma voix :
Tous sont armés sur le rivage....
(*A part.*)
Tremble, tyran ! l'abîme est sous tes pas !

SANDOMIR.

Je crois, en vous, voir le Dieu des combats !

RODOALD.

J'accepte cet heureux présage !

Si j'ai su, dès mes jeunes ans,
A mon char enchaîner la gloire,
Les Dieux me doivent la victoire,
Quand je combats pour mes enfans...
(*A Ernelinde.*)
Gardes-toi de verser des larmes ;
Je ne reçois point tes adieux.
Non, non, je ne vous laisse en ces horribles lieux
Que pour courir plus vîte aux armes.

SANDOMIR.

Devenez l'effroi des tyrans ;
Sur vos pas ramenez la gloire.

Un Roi commande à la victoire,
Quand il combat pour ses enfans.

ERNELINDE, *à Rodoald.*

Non, non, Seigneur, il n'est plus tems
De former des vœux pour la gloire.
N'espérez pas que la victoire
Puisse vous rendre vos enfans.

RODOALD.

Les Dieux me doivent la victoire,
Quand je combats pour mes enfans.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ERNELINDE, SANDOMIR.

ERNELINDE.

Ou court-il? à la mort?

SANDOMIR.

Non, c'est à la vengeance.
Espere mieux.

ERNELINDE.

De qui, des hommes ou des Dieux?

SANDOMIR.

Ils doivent se lasser d'accabler l'innocence.

ERNELINDE.

Et le tyran triomphe, et son crime est heureux!
Le succès est douteux; mais ta perte est certaine.

Vois le sort qui t'attend ! L'autel est préparé :
On t'immole à ma vue, et je dois, à la tienne,
M'unir à Ricimer, par un serment sacré.

SANDOMIR.

Je vois toute l'horreur où le destin nous livre :
Je sais mourir.

ERNELINDE.

Eh ! te dois-je survivre ?

SANDOMIR.

Non.... Sous nos pas, que d'abîmes ouverts !

ERNELINDE.

L'amour a tout prévu. Les momens nous sont chers...
(*Lui montrant deux poignards, qu'elle cachoit dans son sein.*)
Tu vois ces deux poignards... Pardonne, si je tremble.
Prends l'un. Chéris en moi l'amante d'un Héros...
Approche : arme ton bras ; et, nous frappant ensemble,
De notre sang réunissons les flots.

SANDOMIR, *prenant un poignard.*

Donne. De ton amour voilà le premier gage !...
Il est affreux... il est cher à mon cœur !
Il me rend l'espoir et l'honneur....
(*A part.*)
Tyran ! nous braverons ta rage.

ERNELINDE.

Cédons à nos tristes destins.

SANDOMIR.

Nous, céder ! quand ce fer nous reste.

ERNELINDE.

Peut-être, en ce moment funeste,
En va-t-on désarmer nos mains.

SANDOMIR.

Non, malgré le courroux céleste,
Notre sort est entre nos mains.

ERNELINDE.

Cher époux !

SANDOMIR.

Cher objet d'une tendresse extrême !

ERNELINDE.

Quel jour affreux !

SANDOMIR.

Dois tu pleurer ?
Ni le tyran, ni la mort même,
Rien ne peut plus nous séparer.

SCENE VI.

UN LIEUTENANT, *de Ricimer*, ERNELINDE, SANDOMIR.

LE LIEUTENANT, *à Ernelinde*.

Des Souverains du Nord le vainqueur vous appelle;
Il vous attend à nos autels.

ERNELINDE, *à Sandomir*.

Tu l'entends ?

SANDOMIR.

Tu frémis ? ton courage chancelle....
Allons mourir, aux yeux des immortels.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

(Le Théatre représente un Temple magnifique, où tout est préparé pour le couronnement de Ricimer. Aux deux côtés, sur différens plans, sont deux autels ; l'un consacré au Dieu Oden, ou Mars ; l'autre à la Déesse Friga, ou Vénus. On voit, dans le fond, la statue du Dieu éternel.)

LE GRAND PRÊTRE DE MARS, TROUPE DE SACRIFICATEURS, LA GRANDE PRÊTRESSE DE VÉNUS, TROUPE DE PRÊTRESSES DE VÉNUS, TROUPE DE VIEILLARDS, PEUPLES.

CHŒUR.

GRANDS Dieux, augustes Dieux !
Recevez nos hommages,
Répondez à nos vœux.

LE GRAND PRÊTRE.

Élevez sur un trône, au-dessus des orages,
Vous, qui foulez aux pieds les Cieux.

CHŒUR.

Grands Dieux, &c.

SCENE VIII.

RICIMER, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, LE GRAND PRÊTRE DE MARS, LA GRANDE PRÊTRESSE DE VÉNUS, PRÊTRES, SACRIFICATEURS, VIEILLARDS, PEUPLES, GARDES.

RICIMER.

INTERPRETES des loix, vous, Soldats, vous, Grand Prêtre,
Ma voix vous rassemble en ces lieux.
Peuples du Nord, dont le Ciel me rend maître,
La fille de vos Rois a mérité mes vœux.
La paix sera le prix de ces augustes nœuds;
Et ce grand hymen où j'aspire,
S'il fait votre bonheur et celui de l'Empire,
Doit être approuvé par vos Dieux.

Prompts à servir mon espérance;
Élevez jusqu'aux Cieux vos voix et mes desirs.
Prêtres, chantez le Dieu de la vengeance...
Chantez, jeunes Beautés, la mere des plaisirs.

CHŒUR.

LES SACRIFICATEURS.	LES PRÊTRESSES.
Dieu des combats, Dieu du carnage!	O Déesse de l'hyménée!
...eux-tu du sang? veux-tu des pleurs?	Viens de l'amour sécher les pleurs;

Tu vas, sous nos couteaux vengeurs,
Voir tomber le plus grand courage.
Viens, la victime est digne des vainqueurs.
Dieu des combats, Dieu du carnage!
Viens te baigner dans le sang et les pleurs!

Viens embellir cette journée.
Répands le calme dans les cœurs.
O Déesse de l'hyménée!
Descends des Cieux sur un trône de fleurs!

RICIMER, *aux Gardes.*

Qu'il paroisse à mes yeux ce couple qui m'offense,
Ces criminels objets d'amour et de fureurs.

(*Les Gardes font entrer Ernelinde et Sandomir, qui sont suivis d'une Troupe de Femmes Norwégiennes.*)

SCENE IX.

ERNELINDE, SANDOMIR, FEMMES NORWÉGIENNES, RICIMER, LE GRAND PRÊTRE, LA GRANDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES, SACRIFICATEURS, VIEILLARDS, PEUPLES, SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, GARDES.

SANDOMIR, *à Ernelinde.*

Voici l'instant fatal!

ERNELINDE.

Sois sûr de ma constance.

RICIMER, *à Sandomir et à Ernelinde.*

Vous céderez enfin à la loi du vainqueur....
(*Aux Prêtres.*) (*Montrant Sandomir.*)
Prêtres, séparez-les.... Qu'aux autels on l'enchaîne...
(*Aux Soldats.*)
Voilà votre victime.... Et vous, Héros du Nord,
Connoissez votre Souveraine;
Célébrez mon hymen.

ERNELINDE.

Moi, partager ton sort!

RICIMER, *aux Prêtres.*

Prêtres, frappez!

SANDOMIR.

Moi! tomber ta victime?
Non, non; l'honneur qui nous anime
Nous a dicté de plus fieres leçons!...
(*Aux Prêtres, qui se retirent.*) (*A Ernelinde.*)
Respectez nos adieux... Embrassons-nous: mourons.
(*Ernelinde et Sandomir levent leurs poignards pour se frapper.*)

SCENE X.

RODOALD, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS, ERNELINDE, SANDOMIR, RICIMER, LE GRAND PRÊTRE, LA GRANDE PRÊTRESSE, PRÊTRESSES, SACRIFICATEURS, VIEILLARDS, PEUPLES, SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, FEMMES NORWÉGIENNES, GARDES.

RODOALD, *à Ernelinde et à Sandomir.*

ARRÊTEZ, mes enfans !

SANDOMIR et RICIMER, *ensemble.*

Que vois-je, ô Ciel !

ERNELINDE, *à Rodoald.*

Mon pere !

PRÊTRESSES, VIEILLARDS et FEMMES NORWÉGIENNES, *ensemble.*

Fuyons ce Temple sanguinaire.

(*Les Prêtresses, les Vieillards et les Femmes Norwégiennes sortent.*)

SCENE XI.

ODOALD, ERNELINDE, SANDOMIR, RICIMER, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, PEUPLES, GARDÉS.

RICIMER, *à ses Soldats.*

SOLDATS, armez-vous à ma voix!

RODOALD, *aux Peuples.*

Peuples, que j'ai vengés, reconnoissez mes loix!

SCENE XII.

EDELBERT, TROUPE DE SOLDATS DANOIS, RODOALD, ERNELINDE, SANDOMIR, RICIMER, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS, TROUPE DE SOLDATS DE GOTHIE, DE SUEDE ET D'INGRIE, PEUPLES, GARDES.

(*Edelbert donne une épée à Sandomir, et Ricimer est pris en flanc par les Danois.*)

RODOALD, *à Ricimer.*

RENDS-TOI, rends ton épée!

RICIMER, *à part.*

O rage!

Destin cruel! je suis vaincu....

(A Rodoald.)

Qu'on me donne la mort; épargnez-moi l'outrage.
Vous l'emportez. J'ai trop vécu!

RODOALD, *aux Soldats Danois.*

Qu'on l'entraîne!

SANDOMIR.

(A Ricimer.)

Arrêtez!... Ton cœur fut magnanime.
Je t'aimai, je l'ai dû : tu m'as voulu haïr;
Mais ton amour a fait ton crime,
Et ce n'est pas à moi de t'en punir.
Reprends, avec ce fer, ton rang et ta puissance.

(Il lui remet son épée.)

RICIMER.

Que fais-tu?

SANDOMIR.

Mon devoir.

RICIMER, *prenant l'épée.*

Et tu m'apprends le mien!...
Je te verrois former le plus tendre lien!
Malheureux et vaincu, je vivrois, sans vengeance!
Non, ma honte et ta gloire et l'horreur de mon sort
Sont mille fois pour moi plus affreux que la mort,
Que je brave et que je me donne.

(Il se frappe.)

SANDOMIR.

Cruel! quelle aveugle fureur,
Quand ton ennemi te pardonne?

RODOALD, *aux Soldats Danois.*

Écartez de nos yeux ce spectacle d'horreur,
Et rendons grace aux Dieux, dont la faveur,
Après tant de maux, nous couronne.

(*Les Soldats Danois emportent Ricimer, et les Soldats de Gothie, de Suede et d'Ingrie le suivent, avec les Gardes.*)

SCENE XIII et derniere.

RODOALD, ERNELINDE, SANDOMIR, ÉDELBERT, TROUPE DE SOLDATS NORWÉGIENS, TROUPE DE SOLDATS DANOIS, FEMMES NORWÉGIENNES, PEUPLES.

ERNELINDE, *à Sandomir.*

Mon ame est encore étonnée :
Les Dieux ne nous trompent-ils pas ?

SANDOMIR.

Vois ma constance couronnée,
Viens trouver la paix dans mes bras.

RODOALD, *à Ernelinde et à Sandomir.*

Allumons les feux d'hyménée
Sur l'autel du Dieu des combats.

RODOALD, ERNELINDE et SANDOMIR, *ensemble.*

Au nœud sacré qui nous rassemble,
Rendons hommage, tour-à-tour ;

Rois

Rois et Sujets, chantons ensemble,
L'Amitié, la Gloire et l'Amour.
(On danse.)

SANDOMIR ET LE CHŒUR, *ensemble.*

Viens en ces lieux régner avec les Graces,
Tendre Amour! enchaîne les cœurs.
Les Plaisirs volent sur tes traces,
Tu fais par-tout naître des fleurs.
Viens en ces lieux régner avec les Graces,
Tendre Amour! enchaîne les cœurs.
En vain dans nos climats sauvages,
Dieu charmant! on voudroit te fuir.
Le moment où tu nous engages,
Est toujours celui du plaisir.

Viens en ces lieux, &c.
(On danse.)

LE CHŒUR, *à Sandomir.*

Jeune guerrier, enchaîne la Victoire;
Fais fleurir les arts dans la paix:
Regne sur nous par tes bienfaits.
C'est réunir tous les genres de gloire!

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

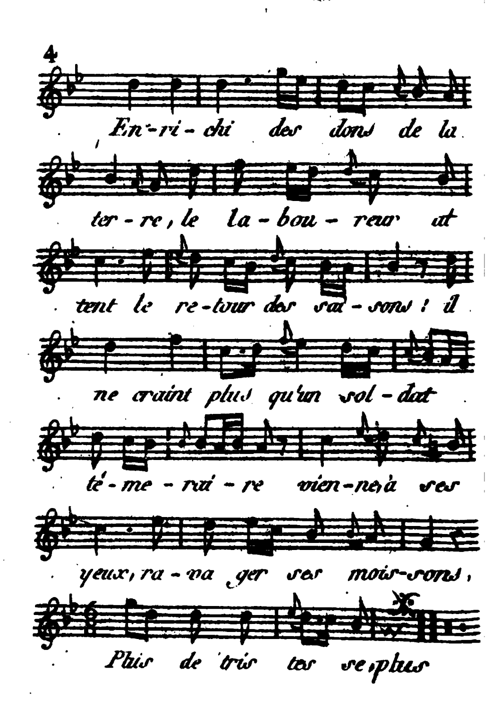
AIRS DÉTACHÉS

D'ERNELINDE.



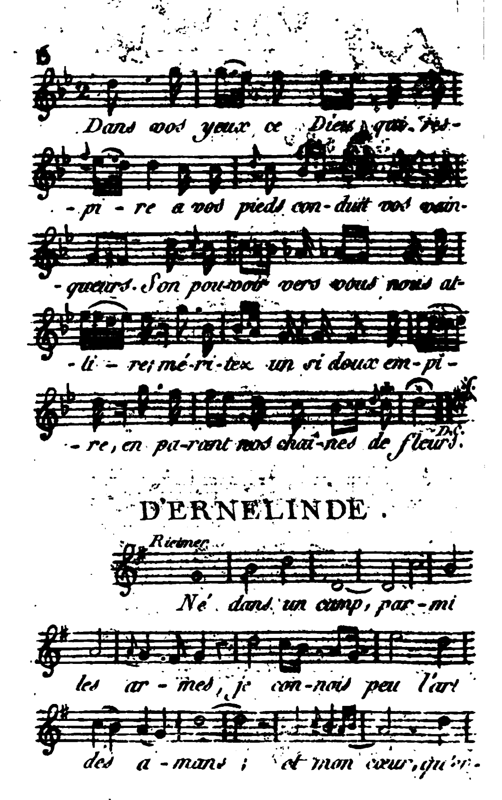

heu-reu-se paix, ré-gne, ré-
-gne à ja-mais, ré - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - -gne, ré-gne
à ja-mais, ré-gne, ré-
-gne à ja-mais! Plus de tris-
-tes-se, plus de ter-reur; à
l'a-lé-gres-se li-vrons nos
cœurs! Dans nos a-sy-les,


doux et tran-quil-les, heu-reu-se
paix, ré-gne à ja-mais!
Dans nos a-sy-les,
doux et tran-quil-les, heu-reu-se
paix, ré-gne ré-gne à ja-mais!
ré - - - - - - - - - - gne à
ja-mais, ré - - - - - - -
- - - - - - - gne à ja-mais!


En-ri-chi des dons de la
ter-re, le la-bou-reur at
tent le re-tour des sai-sons! il
ne craint plus qu'un sol-dat
té-me-rai-re vien-ne, à ses
yeux, ra-va ger ses mois-sons,
Plus de tris tes se, plus

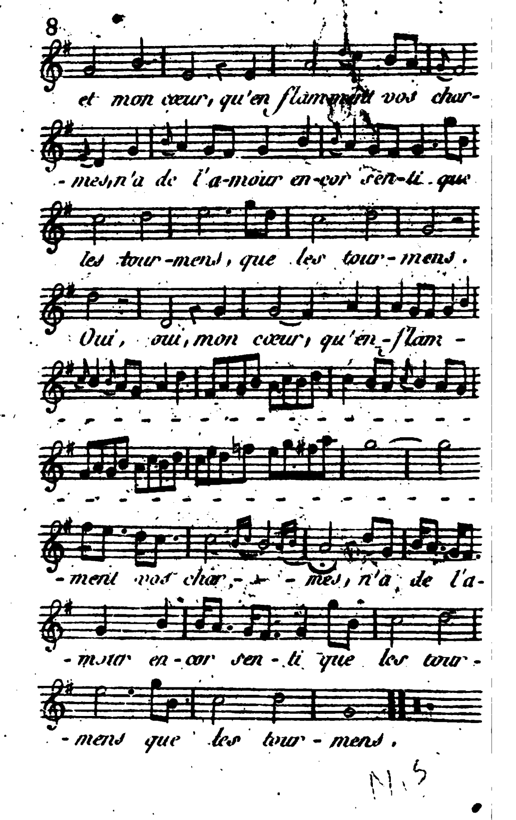
D'ERNELINDE


Sandomir
Tendrement
Jeu-nes Beau-tés, ne ver-sez
plus de lar-mes ; que les plai-sirs,
les plai-sirs sui-vent la paix.
Dans ces lieux, sou-mis à vos
char-mes, que l'A-mour seul
lan-ce ses traits, que l'A-mour seul
l'A-mour seul lan - ce ses traits.


Dans vos yeux ce Dieu qui res-
-pi - re a vos pieds con-duit vos vain-
-queurs. Son pou-voir vers vous nous at-
-ti - re; mé-ri-tez un si doux em-pi -
-re, en pa-rant nos chaî-nes de fleurs.
D.C.
D'ERNELINDE.
Ricimer
Né dans un camp, par-mi
les ar - mes, je con-nois peu l'art
des a - mans ; et mon cœur,



-flam-ment nos char-mes, n'a de l'amour
en-eût sen-ti que les tour-mens, que les
tour-mens. La con-quê-te d'un cœur sau-
-va-ge est pour vos yeux un tri-om-phe
de plus; mais ap-pre-nez que mon hom-
-ma-ge de vos ap-pas est moins l'ou-
-vra-ge qu'il n'est ce-lui de vos ver-tus.
Né dans un camp, par-mi les ar-mes;
je con-nais peu l'art des a-mans;


et mon cœur, qu'en flamment vos char-
-mes, n'a de l'a-mour en-cor sen-ti que
les tour-mens, que les tour-mens.
Oui, oui, mon cœur, qu'en-flam-
-ment vos char- - -mes, n'a de l'a-
-mour en-cor sen-ti que les tour-
-mens que les tour-mens.


Digitized by Google

